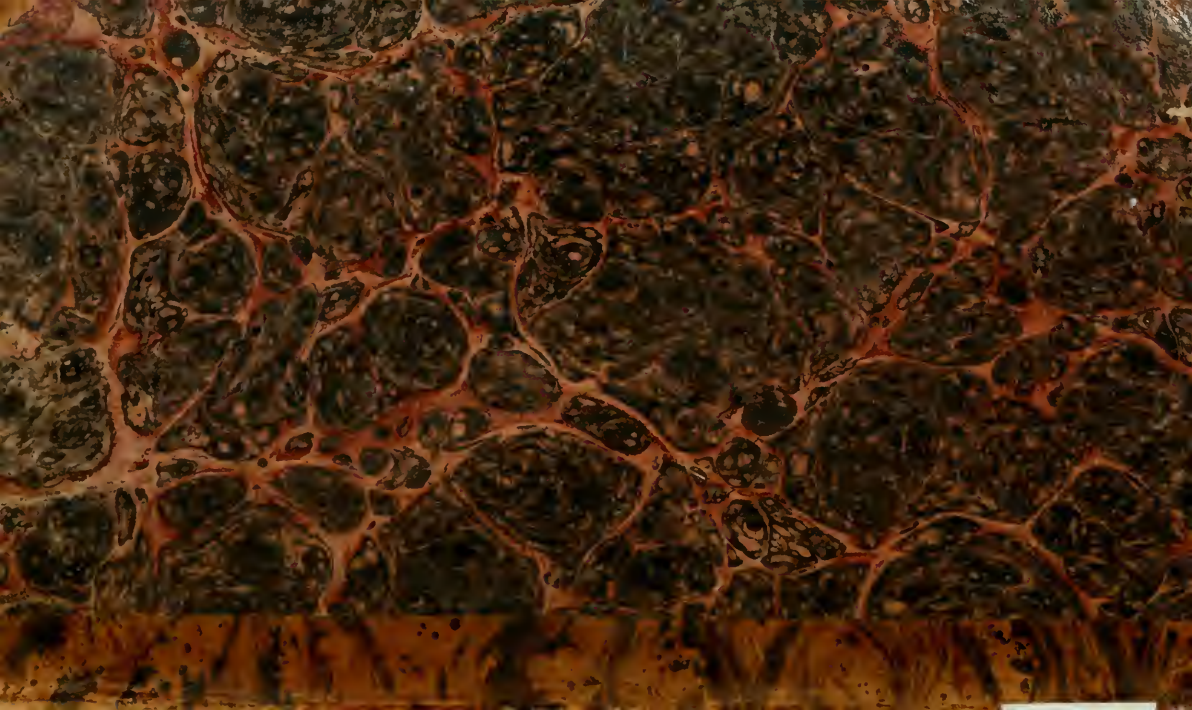


1938

787

MADAME DE MAINTENON,

Pour servir de suite à l'Histoire

DE LA DUCHESSE DE LA VALLIÈRE.

PAR

Mme. DE GENLIS.

Rien n'est plus habile qu'une conduite irréprochable.

D'une Lettre de madame de Maintenon, tome 6, page 150, édition de 1757.

Humble dans les grandeurs, sage dans la fortune.

BOILEAU.

TOME PREMIER.

A PARIS,

1806.

LIBRARY
JUL 29 1977
UNIVERSITY OF TORONTO

PQ
1985
G5 F7
t. 1-2

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A

MADAME CHINNERY.

Mon amie

Je sais que depuis deux ans vous n'avez reçu aucune de mes lettres, du moins celle-ci vous parviendra. Vous y verrez que mes sentimens pour vous sont invariables comme l'estime et l'admiration qui les ont formés. J'ai toujours pensé que les romans moraux ne sont bons que pour les jeunes personnes mariées, *et non pour celles dont l'éducation n'est point encore achevée, et qui*

ne sont point dans le monde : aussi, jusqu'à ce moment, je n'avois fait, pour ces dernières, que les Petits Emigrés. *Aujourd'hui, je crois que je pourrois leur offrir encore* Madame de Maintenon, *et je serai certaine qu'elles pourront en effet retirer quelque fruit de cet Ouvrage, si vous en permettez la lecture à l'aimable Caroline ; mais elle a sous les yeux un modèle de vertu aussi parfait et plus touchant pour elle. La meilleure de toutes les leçons sera toujours l'exemple d'une telle mère.*

Recevez, mon amie, avec l'indulgence de l'amitié, cet hommage du plus tendre attachement ; et puissé-je n'être pas oubliée à Gillwell-House!.....

PRÉFACE.

Si dans un ouvrage de pure invention, on eût imaginé de peindre un amour uniquement fondé sur l'estime et la reconnoissance, entre deux personnes d'un âge mûr; si l'on eût supposé que l'héroïne, âgée de trente-neuf ans, eût inspiré une grande passion qui, dans l'espace de treize années, l'eût fait triompher, à cinquante-deux ans, de toutes ses rivales, et sans artifices, sans intrigues, n'ayant dû son bonheur et la plus haute fortune qu'à la perfection de son caractère et de sa conduite; si l'on eût inventé un tel plan, on n'auroit pu faire qu'un roman dénué de toute vraisemblance, et par conséquent dépourvu d'intérêt. Cependant quel dommage! car ce

plan doit nécessairement produire l'ouvrage le plus profondément moral dans son ensemble, ses détails, son but et son dénouement! La foiblesse humaine a tant d'incrédulité sur la perfection et sur les succès de la vertu persévérante, qu'elle ne permettoit pas de créer un semblable sujet. Il falloit le trouver dans l'histoire, et dans des temps assez près de nous, pour qu'il fût impossible de contester la vérité des faits. Ainsi l'auteur qui auroit eu l'idée d'offrir à la jeunesse un ouvrage si utile et si touchant, devoit chercher l'appui d'une grande autorité, et je l'ai trouvé dans les noms illustres et révérés de Louis XIV. et de madame de Maintenon. Un *roman historique* est donc la forme *de roman* la plus favorable au développement des conceptions véritablement morales (1)?

(1) J'ai amassé les matériaux dont j'avois besoin, et fait le plan de *Madame de Maintenon* il y a quatre ans; et même sans me consulter, on l'annonça dans les journaux, quand je donnai *la Duchesse de la Vallière*, ce qui n'a pas empêché un homme de lettres très-estimable par ses principes et par ses talens, de composer un roman sur le même sujet, avec le même titre, et qui a paru il

Personne ne peut refuser son estime à la fondatrice de Saint-Cyr, à la femme qui, après avoir été trente ans l'épouse de Louis XIV, n'eut à la mort de ce prince, pour toute possession, qu'une petite terre de 9,000 livres de rentes, qu'elle tenoit de lui, avant sa faveur, comme gouvernante de ses enfans: Cependant, en général, madame de Maintenon n'est point aimée. Une femme si pieuse n'a pas dû trouver de partisans parmi les athées et les déistes; et les philosophes, pendant soixante ans, ont eu sur l'opinion publique une si puissante influence! J'ai lu et relu tous les Mémoires du temps, et j'ai peint madame de Maintenon telle qu'ils la représentent, et telle que ses Lettres nous la montrent. Je ne me suis pas permis de lui attribuer une seule bonne action qu'elle n'ait pas faite, un seul sentiment généreux qu'elle n'ait pas éprouvé. Loin d'avoir envie d'orner un portrait qui, malgré son exacte ressemblance, paroîtra toujours, au commun des lecteurs, *plus beau que nature*,

---

il y a six semaines, Je n'ai pas lu cet ouvrage, et quand je l'aurois lu, je ne me permettrois pas à présent de le juger.

je n'aurois pas été fâchée de découvrir quelques petits défauts légers, qui eussent jété quelque variété dans cette peinture uniforme du caractère le plus accompli que puisse avoir une femme. Mais cette recherche infructueuse n'a pu qu'augmenter mon admiration; je l'ai toujours trouvée parfaite, parce qu'a toutes les époques de sa vie, elle a eu les mêmes principes et les mêmes sentimens.

Quand le règne des philosophes a commencé, le nom de madame de Maintenon étoit révéré comme il devoit l'être. Madame de Maintenon, bienfaitrice de toute la noblesse pauvre de France, étoit adorée dans les provinces. Les vieillards de la cour honoroient sa mémoire par un juste tribut d'éloges; on se rappeloit encore à Saint-Cyr, les instructions qu'on avoit reçues de sa bouche..... Mais bientôt elle fut attaqué dans des livres nouveaux; ces livres se multiplièrent, et devinrent la seule lecture de la nation. Au bout de trente ou quarante ans, madame de Maintenon, tournée en ridicule par les uns, calomniée par les autres, fut méconnue de tous.

Je vais répondre avec précision et rapidité aux reproches qu'on lui a faits dans ces livres philosophiques.

On a dit qu'elle avoit persécuté les protestans. Tous les Mémoires et toutes ses Lettres prouvent précisément le contraire; elle parla même un jour au roi si fortement en leur faveur, que le roi ne put s'empêcher de dire: *Votre discours, madame, me fait de la peine, ne seroit-ce point un reste d'attachement pour votre ancienne religion (1)?*

Dans ses Lettres à son frère, qui commandoit en province, elle dit: „Je vous „recommande les catholiques, et je vous „prie de n'être pas inhumain aux hugue„nots." Dans une autre Lettre elle lui dit: „Ayez pitié de gens plus malheureux „que coupables..... Henri IV. a pro„fessé la même religion, et plusieurs „grands princes; ne les inquiétez donc „point. Il faut attirer les hommes par „la douceur et la charité; Jesus-Christ „nous en a donné l'exemple, et telle est „l'intention du roi..... Il faut conver-

(1) Souvenirs de madame de Glapion, et la Baumelle.

„tir, et non pas persécuter.“ Ses Lettres sont remplies de traits semblables.

On a prétendu que madame de Maintenon n'avoit rendu le roi dévot, que pour l'amener à l'épouser: accusation absurde, car la reine vivoit, et a vécu long-temps depuis l'époque où madame de Maintenon a profité de toute son influence sur l'esprit du roi, pour lui donner des sentimens religieux; lorsqu'elle y fut parvenue, elle le rapprocha de la reine, et rétablit entr'eux l'union la plus intime.

M. de Voltaire a dit d'elle: *Du même fonds de caractère dont elle étoit incapable de rendre service, elle l'étoit aussi de nuire.* Elle n'a, sans doute, jamais nui, même à ses plus grands ennemis, même à Louvois; mais que de services n'a-t-elle pas rendus à ses parens, à ses amis, aux gens de lettres; que de pensions, que de grâces obtenues par elle, et toujours pour les autres! La duchesse de Richelieu lui dut la première place de la cour, celle de dame d'honneur de la reine. Par la suite, le marquis de Richelieu, fils de la duchesse, devint coupable de rapt; le roi vouloit absolument le livrer à toute

la rigueur des lois. Madame de Maintenon, implorant en vain sa grâce, eut enfin la hardiesse de dire au roi: *Comment oserez-vous, sire, punir dans ce malheureux jeune homme, le crime que vous avez jadis commis vous-même à la face de toute la France? Par qui madame de Montespan fut-elle enlevée à son mari?* Le duc de Richelieu eut sa grâce. Est-ce là parler foiblement? il faut l'admirer d'avoir toujours eu ce courage pour servir ses amis dans toutes les occasions importantes, et de ne l'avoir pas follement prodigué pour satisfaire de petits intérêts de vanité.

Le marquis et la marquise de Montchevreuil, ses anciens amis, lui dûrent leurs places à la cour. Fénélon lui dut celle de précepteur des enfans de France. Elle fit la fortune du marquis de Dangeau, de Barillon, et d'une infinité d'autres personnes qui lui avoient montré de l'amitié avant son élévation. Elle obtint pour son frère (que le roi n'aimoit pas) un gouvernement, des pensions, et l'ordre du Saint-Esprit. Elle maria mademoiselle d'Aubigné au duc de Noailles, et les bienfaits du roi facilitèrent ce mariage. On reproche à madame de Main-

tenon de n'avoir pas donné sa nièce, mademoiselle de Murçay (1), au duc de Boufflers qui la lui demanda. „Ma nié-„ce, monsieur, répondit-elle, n'est pas „un assez grand parti pour vous; je n'en „sens que mieux ce que vous voulez „faire pour moi. Je ne vous la donnerai „point; mais, à l'avenir, je vous regar-„derai comme mon neveu (2)."

Le duc de Boufflers n'insista point, ce qui prouve qu'il ne vouloit que faire sa cour, et alors madame de Maintenon eût abusé de sa situation en acceptant cette proposition. Elle fit dont alors l'action la plus noble et la plus généreuse. Elle resta l'amie intime du duc de Boufflers, et lui rendit les plus importans services.

Elle a fait pour sa famille tout ce qu'on pouvoit attendre de la meilleure parente. Mais en s'occupant constamment du bonheur de tout ce qui lui appartenoit, elle n'a voulu ni servir une ambition démesuré, ni satisfaire une in-

(1) Fille de son cousin-germain.

(2) L'abbé de Choisi dit avec raison, que *ces belles paroles sont dignes d'être gravées en lettres d'or.*

satiable cupidité. Elle a, dit-on, abandonné dans leur disgrâce Fénélon et l'archevêque de Paris (le cardinal de Noailles): comment une femme, et une sujette, auroit-elle pu conserver des liaisons intimes avec ceux contre lesquels son époux et son souverain étoit irrité? Madame de Maintenon fit tout ce qu'elle pouvoit faire, elle parla; elle montra même une telle affliction que le roi lui dit: *Eh bien! madame, faudra-t-il pour cela vous voir mourir?....* (1).

Le mari le plus imbécille a quelquefois une volonté à lui, et l'on suppose que Louis XIV se laissoit tellement mener par madame de Maintenon, qu'il ne pouvoit lui rien refuser: il avoit tant fait pour elle, qu'elle devoit avoir une extreme retenue dans ses demandes. D'ailleurs, Louis XIV étoit jaloux de son autorité, et madame de Maintenon devoit surtout sa faveur à la douceur de son caractère et à sa modération. Aussi, après la mort du roi, disoit-elle à mademoiselle d'Aumale: „Dans les premières „années de ma faveur, je me fâchois

(1) Ses Lettres.

„quelquefois quand le roi ne m'accordoit „pas ce que je demandois pour mes pa„rens et pour mes amis; après cela j'ai „été 26 ans sans dire un seul mot qui „marquât le moindre chagrin. Il ne s'a„percevoit de ma peine qu'à l'altération „de ma santé. Je pleurois seule. Il en„troit dans ma chambre, il me voyoit „un visage riant, je reprenois ma bonne „humeur, il me croyoit très-heureuse. „Je suis pourtant née très-franche; mais „je pensois que Dieu ne m'avoit point „élevée pour gouverner l'état, et pour „distribuer des grâces; j'étois là pour „le sanctifier, et non pour le faire „souffrir."

Dans ce même temps, on lui lisoit tout haut les livres nouveaux; dans une brochure du janséniste Villefort, on lui lut ce qui suit: „Madame de Mainte„non étoit pleine de bonnes intentions, „mais timide; d'un caractère droit, mais „peu élevé, toujours décidée par l'intérêt „personnel du roi."

Madame de Maintenon sourit: *N'est-ce pas là*, dit-elle, *ce qu'une femme doit être* (1)?

(1) La Baumelle.

On a reproché encore à madame de Maintenon une rigidité excessive, et de la bigoterie. On se la représente sous des traits austères qu'elle n'eut jamais. Pour perdre toutes ces préventions, qu'on relise ses Lettres, on y trouvera toujours le naturel le plus parfait, de la grâce, une gaîté pleine de charme, la plus aimable indulgence; combien n'en a-t-elle pas eu pour madame de Caylus, qui se conduisit souvent avec une extrême légéreté; et pour la duchesse de Bourgogne, son élève? Elle aima tous les arts, surtout la poésie et la musique. Jusqu'à la mort du roi, on jouoit chez elle la comédie, on y faisoit de la musique tous les soirs, et des mascarades pendant tout le carnaval; on y dansoit des ballets.

Jamais on n'eut plus de piété et moins de bigoterie. Un jour, à Saint-Cyr, un prêtre italien dit la messe en prononçant d'une manière ridicule. Après la messe, la maîtresse de classe dit à madame de Maintenon qu'elle alloit mettre toutes les pensionnaires en pénitence, parce qu'elles avoient ri de la prononciation de ce prêtre. *Eh bien!* répondit madame de Maintenon, *mettez-y moi donc aussi*,

car j'ai ri tout autant qu'elles (1). On pourroit citer d'elle mille traits de ce genre (2).

Il est vrai que la raison domine dans ses lettres, mais avec quel charme! et quelle élévation d'ame, quelle bonté, quelle sensibilité, quelle connoissance du coeur humain elle y montre! jamais personne n'a su terminer une lettre avec plus d'élégance et d'agrément (chose si difficile)! Combien il y a de finesse, et souvent de profondeur dans ses pensées! avec quel bon goût et quelle délicatesse elle sait louer ceux qu'elle aime! avec quelle légéreté elle sait conter des bagatelles! comme elle parle sensément sur les affaires les plus sérieuses! Ses Lettres à l'abbesse de Gomer-Fontaine sont des chefs-d'oeuvre. Ce ne sont que des

---

(1) Vie de madame de Maintenon, par Caraccioli.

(2) S'apercevant que ses élèves de Saint-Cyr devenoient metaphysiciennes, elle mit tous ses soins à bannir de Saint-Cyr les prétentions à l'esprit, elle y parvint: aussi la maîtresse de la grande classe lui dit un jour: *Soyez contente, madame, les rubans jaunes n'ont pas le sens commun.*

conseils sur la formation d'une maison religieuse, mais on y trouve des observations fines, et des maximes excellentes, qui peuvent s'appliquer à mille autres choses. L'espèce de mémoire, ou l'instruction qu'elle composa pour Chamillard, est admirable d'un bout à l'autre. Ses Dialogues pour Saint-Cyr sont charmans. Elle dit toujours ce qu'il faut dire; elle a toujours le ton qu'il faut avoir suivant les choses dont elle parle, ou les personnes auxquelles elle écrit; et comme institutrice, quels éloges ne mérite-t-elle pas! Qu'on relise ce qu'elle a conseillé sur l'éducation du duc de Bourgogne, et sur celle de Louis XV. Fénélon n'a jamais rien dit de plus solide. Et Saint-Cyr! le plan de cette éducation publique est si parfait, qu'on ne fera jamais rien de bon dans ce genre sans l'adopter.

Madame de Maintenon eut tant de pénétration, et un jugement si sûr, qu'elle ne se trompa jamais sur le caractère des gens qu'elle aima, mérite si rare dans une femme! Fénélon disgracié écrivoit en secret au duc de Bourgogne; après la mort de ce prince, Louis ouvrit sa cas-

sette, et y trouva toutes les lettres de l'archevêque. Madame de Maintenon répondit d'avance de la pureté de cette correspondance, et surtout parce que ces lettres n'avoient été lues que par le prince. Elle pensoit avec raison que, non-seulement on n'y trouveroit rien qui pût blesser personnellement le roi, mais qu'elles ne contiendroient pas un seul mot, même indirect, contre les ennemis de l'archevêque (1). En effet, ces lettres, dit madame de Maintenon, étoient admirables sous ce rapport et

(1) Nous avons vu publier une correspondance d'un homme de lettres avec un prince étranger, mais d'un genre bien différent, celle de M. de la Harpe avec le grand duc de Russie. On ne trouve nullement le talent de M. de la Harpe dans cette frivole production; mais ce qui la rend véritablement odieuse, ce sont les impiétés et les méchancetés dont elle est remplie. C'est manquer de respect à un prince, que de l'entretenir de ses inimitiés et de ses querelles littéraires; car, indépendamment de tout principe, si l'on estimoit le caractère du prince, on voudroit montrer de la délicatesse et de la générosité, et l'on ne dévoileroit pas tant d'orgueil et de petitesse: je pense même que, dans un tel commerce, un homme de lettres devroit s'interdire de rendre un compte critique des ouvrages de

sous tous les autres. Louis-XIV fit une action peu digne de lui, en les brûlant, malgré les instantes prières de madame de Maintenon.

Un homme qui n'aimoit pas à louer (le comte de Bussy), parle ainsi, dans une de ses Lettres, de madame de Maintenon :

„Jamais femme n'a été si universel-„lement aimée que madame de Mainte-„non, et il faut qu'elle ait autant de „bonté que d'autres grandes qualités; „car d'ordinaire le mérite, sans celles-„là, attire plus d'envieux que d'amis, et „tout le monde a été ravi de ses pros-„périté. Il faut dire la vérité, quel-„que grande que puisse être sa fortune, „elle sera toujours au-dessous de sa „vertu.“

Ecoutons un témoignage plus honorable encore, celui de *Manceau*, inten-

---

ses ennemis. La correspondance de M. de la Harpe ne contient que le détail faux ou très-exagéré de ses succès, des satires, et par conséquent des mensonges et des anecdotes scandaleuses! quelle opinion avoit-il donc du grand duc de Russie?

dant de madame de Maintenon, qui lui a survécu, et qui a laissé des Mémoires intéressans. Voici comment il s'exprime sur sa maîtresse qui n'existoit plus: „Oh! que de bonnes oeuvres j'aurois à „raconter, si madame de Maintenon ne „les avoit ensevelies dans l'oubli, les „unes en les faisant elle-même, les autres en m'ordonnant de les taire à jamais! Que d'enfans, que de veuves, „que de familles soulagées par elle! que „de filles retirées du vice! que d'officiers „dédommagés des refus des ministres! „Je n'aurois jamais fait, s'il m'étoit permis de dire tout ce que j'en sais. Mais, „s'il plaît a Dieu, tout ce bien ne sera „pas perdu pour l'édification publique; „l'histoire conservera une partie des vertus de cette inimitable dame: elle dira „qu'elle ne fut près du roi que pour l'engager à secourir les misérables, qu'elle „ne pensa jamais à elle-même, que la „vénération de Louis-le-Grand augmenta tous les jours. Elle développera „ce fonds de vertu que je ne puis qu'admirer. Elle ne taira point sa tendresse „pour Saint-Cyr, et tout le bien qu'elle „y a fait."

Voilà donc, dit la Baumelle, une dame révérée par ses domestiques!...

Et cette femme fut assez aimable pour charmer et pour fixer le prince le plus spirituel, et du goût le plus sûr et le plus délicat! Combien on doit regretter que madame de Maintenon, dans sa retraite de Saint-Cyr, n'ait pas entrepris d'écrire son histoire! Mademoiselle d'Aumale le lui proposant: „Je vou„drois bien, répondit madame de Main„tenon, glorifier Dieu par qui j'ai fait „quelque bien; mais je ne puis tout „dire..... Pourroit-on croire que dans „ma faveur je n'ai jamais songé à moi, „que je donnois un conseil contre mon „ami quand le bien de l'état le vouloit, „que je sollicitois une grâce pour mon „ennemi quand c'étoit le mieux? On „ne croiroit rien de tout cela. Ma vie, „remplie des effets de la Providence, se„roit agréable à ceux qui aiment Dieu, „mais elle seroit fort ennuyeuse à ceux „qui y chercheroient des intrigues et des „événemens multipliés (1).“

---

(1) Mémoires de la Baumelle.

Ces réflexions nous ont privé des Mémoires les plus intéressans et les plus instructifs. Madame de Maintenon ne pouvoit être dignement peinte que par elle-même.

Du moins cet Ouvrage, en le réunissant à la *Duchesse de la Vallière*, donnera une idée assez juste des personnages célèbres de ce temps, et de la cour de Louis XIV, et peut-être même (à beaucoup d'égards) de toutes les cours.

MADAME
DE
MAINTENON.

MADAME
DE
MAINTENON.

Louis-le-Grand pénétré de douleur, après avoir reçu les derniers adieux de la duchesse de la Vallière, rentra dans son palais, et, s'enfermant dans son appartement, n'admit personne à son coucher. Le lendemain, madame de Montespan apprit à son réveil que la duchesse étoit partie. Elle se hâte de se lever, et, se préparant à recevoir le roi, elle compose d'avance son visage et son maintien; elle pense que la bienséance oblige Louis à paroître attristé dans ce premier moment, et qu'elle doit elle-même avoir l'air de partager la foible compassion qu'elle lui suppose. Mais elle est bien décidée à ne pas montrer un attendrissement qui puisse honorer le sacrifice sublime de sa rivale. Cependant elle ne dira point que cette expiation d'une grande faute et ce dévouement religieux ne sont que les résultats assez naturels du délaissement, du dépit et de la foiblesse d'un esprit crédule et borné; elle n'articulera point de paroles si peu convenables: mais, dans des termes adoucis et ménagés avec art, elle exprimera parfaitement la même chose.

A midi, la marquise de Thianges, sa soeur entra chez elle; les deux soeurs s'aimoient, quoiqu'elles eussent des sentimens bien diffé-

rens. La marquise joignoit au tour d'esprit original des Mortemar, de la droiture, un fond de bonté et des moeurs irréprochables. Elle ne s'enorgueillissoit ni de sa beauté, ni de son esprit; elle n'étoit vaine que de sa naissance, parce qu'elle pensoit que la noblesse de l'âme est toujours proportionnée à celle du sang; préjugé qui ne fut assurément pas nuisible aux classes inférieures, tant que les nobles s'efforcèrent de prouver, par leurs procédés et par leurs actions, que cette opinion étoit juste et bien fondée. La marquise venoit donner et demander des détails sur la nouvelle du jour, la fuite de la duchesse: madame de Montespan, n'ayant pas vu le roi, ne savoit rien; elle apprit avec surprise que Louis s'étoit rendu la veille au soir, à l'hôtel de Biron, chez la duchesse; que ce dernier entretien avoit été très-long, et que l'on assuroit que le roi en étoit sorti baigné de larmes. Sur ce récit, madame de Montespan écrivit sur-le-champ un billet qu'elle envoya au roi, et dans lequel elle demandoit non-seulement à le voir, mais à passer la journée entière avec lui. Une demi-heure après, un valet-de chambre, sans rapporter de lettre, vint dire à madame de Montespan que le roi avoit un violent mal de tête; qu'il étoit *souffrant*, *accablé*, et ne verroit personne de la journée. La surprise et le dépit de madame de Montespan furent extrêmes; le billet le plus froid l'eût bien moins choquée, qu'une telle réponse verbale, qui, passant par un tiers subalterne, pouvoit être répétée et répandue. Cependant, avec sa présence d'esprit ordinaire, elle sut y donner un tour moins fâcheux pour elle;

sa chambre se remplit successivement de curieux, qui accouroient de tous les coins du château, les uns pour la féliciter en secret, les autres pour examiner son maintien et recueillir ses discours. Comme le bruit de l'extrême affliction du roi étoit généralement répandu, madame de Montespan prit un air serein (car alors il importoit beaucoup plus de montrer de la tranquilité que d'afficher de la compassion), et elle dit à tout le monde que le roi étoit *excédé* d'une triste et dernière entrevue qu'il n'avoit pu refuser. Elle ajouta qu'il avoit supporté tant de *scènes* de ce genre, qu'il n'étoit pas étonnant que sa patience fût à bout. L'arrivée de madame Scaron interrompit cette conversation. Elle venoit de Paris, pour passer quelques jours à Versailles avec le jeune duc du Maine, qu'elle amenoit à sa mère. Cette dernière, qui avoit dans ce moment une excessive humeur, reçut sèchement madame Scaron, et marqua une sorte de mécontentement de la voir arriver si tard; madame Scaron s'excusa, en disant qu'elle avoit été retardée par la foule qui remplissoit la rue où se trouvoit l'hôtel de Biron. Cette rue, poursuivit-elle, est pleine de tous les infortunés dont madame de la Vallière soulageoit en secret la misère; ils sortoient de l'hôtel; on venoit de leur lire le testament de la duchesse, qui leur assure à tous les dons qu'ils recevoient de sa main. La reconnoissance semble ajouter à leurs regrets; le peuple ému les entoure, et s'unit à eux pour bénir celle qui, sacrifiant tout, ne veut emporter du monde qu'elle abandonne qu'un souvenir, celui des infortunés qui ont

besoin de son secours! . . . . . Mais, madame, interrompit madame de Montespan avec un sourire amer et forcé, tandis que vous causiez ainsi avec des pauvres à la porte de l'hôtel de Biron, vous saviez que je vous attendois. . . . — Oui, madame; mais j'ai voulu que M. le duc du Maine pût contempler un spectacle si touchant. Il a vu tout l'empire de la bonté, il ne l'oubliera point.

Madame de Montespan, outrée de ce détail fait devant vingt personnes, ne montra pas la moindre colère; elle ne repondit que deux ou trois mots d'un air insouciant et d'un ton légèrement moqueur. Madame Scaron, qui la connoissoit parfaitement, étoit bien certaine de l'avoir profondément irritée; mais elle étoit accoutumée, depuis long-tems, à braver son humeur et sa colère. Ces deux personnes, dont les caractères se ressembloient si peu, ne pouvoient s'aimer, mais elles se plaisoient mutuellement; elles avoient l'une et l'autre, dans des genres différens, un agrément infini dans l'esprit; elles savoient à cet égard s'apprécier, et c'est un lien d'amour-propre qui peut, dans un commerce intime, suppléer souvent a l'amitié. D'ailleurs, madame de Montespan, comme toutes les femmes ambitieuses et galantes, avoit besoin de parler de ses intrigues, de se vanter de ses succès, de sa faveur, et de consulter sur ses projets. Elle trouvoit dans madame Scaron une sûreté parfaite et d'excellens conseils. Sa confiance étoit refroidie quelquefois par l'austérité de la franchise et des principes de madame Scaron; les entretiens se terminoient souvent avec aigreur, les brouil-

leries étoient fréquentes, mais on finissoit toujours par se raccommoder. Madame Scaron avoit même une sorte d'empire sur madame de Montespan; elle n'en profitoit que pour servir ses amis. C'étoit elle qui, par les sollicitations les plus pressantes, avoit engagé madame de Montespan à demander vivement la place de dame d'honneur de la reine, pour madame de Richelieu; service important que madame de Richelieu reconnut d'abord devoir entièrement à madame Scaron, et qu'elle méconnut par la suite avec autant de perfidie que d'ingratitude (1). Madame Scaron, alors âgée de trente-neuf ans, étoit peut-être, à cette époque, plus belle et plus attrayante qu'elle n'avoit jamais pu l'être; le costume et l'élégante négligence de cet âge convenoit mieux à son genre de figure, qu'une parure brillante et des fleurs; l'air calme et la sérénité peuvent ressembler à la froideur dans les jeunes personnes, la noblesse du maintien ne prend qu'avec le tems une imposante dignité; il sembloit que tous les charmes que la nature avoit prodigués à madame Scaron, fussent faits, non pour donner un vain éclat à la beauté, mais pour orner la maturité de l'âge, et pour embellir la sagesse. Elle avoit toute la supériorité de raison que doivent produire d'excellens principes, une grande élévation d'âme, l'esprit le plus étendu et le plus cultivé. Ayant passé les premières années de son mariage dans une société qui offroit un singulier mélange de bonne et de mauvaise compagnie, elle eut la possibilité, dès sa jeunesse, de comparer ensemble le vice et la

(1) Historique.

vertu; son choix fut fait à dix-huit ans. Elle avoit pu réfléchir encore dans ce temps sur les prétentions des beaux-esprits et la pédanterie des savans, sur le ton burlesque et licencieux de Scaron et de ses amis, et sur celui des gens les plus distingués de la cour, attirés par elle dans cette même société. Elle acquit dès lors cet esprit observateur, ce tact si fin, ce goût délicat et pur, qui, par la suite, contribuèrent peut-être autant que son mérite à lui gagner le cœur de Louis XIV. Elle n'entra point dans la carrière de la vie, comme la plupart des femmes, sans dessein, sans plan, et sans prevoyance; elle choisit la bonne route, elle y vit la sûreté, le repos, la considération; ce fut à la fois par sentiment et par calcul qu'elle s'y engagea; elle ne s'en écarta jamais. Profondément sensible, capable de se dévouer sans réserve à ceux qu'elle aimoit, elle ne l'étoit pas de supporter tranquillement la contrainte, l'esclavage, et surtout l'ennui. Le bonheur n'étoit pour elle que dans la paix, l'indépendance, et dans le charme d'une société intime. Toujours calme et modérée, elle n'avoit cependant une véritable douceur qu'avec les gens qu'elle estimoit; une nuance piquante de contrariété montroit toujours son improbation, ou décéloit son mépris; la reconnoissance et l'amitié lui donnèrent souvent une étonnante flexibilité de caractère, l'ambition n'auroit jamais pu lui donner de la souplesse. Dans ce haut rang où la fortune l'éleva, elle ne fut point heureuse, parce qu'il se trouva toujours alors une opposition continuelle entre ses goûts, son caractère et sa situation.

Quand madame de Montespan se retrouva seule avec madame Scaron, elle montra, sans contrainte, toute l'humeur qui la dominoit, quoique l'amour-propre l'empêchât cependant d'en avouer la cause. Elle fit fermer sa porte afin de s'épargner l'embarras des questions, et le chagrin d'entendre louer madame de la Vallière. Le soir elle écrivit au roi, et ne reçut point de réponse; alors son inquiétude devint extrême. Dans cette agitation elle eut besoin de conseils, et surtout de se plaindre; madame Scaron fut appelée. Madame de Montespan croyoit qu'au fond madame Scaron, malgré l'austérité de ses principes, devoit partager ses craintes parce qu'elle perdroit tout à sa disgrâce. Madame Scaron fut consultée avec le ton de la confiance; mais cette confidence étoit si peu intéressante! On lui ouvroit un coeur rempli d'orgueil, d'ambition et de cupidité; on lui montroit, non les inquiétudes de l'amour, mais un dépit et des ressentimens puériles, et tous les regrets de la vanité. Madame Scaron écouta froidement, et répondit avec sécheresse: Eh bien! madame, s'il est vrai que le roi soit aussi profondément touché de la retraite de madame de la Vallière, pourquoi s'affliger de lui voir un sentiment si vertueux, pourquoi ce noble exemple n'auroit-il pas encore une heureuse influence sur votre conduite?... Quoi! madame, interrompit brusquement madame de Montespan, me proposez-vous de me faire carmélite?... — Non, madame; il ne m'appartient pas de conseiller la perfection; mais combien vous vous épargneriez d'inquiétudes et de peines en prenant de votre propre mouvement le courageux

parti de vous retirer de la cour! — Ce conseil est étrange; c'eſt celui que me donneroient mes ennemis; heureusement que rien ne m'oblige à y déférer; tandis que vous, madame, si vous le receviez de moi, vous seriez forcée de le suivre. — Non, madame, il me faudroit encore l'ordre du roi. — Vous vous abusez beaucoup; le roi me laisse souveraine maîtresse de mes enfans. — En acceptant la place que j'occupe, j'ai déclaré que *je ne voulois me charger que des enfans du roi* (1); vous ne l'ignorez pas, madame. — Vous savez aussi que je suis leur mère. — Je ne le sais, madame, que tête-a-tête avec vous. — Je vais vous apprendre encore la déciſion formelle du roi sur ce point. Je me plaignois à lui, ces jours passés, de la hauteur de votre caractère, et du peu de reconnoissance que je trouve en vous, le roi me répondit: *Eh bien! si elle vous déplaît, renvoyez-la* (2). Ce furent ses propres paroles; je vous les rapporte fidèlement; la manière dont vous me parlez me dispense du soin de les adoucir.

A ces mots, madame Scaron, profondément blessée, garda le silence, un instant; ensuite se levant: Le roi recevra ma démission, dit-elle; mais je ne puis la donner qu'à lui seul. En disant ces paroles elle sortit precipitamment; et quoique madame de Montespan la rappelât, elle ne s'arrêta point, et courut s'enfermer dans sa chambre. Elle y trouva la comtesse d'Heudicourt, l'une de ses plus anciennes amies, qui l'y attendoit. Madame

(1) Historique. (2) Historique.

d'Heudicourt, parente de la maréchale d'Albret, et autrefois mademoiselle de Pons, fille d'honneur de madame Henriette d'Angleterre, avoit jadis un instant fixé sur elle les regards de Louis XIV; la maréchale d'Albret alors l'emmena tout à coup de la cour, où elle ne reparut qu'après son mariage. Madame d'Heudicourt, à la fois naïve, naturelle, vive et piquante, avoit acquis le droit, par une conduite parfaite, de prendre un ton beaucoup moins mesuré que celui de toutes les autres femmes de ce temps; le roi s'amusoit de ses saillies et de sa gaîté. Comme il lui demandoit un jour, en plaisantant, si elle se ressouvenoit de sa fuite précipitée de la cour: Sire, répondit-elle, ce ne fut point *une fuite*, ce fut un enlèvement (1). Cette réponse ingénue, qui ne devoit pas déplaire au roi, pouvoit trouver des censeurs; elle n'en eut point; malgré sa malignité, le monde approuve tout, quand ceux qu'il estime joignent la bonhomie à la franchise.

Madame d'Heudicourt, en voyant paroître madame Scaron, devina sur le champ, à l'altération de sa physionomie, qu'elle avoit à se plaindre de madame de Montespan, ce qui arrivoit souvent. Madame Scaron lui conta ce qui venoit de se passer; et elle ajouta qu'elle étoit décidée à demander une audience au roi, et à lui donner sa démission. Vous obtiendrez une audience, reprit la comtesse; et vous ne donnerez point votre démission. Le roi aura de la grâce; il voudra en avoir quand il aura pu

(1) Historique.

vous entendre; vous serez charmée de lui, et vous resterez. — Eh! le roi ne me regarde que comme une personne attachée à madame de Montespan; n'a-t-il pas dit: *Si elle vous déplaît, renvoyez la?*... Parleroit-il autrement d'une femme de chambre? Quelles espérances pour l'avenir, quelle fortune pourroit faire supporter une telle humiliation!... — Le roi ne vous connoît pas; c'est une nourrice qui conduit chez lui ses enfans. — C'est ce qu'il a prescrit lui-même.... (1). — Dès qu'il vient chez madame de Montespan, vous vous pressez de sortir.... — Voudriez-vous que je restasse en tiers entre lui et sa maîtresse?.... — Mais les soirs, quand madame de Montespan reçoit du monde? Vous avez des amis dans cette société, madame de Thianges, madame de Chalais (2), madame de Richelieu, le duc de Villeroy, moi.... — Comment, puis-je rester dans la société intime du roi, sans y être autorisée par lui? Depuis que la naissance de ses enfans n'est plus un mystère, et qu'on ne m'oblige plus à me cacher, depuis près de deux ans que je viens ici, je n'ai pu recueillir une parole obligeante du roi, ou seulement obtenir un regard. Dans cette foule de mots charmans pleins de grâce, de finesse et de bonté que l'on cite de lui, il n'en est pas un seul qui me soit adressé (3)! — On lui a fait de vous des éloges trop graves; on n'a vanté que votre savoir et vos vertus; on a cru

(1) Historique.

(2) Depuis princesse des Ursins.

(3) Historique.

très-inutile pour vous de louer vos agrémens; on a eu tort. — Il me croit prude et pédante; on me l'a dit (1).... — Il a tant de prévention de ce genre contre la société dans laquelle vous avez le plus vécu! Madame de Montespan, qui n'aime pas madame de Richelieu, s'est tant moquée devant lui des soupers de l'hôtel de Richelieu, et des lectures qu'on y faisoit, et des impromptus de l'abbé Têtu.... — Et de moi, sans doute. — Soyez-en sûre. Madame de Montespan pourroit seule ôter au roi l'espèce de prévention qu'il a contre vous; mais elle s'en gardera bien; elle désire que l'on rende justice à votre mérite, parce qu'elle a eu l'idée de vous attacher à ses enfans; et que d'ailleurs elle est assez bonne mère pour avoir le désir de vous conserver; en même temps comme elle veut que vous restiez dans sa seule dépendance, elle ne dira jamais au roi que vous êtes aussi simple, aussi naturelle que spirituelle; elle n'ignore pas que s'il savoit combien vous êtes aimable, il voudroit vous connoître. — Enfin, je vais reprendre ma liberté! Quelle me sera chère, dût-elle ne m'être rendue qu'avec la pauvreté! j'ai tant souffert ici!... Quel supplice de vivre avec une femme hautaine, impérieuse, dont on n'est point aimée, qu'on méprise, et à laquelle on doit toutes les démonstrations, toutes les déférences du respect! Je ne regretterai que ses enfans.... j'ai le malheur de les aimer passionnément... le duc du Maine surtout, enfant charmant, dont la santé délicate m'a

(1) Historique.

causé tant d'inquiétudes, m'a coûté tant de veilles!.... En disant ces paroles, madame Scaron ne put retenir ses larmes. En effet, elle avoit pour ces enfans la vive affection de la plus tendre mère; et l'idée de s'en séparer pour toujours, lui déchiroit le coeur; car elle étoit bien certaine qu'en les quittant brouillée avec madame de Montespan, on ne lui permettroit jamais de les revoir.

Cependant le roi, après beaucoup d'incertitudes, se décida à retourner chez madame de Montespan. Dans les premiers momens de sa douleur, son admiration pour madame de la Vallière ranima dans son coeur des sentimens religieux, que les passions n'avoient jamais entièrement éteints. D'ailleurs, en se rappelant la tendresse si vraie, si délicate et si désintéressée de madame de la Vallière, il ne voyoit plus dans madame de Montespan qu'une femme ambitieuse; mais il étoit bien jeune encore, et madame de Montespan, dans tout l'éclat de sa beauté, étoit la femme de la cour la plus séduisante par sa figure et par les grâces de son esprit. La tristesse et les remords du roi ne servirent qu'à le refroidir pour elle, qu'à lui rendre beaucoup moins agréable un engagement criminel, et à lui faire sentir vivement dès lors que l'amour, ainsi que l'amitié, ne peut se passer de l'estime. Il tint conseil le lendemain du départ de la duchesse, et dans le reste de la journée il ne vit que la reine et ses enfans. Il passa une heure enfermé dans son cabinet avec mademoiselle de Blois et le duc de Vermandois, enfans de madame de la Vallière; mademoiselle de Blois, âgée alors de neuf ans, et qui

fut depuis la plus charmante princesse de l'Europe, avoit toute la sensibilité de sa mère; le roi pleura avec elle; il lui dit qu'il vouloit désormais la voir tous les soirs. Ce prince, le meilleur des pères, montra toujours à tous ses enfans la plus vive affection; mais la fille de la duchesse de la Vallière fut dans tous les temps sa fille bien aimée.

Le jour suivant, le roi se rendit le matin chez madame de Montespan, elle étoit seule, elle le reçut avec grâce et sensibilité, lui cacha soigneusement les craintes qu'elle avoit eues, lui parla de madame de la Vallière avec le ton du plus tendre intérêt, et elle écouta d'un air attendri les éloges que le roi se plut à lui donner avec une sorte d'affectation, comme s'il eût trouvé quelque consolation à braver la rivale de la duchesse, et à exciter sa jalousie et son dépit. Je ne l'oublierai jamais, ajouta-t-il, rien ne peut consoler de la perte d'une telle amie. Ah! reprit madame de Montespan, je conçois sans peine de tels sentimens! quel sacrifice en effet!.... j'en étois moi même hier si frappée, si bouleversée, que par réflexion je fus charmée que vous n'ayiez pas voulu me voir, j'étois hors d'état de vous offrir les consolations dont vous aviez besoin. Ces paroles furent dites d'une manière simple et naturelle; madame de Montespan, dans cette matinée, se surpassa elle-même dans l'art profond qu'elle possédoit si bien de feindre et de dissimuler. Elle ne trompa point entièrement le roi, mais elle l'étonna, elle le déconcerta même un peu; il cessa de parler de la duchesse: alors madame de Montespan fit demander ses enfans, ma-

dame Scaron les amena, suivant sa coutume elle les laissa dans la chambre, et sortit aussitôt. Comme elle étoit décidée à parler au roi, elle fut s'établir dans un salon par lequel le roi devoit passer en s'en allant; une demi-heure après elle entendit le roi, elle se leva et s'avança vers lui avec une contenance modeste, respectueuse, mais dans laquelle on démêloit une noble et tranquille assurance. Elle sollicita la faveur d'une audience particulière. Louis lui répondit qu'il la recevroit le soir même à sept heures.

Madame Scaron attendit l'heure de cette entrevue décisive avec une vive impatience. Elle alloit enfin se trouver tête-à-tête avec son souverain, l'homme le plus clairvoyant de son royaume, et celui qui avoit le plus d'élévation dans l'âme, et le plus de délicatesse dans l'esprit. Ces idées ne l'effrayoient point; au contraire, elle sentoit que lorsqu'on n'a rien à se reprocher, et qu'on pense bien, on ne peut que gagner à l'examen attentif d'un maître parfaitement éclairé. Le roi l'entendroit à demi-mot, il devineroit ce qu'elle n'oseroit exprimer, il pouvoit tout comprendre sans qu'il fût nécessaire de tout expliquer; pour l'instruire et le mettre en état de la juger, elle ne seroit pas forcée d'avoir de la pesanteur et d'être ennuyeuse; voilà tout ce qu'on gagne à se faire écouter d'un souverain qui possède un esprit supérieur. Il peut, comme un autre, prendre d'injustes préventions, mais il est facile de les lui ôter, on cède toujours sans efforts à la vérité, quand on a le mérite de la discerner et de la découvrir soi-même. Madame Scaron ne vouloit ni répé-

ter le mot si dur dont elle étoit si blessée, ni même se plaindre du moins avec détail. Elle ne prépara point de phrases étudiées, elle se flatta qu'on l'interrogeroit, elle étoit sûre qu'alors elle répondroit bien, en se livrant à son caractère, et en suivant ses premiers mouvemens; enfin, en songeant qu'elle alloit fixer sur elle les regards et l'attention du plus grand roi de l'univers, elle osoit tout attendre d'une heureuse inspiration.

Elle se rendit chez le roi à l'heure indiquée, elle n'attendit point; on la fit entrer dans le cabinet de ce prince, qui étoit assis seul à côté d'une petite table; Louis la reçut avec cette politesse pleine de grâce qu'il avoit avec toutes les femmes, et la fit asseoir sur un siége placé vis-à-vis de lui. Madame Scaron avoit cette espèce d'émotion qui fait craindre de parler, parce qu'elle altère la voix, en gênant la respiration; elle garda un instant le silence, et le roi lui dit: Eh bien, madame?.... Madame Scaron trouva dans cette interrogation un ton légèrement impératif, une sorte de sécheresse, un air de sévérité qui lui ôtèrent l'espèce d'attendrissement que lui avoit causé ce tête-à-tête avec le prince qu'elle admiroit depuis si long-temps; elle eut sur-le-champ l'idée que cet entretien alloit se terminer en deux mots, d'une manière fâcheuse pour elle; et prenant aussitôt son parti avec courage, elle répondit d'un ton ferme: Sire, je viens supplier votre majesté de recevoir ma démission. A ces mots le mécontentement le plus sévère se peignit sur le visage de Louis. Il fut un instant sans répondre, ensuite prenant la parole: Mais, madame, dit-il, avez-vous bien ré-

fléchi à cette démarche? — Sire, la réflexion étoit inutile, je dois faire ce sacrifice. — Pourquoi? — Parce que je ne supporterois pas l'abaissement d'entendre un autre que votre majesté me le prescrire. — C'est, madame, ce que vous n'avez jamais dû craindre. — J'ose croire que votre majesté concevra que je ne dois même pas souffrir une menace de ce genre .... — Non assurément .... mais soyez tranquille, je me charge de prévenir tout ce qui pourroit justement vous blesser sur ce point: je sens, madame, que vous honorez mon choix, et que vous soutenez la dignité de mes enfans, quand vous défendez les droits de votre place; soyez certaine qu'à l'avenir ils ne seront plus contestés. A ces mots prononcés avec tout le charme de la bonté, madame Scaron qui ne s'attendoit à rien de semblable, fut si vivement touchée, qu'elle craignit d'avoir l'air de l'exagération, en exprimant ce qu'elle éprouvoit; il étoit dans son caractère d'aimer mille fois mieux paroître froide qu'emphatique. Elle baissa les yeux et ne répondit que par une inclination respectueuse. Louis la regardoit fixement, il étoit surpris de son extrême simplicité. il admiroit la noblesse de ses sentimens, il connut dès ce moment qu'elle n'étoit point une femme ordinaire. Sa figure même, qu'il n'avoit jamais remarquée, le frappa, elle s'embellissoit en parlant, et Louis trouva qu'elle avoit les plus beaux yeux qu'il eût jamais vus. Après un silence assez long: Je désire, madame, dit le roi, que vous viviez bien avec madame de Montespan. Sire, répondit madame Scaron, ce sera désormais sans efforts et sans mérite; il n'est plus

en son pouvoir de m'offenser, ou de me causer de l'inquiétude. Cette réponse plut extrêmement à Louis, qui, avant de congédier madame Scarron, lui dit qu'il désiroit qu'à l'avenir elle lui amenât elle-même ses enfans, en ajoutant que le duc du Maine, entrant dans sa sixième année, n'étoit plus assez enfant pour être conduit par une nourrice.

Madame Scaron remporta de cet entretien une vive reconnoissance, et une grande tranquillité d'esprit. Elle ne se vanta point des bontés du roi, elle n'en dit pas un mot à madame de Montespan, qui ne put remarquer en elle que beaucoup plus de patience et de douceur. Les succès et la prospérité adoucissent toutes les belles âmes: il est si naturel d'être indulgent quand on est heureux!

Ce fut le roi lui-même qui apprit à madame de Montespan qu'il avoit vu madame Scaron, qu'il étoit charmé d'elle, et qu'il vouloit qu'on eût désormais les égards dus à sa place et à son mérite. Madame de Montespan éprouva intérieurement le plus violent ressentiment contre celle qui venoit ainsi de se soustraire pour jamais à son empire. Elle ne montra point son dépit, sans savoir encore si elle gagneroit à le cacher; mais son premier mouvement la portoit toujours à feindre, c'étoit en elle une habitude et un système, elle estimoit tant la dissimulation, qu'elle pensoit que, dans toutes les occasions de quelqu'intérêt, le plus sûr est de l'employer à tout hasard; c'est ce qu'elle appeloit entamer une affaire avec prudence, et en général elle les suivoit et les terminoit ainsi. Elle se plaignit doucement d'une démarche, dit-

elle, qui blessoit l'amitié. Louis voulut la raccommoder lui-même avec madame Scaron, qui mit dans cette réconciliation toute la noble sincerité de son caractère. Madame de Montespan y déploya toute la fausseté du sien. Depuis ce jour, madame Scaron fut autorisée par Louis à passer les soirées chez madame de Montespan quand il venoit. Madame de Montespan avoit un talent particulier pour déjouer dans la société ceux qu'elle n'aimoit pas; tantôt en les intimidant par une malveillance déclarée (qu'elle ne montroit jamais que par calcul), tantôt en paroissant les louer pour se jouer d'eux, par une moquerie perfide; ou bien, s'il étoit impossible de leur donner des ridicules, elle détournoit avec un art inimitable, l'attention qu'on avoit envie de leur prêter, et s'ils disoient un mot heureux, elle empêchoit, en causant une prompte distraction, qu'on eût le temps de le comprendre, ou du moins de l'applaudir. Tous ces grands moyens, tous ces profonds raffinemens de la méchanceté n'étoient d'aucun usage avec madame Scaron, avec une personne simple, calme, modeste et réservée, qui n'avoit jamais le moindre désir de briller, qui, avec un esprit supérieur, toujours naturel et sans prétention, n'apportoit jamais dans la societé que des grâces, de la douceur, de la bienveillance, et qui se retiroit satisfaite, non quand elle avoit bien parlé, mais quand la conversation des autres lui avoit paru intéressante ou agréable. Avec de telles dispositions, on est toujours aimable dans le monde, mais c'est un charme qui ne s'acquiert point, parce qu'il vient de l'âme et du caractère.

Vers le milieu de l'été, le duc du Maine et mademoiselle de Nantes tombèrent malades tous les deux en même temps. Le troisième jour, les médecins paroissant trouver que la maladie devenoit inquiétante, Louis voulut aller voir ses enfans; et sans s'être fait annoncer, il y fut à sept heures du soir. En entrant dans leur chambre, il vit madame Scaron tenant d'une main sur ses genoux le duc du Maine, et de l'autre berçant mademoiselle de Nantes (1). Ce tableau le toucha vivement; il s'approcha, s'assit à côté de madame Scaron, et lui parla du ton le plus affectueux. Madame Scaron, qui avoit naturellement beaucoup de fraîcheur, étoit maigrie, pâle, abattue; la négligence de son habillement, et le désordre de ses cheveux montroient assez qu'elle avoit et veillé et souffert; Louis remarquant avec attendrissement combien elle étoit changée, le duc du Maine lui dit qu'elle avoit passé les trois dernières nuits (2). Je n'aurois pas dormi dans mon lit, reprit madame Scaron. Mon enfant, dit le roi en s'adressant au duc du Maine, combien vous devez l'aimer! Et moi, madame, ajouta-t-il, quelle reconnoissance je vous dois!... A ces mots, madame Scaron, pour toute réponse, serra le duc du Maine dans ses bras, en détournant doucement la tête pour cacher les larmes qui s'échappoient de ses yeux.... Le roi, profondément ému, sut apprécier et respecter cette espèce de pudeur d'une sensibilité d'autant plus touchante, qu'elle étoit toujours timide et silencieuse. Il parla de la maladie des enfans, rendit compte de l'entretien

(1) Historique. (2) Historique.

qu'il venoit d'avoir avec Daquin (1), et finit en conjurant madame Scaron de prendre le repos dont elle avoit tant de besoin. Louis parloit encore, lorsque la porte s'ouvrit, et madame de Montespan parut; elle venoit voir un moment ses enfans avant d'aller chez la reine; elle avoit une parure éblouissante; sa figure brillante, animée, formoit un contraste choquant avec l'extrême abattement de madame Scaron; et dans cet instant, tout en elle déplut au roi, jusqu'à l'éclat de sa beauté. Madame, lui dit-il, en montrant madame Scaron, il y a trois jours qu'elle ne s'est couchée! A ces mots, madame de Montespan sourit avec l'expression la plus amère; et sur le champ reprenant un air sérieux: Heureusement, dit-elle, de tels soins ne sont nullement nécessaires, puisque Daquin assure que cette maladie n'a rien de dangereux. Du moins, reprit Louis, on doit le croire en vous voyant. En prononçant ces paroles, il se leva, embrassa ses enfans, renouvela encore à madame Scaron la prière de se ménager davantage, en ajoutant: Songez, madame, combien votre santé importe à mes enfans, et combien elle m'est précieuse!.... Alors, sans attendre de réponse, il se hâta de sortir; madame de Montespan furieuse le suivit. A peine fut-elle hors de la chambre, que ne pouvant plus se contenir, elle éclata sans ménagement et sans mesure; elle ne pouvoit cesser de dissimuler que lorsqu'elle étoit emportée par la violence de son caractère; et elle perdoit toujours, dans ce cas, toute espèce de retenue, toute idée de

(1) Son premier médecin.

bienséance. Elle accusa hautement madame Scaron d'affectation et d'hypocrisie. Madame, lui répondit froidement le roi, je conçois votre colère; puisque vous n'avez pas la reconnoissance d'une mère, vous devez avoir la jalousie d'une rivale. Ce mot terrible porta au comble la rage de madame de Montespan, et son ressentiment contre madame Scaron; elle ne songea plus qu'à lui nuire dans l'esprit du roi, et à l'obliger, à force de contrariétés et de dégoûts, à prendre enfin le parti de se retirer.

Daquin, au coucher du roi, lui dit que ses enfans étoient mieux. Louis lui ordonna d'aller dire de sa part à madame Scaron qu'il vouloit absolument qu'elle se mît au lit. Daquin répondit qu'elle étoit accoutumée à veiller ainsi ses élèves, dès qu'ils étoient sérieusement malades; il ajouta que la nourrice du duc du Maine lui avoit conté que trois ans auparavant, dans une maladie grave du jeune prince, madame Scaron avoit passé près de lui cinq nuits de suite. Elle étoit alors loin de la cour, et cachée à Paris, dans une petite maison du faubourg Saint-Germain. Ce détail acheva de gagner le cœur paternel du roi. La maladie de ses enfans dura encore sept ou huit jours, pendant lesquels il passa toutes les soirées chez eux avec madame Scaron, et madame de Montespan, presqu'entièrement occupé de la première; car, dans cette chambre, auprès des lits des enfans malades, madame Scaron étoit si intéressante à ses yeux, qu'il ne voyoit qu'elle. Madame de Montespan, dominée par une indomptable humeur, jetoit dans ces soirées autant d'ennui et de contrainte que madame Scaron y mettoit

d'agrément par le double charme de son esprit et de son caractère. Si dès lors madame Scaron eût voulu pousser à bout madame de Montespan, il n'eût tenu qu'à elle, avec un peu d'art, et sans sortir des bornes d'une apparente modération, de lui faire faire des scènes si extravagantes, qu'elles eussent infailliblement produit une rupture entre elle et le roi, déjà si refroidi par tant de caprices, d'injustice et de hauteur. Mais madame Scaron ne pouvoit ni nuire, ni manquer de droiture; honorée de la bienveillance du roi, recevant de lui les marques de distinction les plus flatteuses, la générosité ne lui coûta rien. Elle voulut avoir une explication particulière avec madame de Montespan; elle lui parla avec tant de raison et de douceur, qu'elle parvint à lui faire comprendre que le roi pourroit, à la fin, se lasser de cette division et de ces tracasseries intérieures; et que, dans tous les cas, le meilleur parti à prendre, étoit de lui plaire et de l'amuser. Enfin, pour suivit-elle en souriant, dans l'absence du roi, querellons-nous si vous le voulez absolument; mais, en sa présence, soyons aimables, et ayons l'air de vivre de bon accord, puisqu'il le désire, et que nous l'avons promis.

Madame de Montespan, qui ne croyoit ni à la bonté, ni à la franchise, fut persuadée qu'une telle modération étoit prescrite par le roi; cette idée adoucit beaucoup les ressentimens causés par son orgueil. Elle reçut de bonne grâce ces avances de madame Scaron; elle trouva sa proposition piquante, elle l'accepta gaîment; on fit un nouveau traité, qui fut du moins plus sincère que les autres; on ne se promit point de s'ai-

mer, on convint seulement de le laisser croire au roi. On fit mieux, on trouva bientôt qu'il y avoit de la duperie à se bouder tête-à-tête, on causa, on redevint aimables; mais madame de Montespan n'en conserva pas moins une inimitié secrète, que l'intérêt de ses enfans combattit quelquefois, et qu'il n'eut pas le pouvoir de vaincre: cependant elle étoit bien loin de craindre que madame Scaron, dans sa quarantième année, pût jamais la supplanter. Elle avoit, à cet égard, toute la sécurité que peuvent donner la jeunesse, une beauté célèbre, et la vanité. Elle se persuadoit même qu'il étoit impossible que *la veuve Scaron* acquît jamais à la cour une grande considération; et elle pensoit qu'elle n'y seroit plus rien, aussitôt que le duc du Maine passeroit dans les mains des hommes. Mademoiselle de Nantes étoit encore au berceau; madame de Montespan se croyoit sûre de décider Louis à la faire élever à Paris, dans un couvent; ainsi, alors, madame Scaron disparoîtroit tout à fait de la cour.

Ces idées abusèrent long-temps madame de Montespan; une femme intrigante, ambitieuse et sans moeurs, ne craint ni le pouvoir de la reconnoissance, ni l'ascendant de la raison et de la vertu.

Malgré cette sécurité et la réconciliation, les querelles entre la favorite et madame Scaron, se renouvelèrent sans cesse, et surtout en présence du roi; il est presqu'impossible que, dans de fréquens entretiens entre une personne vertueuse et une femme galante, la première puisse éviter toujours de choquer l'autre. Souvent madame de Montespan trouvoit injustement dans

une phrase, dans un mot, l'intention d'une leçon ou d'une censure indirecte, et quelquefois elle ne se trompoit pas. Alors, elle repoussoit cette attaque imaginaire ou réelle, par une ironie amère, et par les plaisanteries les plus mordantes. L'air de gaîté, et les grâces d'une figure charmante, en ajoutant au sel des sarcasmes, en déguisoient l'aigreur et la méchanceté. Louis, accoutumé depuis long-temps à louer en elle ce genre d'esprit, s'en amusoit encore malgré lui. Madame de Montespan conservoit ce ton dans la dispute, tant qu'elle croyoit avoir de son côté l'avantage des reparties piquantes; mais quand son imagination ne lui fournissoit plus de saillies, la colère, presque toujours exprimée avec emportement, succédoit tout à coup à l'enjouement et à la moquerie fine et légère. Le roi se fâchoit, prenoit ouvertement le parti de madame Scaron, et terminoit la dispute en imposant un silence absolu.

Le duc du Maine reprit la santé; mais, dans la convalescence de cette maladie, il parut être plus boiteux que jamais. On parloit beaucoup alors d'un charlatan qui faisoit, en Flandre, des cures merveilleuses, et il fut décidé que madame Scaron iroit avec le jeune prince, à Anvers, pour le consulter (1). Deux jours avant son départ, mademoiselle de Blois, sous la conduite de madame Colbert, sa gouvernante, quitta l'hôtel de Biron (dans lequel Louis ne vouloit plus rentrer), et elle fut installée dans son nouveau logement. Ce jour même on plaça dans son salon un superbe tableau, peint par Lebrun,

(1) Historique.

dernier présent de sa mère. C'étoit le portrait de la duchesse qui, s'étant fait peindre en secret pour sa fille, avoit laissé ce tableau à Lebrun, avec ordre de le porter, après son départ, chez mademoiselle de Blois. Le roi, jadis, avoit offert à mademoiselle de la Vallière, en présence de toute la cour, de magnifiques bracelets qu'il venoit de gagner à une loterie faite par la reine-mère; ce premier hommage de l'amour, qui fut encore à cette époque celui de l'estime, eut un prix inestimable aux yeux de celle qui le reçut. Par la suite, elle vendit tous ses diamans pour secourir des infortunés; mais elle conserva les bracelets, dont elle ne se détacha qu'après sa conversion, pour les donner à sa fille (1). Elle s'étoit fait peindre en Madeleine; elle est représentée, dans ce tableau célèbre, saisissant le bracelet chéri qu'elle veut sacrifier! elle ne le détache pas de son bras, elle l'arrache avec un douloureux effort, en élevant au ciel des yeux baignés de pleurs! On voit que, pour rompre ce dernier lien, elle implore le secours nécessaire d'une force surnaturelle (2)! Le roi vint le soir chez mademoiselle de Blois; il tressaille, en jetant les yeux sur ce chef-d'oeuvre de la peinture qu'il n'avoit jamais vu! Il s'approche; et, en contemplant cette Madeleine si touchante et si belle, il reconnoît le bracelet; son attendrissement s'accroît, ses larmes coulent! . . . il voit que l'amour, ingénieux encore, alors même qu'il s'immole, avoit

(1) Tous ces détails sont historiques.

(2) Tel est, en effet, le tableau peint par Lebrun, qui est aujourd'hui dans le palais des Tuileries.

trouvé dans ce tableau le moyen d'exprimer ses regrets et sa dernière pensée, sans offenser la religion.

Le roi, qui passa le reste de la soirée chez madame de Montespan, y fut triste et rêveur; cependant il s'occupa beaucoup du duc du Maine. Cet enfant lui fit plusieurs réponses au-dessus de son âge; Louis ne put s'empêcher d'en témoigner sa surprise. Comment ne serois-je pas raisonnable? répondit le jeune prince; je suis élevé par la raison même. Le lendemain matin le roi envoya à madame Scaron une gratification de cent mille francs (1); la jolie réponse du jeune prince fut le prétexte de ce don, que le roi s'étoit promis de faire depuis la maladie de ses enfans; mais il avoit senti qu'on ne paie point avec de l'argent des soins maternels. Et c'est ainsi que sa délicatesse, en ajoutant un prix inestimable à sa magnificence, rendoit ses bienfaits doublement honorables. Si, en général, les grands seigneurs de cette cour eurent une politesse, une élégance de manières si distinguées et de si nobles sentimens, c'est que la faveur du souverain devoit épurer le goût, élever l'âme, et perfectionner la finesse de l'esprit.

Louis décida que le duc du Maine iroit en Flandre *incognito;* qu'il passeroit pour le fils de madame Scaron, qui, durant ce voyage, s'appelleroit la marquise de Surgère; enfin, il dit à madame Scaron qu'il désiroit qu'elle lui écrivit directement et souvent (2). Madame Scaron partit; elle passa près de trois mois à Anvers. Une autre à sa place, en écrivant au roi, se seroit donné bien de la peine pour composer de jolies

(1) Historique. (2) Historique.

lettres, et pour y mettre à la fois de l'esprit et de la sensibilité. Madame Scaron, toujours modeste, sage et réservée, se dit que le roi ne lui avoit ordonné de lui écrire, que dans la seule intention d'avoir des nouvelles exactes et détaillées de son fils; et elle se borna à lui envoyer des bulletins de son écriture, faits avec précision et clarté. Cette réserve et ce dénûment total de prétentions frappèrent le roi, et achevèrent de lui donner la plus haute estime pour le caractère de celle qui, avec une telle supériorité d'esprit, avoit si peu d'envie d'en montrer.

Madame Scaron, sur la fin de l'automne, ramena le duc du Maine en bonne santé, mais plus boiteux que jamais. Elle reçut encore du roi cent mille francs, et Louis doubla sa pension. Ce fut à cette époque qu'elle acheta la terre de Maintenon; et le roi voulut qu'elle en prit le nom. Ce changement de nom fit plus d'effet à la cour, que toutes les marques de distinction que Louis accordoit depuis près d'un an à cette personne si simple, qui en avoit laissé ignorer la plus grande partie. On s'étonna; madame de Montespan, que le nom de *Scaron* avoit tant rassurée, commença à s'inquiéter vaguement; car l'âge et la vertu de madame de Maintenon écartoient tout soupçon d'amour; belle encore, et remplie de grâces, on concevoit bien qu'elle eût assez de charmes pour inspirer une grande passion. Mais le roi n'avoit jamais aimé que des femmes dans tout l'éclat de la première jeunesse; d'ailleurs, il étoit toujours amoureux de madame de Montespan; quelle étoit donc l'espèce d'attachement qu'il

avoit pour madame de Maintenon? de l'estime. Plus les courtisans y pensoient, et moins ils se persuadoient qu'un tel sentiment pût jamais donner un véritable crédit à celle qui en étoit l'objet. Cependant, comme il faut ne rien négliger, on lui montra plus d'empressement, on eut pour elle des égards plus marqués; on fit davantage la cour au duc du Maine. Le jeune prince étoit le prétexte des visites, la gouvernante en étoit le véritable objet. Bientôt on lui parla d'affaires, elle répondit qu'elle n'y entendoit rien; on lui donna des conseils, afin de l'instruire du parti qu'elle pouvoit tirer de sa position; elle assura qu'elle n'avoit nulle espèce d'ambition, et qu'elle ne vouloit que s'assurer une heureuse indépendance et le repos. Ceux qui la crurent trouvèrent qu'elle n'avoit qu'un esprit superficiel, et qu'elle *manquoit de vues*, les autres lui supposèrent de l'artifice et de profonds desseins; et, par la suite, ils ne manquèrent pas de s'écrier: *Nous la connoissions bien, nous l'avions prédit.* Et voilà comme on juge dans le monde! Madame de Maintenon s'embarrassoit peu de ses discours; mais on l'importunoit, on l'ennuyoit, et c'étoit pour elle un malheur que rien ne pouvoit compenser. Elle pensoit avec effroi que mademoiselle de Nantes n'avoit que deux ans, il falloit subir encore douze ou treize ans d'esclavage; elle ne pouvoit supporter cette idée, qu'en se flattant que le roi lui permettroit d'achever cette éducation à Maintenon. Cependant elle avoit, dès lors, un véritable attachement pour le roi; non-seulement elle l'aimoit comme son bienfaiteur, mais elle le trouvoit l'homme de la cour le plus aimable, et les plus heureux mo-

mens de sa vie étoient ceux qu'elle passoit avec lui. Un souverain spirituel, et qui veut plaire, a dans la société intime un avantage que nul autre ne peut avoir. Il n'a jamais intérêt à flatter ou à tromper (excepté en amour, car alors il a, comme les autres, le projet de séduire); mais sa bienveillance et son amitié ne sauroient inspirer de défiance, ses éloges, qui sont des triomphes, ne peuvent jamais être suspects, les témoignages de son amitié sont toujours persuasifs; en montrant qu'il aime, il le prouve. Indépendamment de toute vue d'ambition, il est donc possible, il seroit même naturel de s'attacher à lui plus promptement et avec plus de vivacité qu'à tout autre. Le temps cimente l'amitié, parce que, dans les situations ordinaires, il peut seul en prouver la sincérité. Un roi n'a pas besoin de cette épreuve, hésite-t-on à le croire sur sa parole?

Treize mois s'étoient écoulés depuis la retraite de madame de la Vallière, et sœur Louise de la Miséricorde alloit prononcer les vœux irrévocables!.... A l'exception du roi et de madame de Montespan, toute la cour, occupée de cet événement, voulut voir la touchante cérémonie, la reine devoit donner le voile noir, Bossuet devoit prêcher! .... C'étoit le sujet de tous les entretiens, on ne parloit de l'illustre pénitente qu'avec attendrissement, avec admiration; elle n'existoit plus pour le monde, *le jour des louanges* étoit arrivé, elle n'avoit plus d'envieux, plus d'ennemis; mais elle avoit encore une rivale; madame de Montespan, dans ces justes éloges donnés à la vertu, trouvoit la satire la plus sanglante de sa persévérance dans le vice,

et la profonde tristesse de Louis excitoit sa jalousie et blessoit son orgueil. Madame de Maintenon, qui avoit toujours aimé le caractère de la duchesse, voulut aller à sa profession, malgré la certitude de déplaire beaucoup à madame de Montespan. Le jour de la cérémonie, le vaste château de Versailles se trouva désert; tous les courtisans étoient allés chercher, non l'édification, mais un spectacle nouveau et quelques nouvelles sensations. Ils n'en revinrent ni moins frivoles, ni moins ambitieux; mais ils avoient applaudi la vertu, il y a bien là de quoi s'enorgueillir un peu, c'est un hommage qu'on ne lui rend pas toujours.

Le roi, pendant tout le temps qu'il supposa que la cérémonie devoit durer, resta renfermé avec mademoiselle de Blois. Il n'ignoroit pas que madame de Maintenon étoit allée aussi aux Carmélites, il désiroit savoir quelques détails, et, ne voulant en demander qu'à elle, il fut le soir chez madame de Montespan; il la trouva seule avec madame de Maintenon; il questionna cette dernière: Sire, répondit-elle, madame de la Vallière étoit belle, modeste et touchante comme nous l'avons vue ici; elle avoit, de plus, toute la dignité de la vertu. Oui, reprit Louis en soupirant, on n'eut jamais une plus belle âme!.... — Ah! Sire, ne la plaignez pas, c'est ici qu'elle fut à plaindre! maintenant elle est heureuse!.... En vérité, Madame, dit madame de Montespan, vous m'inquiétez, vous parlez avec tant de goût des cloîtres, que je crains toujours que vous ne finissiez par vous enfermer dans un couvent. — Rassurez-vous, Madame, je n'ai point de scandale public à expier.... —

Je le vois, vous pensez, Madame, que le roi devroit se faire chartreux, car il a donné tout autant de scandale que madame de la Vallière..... — Du moins, aux yeux du monde, un roi expie tout quand il ajoute à la gloire de sa nation, et qu'il rend ses sujets heureux..... — Et, par conséquent, *ses sujettes;* cette morale-ci me plaît beaucoup..... — Mon dieu! Madame, quelle entreprise de vouloir faire rire le roi aujourd'hui!.... — Et vous, Madame, vous voudriez bien, pour me piquer, l'attendrir et le faire pleurer.... — Et pourquoi voudrois je vous piquer? — Par l'antipathie naturelle qui se trouve toujours entre la pruderie et la franchise.... — Vous vous accusez de pruderie? — Cela est vraisemblable.... — Mais pourtant, ce mot *franchise* ne peut, entre nous, désigner que moi. Ici, madame de Montespan éclata; Louis prit la parole, n'appaisa pas, mais contint sa colère. Durant tout le reste de la soirée, madame de Montespan eut d'autant plus d'humeur, que madame de Maintenon, toujours calme, conserva toute sa liberté d'esprit, et fit, avec plus d'agrément que jamais, tous les frais de la conversation. Madame de Montespan, les jours suivans, se vengea, en contrariant madame de Maintenon dans tous les détails de l'éducation de ses enfans. La seule consolation de madame de Maintenon, étoit de s'échapper de temps en temps de Versailles, pour aller visiter une petite école de pauvres orphelines, qu'elle avoit secrètement établie à Noisy (1).

Le duc du Maine venoit d'atteindre sa septième année; on ne le remit point encore entre

(1) Historique.

les mains des hommes, parce que les médecins vouloient l'envoyer à Barrège, et madame de Maintenon devoit l'y conduire. En effet, au commencement de la belle saison, elle partit avec le jeune prince pour ce grand voyage (1). Louis sentit vivement son absence; il parut distinguer davantage les personnes qui la regrettoient, entr'autres madame d'Heudicourt. Un soir, chez la reine, tandis qu'on arrangeoit les parties de jeu, il s'approcha de madame d'Heudicourt, uniquement pour lui parler de madame de Maintenon; Louis la mena dans l'embrasure d'une fenêtre, et lui demanda si madame de Maintenon (partie depuis cinq ou six jours) lui avoit écrit; madame d'Heudicourt répondit qu'elle en avoit reçu, la veille, une lettre de trois pages. Elle ne me traite pas si bien, dit le roi, car elle ne m'écrit que des billets fort courts, qui ne contiennent que des détails relatifs à la santé du duc du Maine. Son respect et sa réserve, reprit la comtesse, privent votre majesté d'un grand plaisir, car personne n'écrit comme elle. A ces mots, le roi témoigna le désir de voir la lettre de madame d'Heudicourt, et cette lettre aussitôt lui fut remise. Le roi ne joua point, il fut s'enfermer dans son cabinet, et, là, il lut la lettre de madame de Maintenon à la comtesse d'Heudicourt. Elle mandoit qu'elle étoit souffrante et malade; elle ajoutoit: *Ma santé dépend de celle de M. le duc du Maine, et il eut hier un accès de fièvre! tout ce qui n'afflige pas mon coeur, je le compte pour rien* (2). Cette lettre exprimoit, d'un bout

(1) Historique.
(2) Lettres de madame de Maintenon.

à l'autre, de la manière la plus naturelle, sa tendresse pour son élève, et son attachement pour le roi. Cette lettre fut lue avec attendrissement. Le lendemain, Louis parut désirer de la garder; non-seulement madame d'Heudicourt la lui laissa, mais elle offrit de confier un petit manuscrit qu'elle possédoit depuis long-temps, et qui contenoit l'histoire de *madame Scaron*, écrite par elle-même. Le roi accepta cette offre avec tant de vivacité, que le manuscrit lui fut remis le jour même; il n'en différa pas la lecture, il y trouva ce qui suit:

HISTOIRE DE MADAME SCARON,

Écrite par elle-même.

Il ne tiendroit qu'à moi de rendre pathétique un récit qui n'est qu'un tissu de malheurs; mais je dois parler comme j'ai senti, et, grâce à mon caractère, presque toutes les infortunes de ma vie ont été pour moi plutôt d'utiles leçons, que de véritables souffrances. Je n'ai point éprouvé ces révolutions soudaines et terribles, qu'on ne peut supporter qu'avec tout l'effort d'un courage héroïque; je n'ai eu besoin que de patience et de résignation. Eh! dois-je me plaindre d'une destinée dont tous les événemens ont dû me forcer de pratiquer les vertus qui doivent caractériser les femmes dans toutes les situations de la vie? Depuis le berceau, je suis accoutumée à l'adversité; les revers n'ont pu qu'exercer et fortifier ma raison, et non lasser ma constance. Mon existence n'a pas été assez malheureuse pour me donner de la misan-

thropie; j'ai souffert assez pour n'être pas trop attachée à la vie. Le malheur apprend surtout à réfléchir; j'ai tout vu sans illusion, parce que j'ai tout examiné sans enivrement. Je sais apprécier ces avantages frivoles et dangereux, que le monde appelle bonheur; on en juge sainement quand on n'y peut prétendre: mon opinion à cet égard est tellement affermie, que j'ose croire que la prospérité ne la changeroit pas.

Je naquis dans les prisons de la Conciergerie de Niort, en Poitou. Ma mère s'étoit enfermée volontairement avec mon père, pour le soigner; elle me nourrit de son lait, pour me garder auprès d'elle. Mon berceau, placé dans le séjour de la douleur, fut inondé de larmes (1)!.... des parens et des amis ne vinrent point féliciter sur ma naissance les auteurs de mes jours; je ne pouvois être à la tendresse maternelle qu'un surcroît de peines pour le présent, et qu'un sujet d'inquiétudes de plus pour l'avenir!

Peu de temps après que mon père eut recouvré sa liberté, nous partîmes pour la Martinique. Je n'avois que quatre ans. Je tombai malade dans la traversée: on me crut morte pendant quelques heures, on alloit me jeter à la mer; déjà l'on préparoit la planche fatale sur laquelle on devoit m'attacher pour me plonger dans les flots; déjà le canon étoit prêt à tirer, quand ma mère, désolée, voulut me donner un dernier embrassement; elle me prit dans ses bras, et, mettant sa main sur mon coeur, elle sentit un léger battement!... Ce fut ainsi que je lui dus la vie une seconde fois. Nous fûmes

(1) Historique.

ensuite long-temps poursuivis par un corsaire anglais, et bientôt après assaillis par une violente tempête; enfin, nous échappâmes à tous ces dangers, et nous arrivâmes heureusement à la Martinique (1). Mon père forma dans cette île des établissemens qui prospérèrent d'abord. Il acquit une habitation et beaucoup de nègres. Un jour on me laissa seule sur le rivage de la mer, où je fus au moment de devenir la proie d'un serpent monstrueux (2). En me rappelant, depuis, ces particularités singulières de mon enfance, j'ai souvent pensé qu'elles sembloient présager une destinée peu commune, et qu'elles seroient très-frappantes dans la vie d'une personne célèbre; je sens bien qu'avec le sort obscur et vulgaire qui m'étoit réservé, elles ne peuvent intéresser que moi.

Ma mère revint en France pour quelques affaires; ensuite nous retournâmes en Amérique, j'avois onze ans à cette époque, nous y trouvâmes mon père entièrement ruiné par le jeu. Ma mère, au lieu de lui faire des reproches, ne songea qu'à relever son courage; il obtint un petit emploi militaire, qui nous fit subsister. Alors ma mère ne s'occupa plus que de l'éducation de mon frère et de la mienne; elle ne me fit lire que deux livres: l'*Evangile*, et les *Vies des Hommes illustres*, de Plutarque; elle m'obligeoit à méditer sur mes lectures, en me prescrivant de lui en rendre compte par écrit. Elle me faisoit entretenir une correspondance régulière avec madame de Villette, soeur

(1) Historique.

(2) Tous ces détails sont historiques.

de mon père. Le suffrage de ma mère m'encourageoit; je pris ainsi le goût d'écrire, que j'ai toujours conservé (1).

Mes entretiens avec ma mère contribuèrent aussi beaucoup à fortifier ma raison. Combien son exemple et le récit de sa vie entière donnoient de poids à ses leçons! Sans doute que, pour une mère, la plus douce récompense de la vertu est de pouvoir proposer pour modèle sa jeunesse à sa fille. Souvent aussi ma mère me contoit les exploits de Théodore-Agrippa d'Aubigné, mon grand-père, qui fut honoré de la faveur de la reine Jeanne d'Albret (2), et de l'amitié de Henri-le-Grand. Ces récits exaltoient tellement mon imagination, qu'un jour j'interrompis ma mère en m'écriant: Et moi, ne serai-je rien? Et que veux-tu être, dit ma mère? Je voudrois être reine, répondis-je (3).

La mort de mon père mit le comble à nos malheurs; nous le perdîmes au moment où il alloit obtenir une place lucrative. Il laissa beaucoup de dettes; ma mère, pour les payer, voulut passer en France, où elle avoit de grandes réclamations à faire. Elle promettoit de revenir; mais les créanciers ne consentirent à son départ, qu'à condition qu'elle me laisseroit en gage chez l'un d'eux (4): il fallut y consentir. Elle partit; je restai seule dans une famille étrangère, dont la grossière dureté me fit subir les plus cruelles humiliations. On me reprochoit

(1) Tout ce qu'on vient de lire est historique.

(2) Quelques historiens ont prétendu que cette reine l'avoit épousé en secret.

(3) Historique. (4) Historique.

chaque jour ma nourriture, on me la refusoit souvent; on me chargeoit des emplois les plus vils, et l'on ne me donnoit que des noms injurieux par lesquels on vouloit exprimer le mépris qu'inspiroit ma pauvreté (1). Je dois bénir ces traitemens inhumains; ils m'ont fait sentir tout le prix de la bonté et de la générosité. J'étois dans ma treizième année; quand le malheur n'abrutit pas un enfant bien né, il devient une expérience précoce, qui perfectionne rapidement l'esprit et le coeur. Je devorois mes larmes, j'avois trop de fierté pour pleurer en présence de mes persécuteurs; j'obéissois en silence, je ne répondois jamais un seul mot aux injures. Je me vengeois en affectant une grande tranquillité, je me consolois en priant Dieu. Le juge du lieu eut pitié de ma situation, et me retira chez lui. Mais, quelque temps après, voyant que ma mère ne revenoit pas, il ne songea plus qu'à se débarrasser de moi. Il ne savoit à qui m'envoyer en France, ignorant le lieu qu'habitoit ma mère, dont nous n'avions plus de nouvelles. et il imagina de m'adresser à madame de Montalembert, parente de ma mère, avec laquelle il avoit quelques relations (2). Il me fit embarquer sur le premier vaisseau qui mit à la voile pour la France, et je fus confiée à la femme d'un vieux négociant, qui passoit sur le même bâtiment. La traversée fut heureuse; on me conduisit à Paris, chez madame de Montalembert, où l'on me fit une étrange réception. On ne m'attendoit point, on ne vouloit pas de moi, on se récria sur un envoi si bizarre (3).

(1) Historique. (2) Historique.
(3) Historique.

Ma timidité, mes manières, mon costume parurent d'un extrême ridicule; on me montroit à tout ce qui venoit dans la maison, car chacun vouloit voir *la petite sauvage*, arrivée du fond de la Martinique; on m'examinoit avec une curiosité qui se manifestoit de la manière la plus désobligeante; on se moquoit de moi, en ma présence, avec aussi peu de ménagement, que si l'on eût pensé que je n'entendois pas le français, et je crois qu'en effet beaucoup de personnes imaginoient qu'une Américaine ne devoit pas le savoir. J'éprouvai qu'une moquerie insultante est beaucoup plus difficile à supporter que la brutalité la plus grossière. On pardonne plus facilement la colère que le dédain. D'ailleurs, ce mépris si froid qu'on me montroit, ces railleries piquantes dont on m'accabloit, tomboient entièrement sur ma personne, et j'avois peine à réprimer des mouvemens de haine que, jusqu'alors, je n'avois jamais ressentis. Enfin, je revis ma mère qui me prit avec elle. Notre situation étoit affreuse; ma mère plaidoit pour rentrer en possession de la baronnie de Surineau; elle réclamoit aussi des sommes considérables, que Théodore-Agrippa d'Aubigné, mon aïeul, avoit avancées jadis à son maître, Henri-le-Grand, dans un temps où les rebelles seuls s'enrichissoient (1). J'étois pour ma mère une grande charge, et je lui causois un extrême embarras; car elle étoit obligée de me laisser seule dans notre petit logement, toutes les matinées, pour aller sui-

(1) Historique.

vre ses affaires. Madame de Neuillant, sa soeur, consentant enfin à se charger de moi, m'emmena à la campagne (1). Madame de Neuillant ne manquoit pas d'esprit; mais elle avoit de la bizarrerie dans les idées, et beaucoup de violence et de dureté dans le caractère. Elle étoit avare et glorieuse. L'éducation et l'usage du monde lui avoient appris qu'il faut secourir ses parens dans l'infortune; elle savoit parfaitement tout ce qu'il faut faire pour être estimé, quoique son coeur ne lui eût jamais rien enseigné à cet égard; elle désiroit sincèrement remplir ses devoirs: à la fois dévote et mondaine, elle tâchoit de suivre les maximes de l'Evangile pour satisfaire la religion, en même temps elle vouloit paroître bonne et charitable pour obtenir les louanges du monde; sans religion, elle n'eût été qu'une hypocrite; avec un peu plus de piété, sa conduite auroit toujours été conforme à sa croyance, et, par conséquent, soutenue et parfaite. Mais, pour accorder ensemble ses scrupules, ses défauts et sa vanité, elle employoit souvent les artifices les plus singuliers; tantôt elle trouvoit des prétextes, ou d'ingénieuses raisons qui la dispensoient des sacrifices qu'elle ne vouloit pas faire; et tantôt elle inventoit des systèmes pour autoriser des actions d'une dureté révoltante.

Elle ne s'étoit chargée de moi que par respect humain, et je vis facilement, à l'extrême sécheresse de ses manières, que je n'obtiendrois jamais sa tendresse. Cette idée me donna

(1) Historique.

avec elle une timidité qu'elle appela de l'ingratitude et de la hauteur. Elle déclara publiquement que, pour me corriger de l'orgueil, elle étoit décidée à ne point me faire habiller comme elle en avoit eu d'abord le projet, disoit-elle. J'avois un indispensable besoin de vêtemens, et ma tante, en conséquence du plan d'éducation qu'elle formoit pour moi, me fit faire des chemises de la toile la plus grossière, et un habit de grosse bure, en me disant que, si j'avois eu un meilleur caractère, elle m'auroit fait présent des plus belles robes de soie. Afin de mieux donner à cette étrange avarice l'apparence d'un système, on m'annonça que tous les jours j'irois dans les champs garder les dindons avec la vieille Véronique. En effet, à six heures du matin, je m'habillois en paysanne; et, alors, un grand chapeau de paille sur la tête, un petit panier à mon bras, contenant mon déjeûner, une gaule à la main, je partois avec la vieille servante. Cependant, madame de Neuillant, voulant mêler à ces rigueurs des soins d'un autre genre, me forçoit de mettre un loup sur mon visage (1), afin de me garantir de l'ardeur du soleil; elle me donnoit un livre, et me prescrivoit de ne toucher à mon déjeûner, que lorsque j'aurois appris cinq quatrains de Pibrac (2). Nous allions sur une grande pelouse, à un quart de lieue du château; Véronique étoit sourde et presqu'aveugle; elle s'asseyoit sous un orme, et je me promenois sur la pelouse en gardant les din-

(1) Espèce de masque.

(2) Tous ces détails sont historiques.

dons et en apprenant mes vingt vers. Quand Véronique étoit de bonne humeur, elle me prêtoit sa quenouille et me permettoit de filer à côté d'elle.

Ces traitemens ne m'humilioient point. J'avois supporté avec peine, à la Martinique, la brutale insolence d'une famille étrangère, et je me soumettois avec respect aux volontés de ma tante; d'ailleurs, j'aimois la campagne et la promenade, ce rôle de bergère ne me déplaisoit pas, il m'auroit même paru agréable, si j'avois pu troquer mes dindons contre un beau troupeau de moutons.

Je ne rencontrai personne sur notre pelouse, pendant les cinq ou six premiers jours; mais, un matin, j'y trouvai un jeune pâtre qui gardoit des chèvres, et qui fut très-surpris en apercevant une bergère masquée. Nous entrâmes en conversation, et je me hâtai de lui apprendre que j'étois la nièce de madame de Neuillant. Le soir, il vint au château, et me vit, à visage découvert, dans la basse-cour, où j'étois chargée de surveiller les servantes. Depuis ce jour, le jeune pâtre, se retrouvant tous les matins sur la pelouse, ne manquoit jamais de m'apporter de petits présens, tantôt des nids d'oiseaux et des fleurs, tantôt des fruits et de la crême délicieuse; je regardois toutes ces attentions comme des hommages rendus à la nièce de la dame du château, et je les recevois avec grand plaisir. Mais, au bout de deux mois, le pâtre, enhardi, osa me faire la déclaration d'amour la plus formelle (1). Mon indignation égala ma surprise; et, rentrée au château, j'eus

(1) Historique.

le courage de déclarer à ma tante avec beaucoup de fermeté que je ne voulois plus garder les dindons. Comme elle m'avoit toujours vue très-timide et très-soumise, cette révolte lui causa le plus grand étonnement; ce fut en vain qu'elle m'en demanda la raison. J'étois si choquée de l'audace du pâtre, que je trouvois même humiliant de la faire connoître. Ma tante, outrée de colère, me dit qu'elle ne souffriroit point cette désobéissance, et je protestai que je la soutiendrois. Je passai la nuit à écrire à ma mère. Je lui contiois tout, et je la conjurois de me retirer de cette maison (1). Le lendemain, ma tante, elle-même, vint me réveiller pour me faire aller sur la pelouse; je persistai résolûment dans mes refus. Elle crut me pousser à bout, en me menaçant de m'y faire conduire de force par deux servantes. Je me suis promis, répondis-je, de n'y plus aller volontairement; si l'on m'y porte, cela m'est égal, je ne manquerai pas à mon serment. Cette réponse inattendue mit ma tante hors d'elle-même; elle appela les servantes, et leur ordonna de se saisir de moi et de me transporter sur la pelouse (car, pendant cette contestation, je m'étois levée). Les servantes m'aimoient, et refusèrent nettement d'obéir. Madame de Neuillant, ne se possédant plus, ouvrit ma fenêtre qui donnoit sur la cour, et, avec des cris épouvantables, elle appela son cocher et ses valets. Ils accoururent. Je déclarai que je ne souffrirois pas que des hommes m'enlevassent avec violence. Et que ferez-vous, s'écria madame de Neuil-

(1) Historique.

lant? Je sauterai par la fenêtre; répondis-je en me précipitant de ce côté. Mais je ne crois pas, ajoutai-je, que vous puissiez ordonner que des hommes mettent la main sur moi. Madame de Neuillant n'eut rien à répondre. Elle étouffoit de rage; elle sortit en emmenant les domestiques, elle m'enferma dans ma chambre. Trois heures après, elle revint; elle tenoit un panier; elle me demanda si je voulois lui obéir? En tout, répondis-je; une seule chose exceptée. A ces mots, elle posa le panier à terre, en disant: Voilà votre nourriture pour aujourd'hui. Elle sortit et me renferma. Je ne trouvai dans le panier qu'une bouteille d'eau et un gros morceau de pain noir; j'en fus charmée. J'étois très-fière de ma victoire; il me sembloit que la persécution en augmentoit la gloire. Au déclin du jour, j'entendis deux coups de sifflet sous ma fenêtre. Je regardai dans la cour, et je vis ma bonne Véronique et les deux servantes, qui me montrèrent une corbeille, et me firent signe de jeter quelque chose pour l'attacher. Non, non, dis-je, on n'est déjà que trop fâché contre vous..... Les servantes insistèrent; je répondis que je n'avois point de cordes. Véronique imagina de mettre la corbeille au bout d'une perche, alors j'aurois pu l'atteindre; mais je refusai obstinément de la prendre; et je refermai ma fenêtre. Ma pénitence dura plusieurs jours; une lettre de ma mère y mit fin. Je fus envoyée à Niort, où l'on me mit au couvent des Ursulines. J'y restai quatre mois, on ne paya point ma pension; les religieuses étoient pauvres, elles ne purent me garder plus long-temps; ma mère me reprit avec

elle (1). J'étois dans ma seizième année. Nous fûmes à Paris, ou nous vécûmes du travail de nos mains, en attendant la décision de notre procès (2). Nos droits étoient incontestables, mais il falloit de l'argent pour les soutenir. En traînant l'affaire en longueur, on étoit sûr de mettre ma mère hors d'état de la suivre: c'est ce qu'on fit. Ma mère demanda un accommodement; on n'eut pas honte de lui offrir 200 livres de pension viagère, que sa situation la força d'accepter (3). Nous allions retourner en Poitou, lorsque madame de Neuillant, qui paroissoit m'avoir pardonné mon ancienne rebellion, proposa un jour à ma mère de me mener faire une visite chez un de ses voisins, qui logeoit près de la rue Saint-Louis, au Marais. C'étoit un abbé plein d'esprit, d'infirmités et d'enjouement. On alloit chez lui, d'abord par curiosité, on y retournoit pour jouir de la société la plus douce et la plus aimable; aussi attachant par les qualités de son âme, qu'original par la tournure de son esprit et par son caractère: tel étoit l'abbé Scaron..... Madame de Neuillant me conduisit chez lui, nous y trouvâmes un grand cercle; en entrant dans ce salon, je me rappelai que j'avois une robe beaucoup trop courte, cette pensée me fit rougir; je sentis que j'avois l'air embarrassé, je rougis davantage, tous les yeux se fixèrent sur moi avec une extrême bienveillance. L'attendrissement se joignit à ma confusion, et je ne pus retenir mes pleurs (4); je n'avois rien éprouvé de semblable jadis en entrant chez madame de

(1) Historique.
(2) Historique.
(3) Historique.
(4) Historique.

Montalembert. Je n'ai jamais manqué de force, quand on a voulu m'humilier. Une femme d'une beauté surprenante, assise à côté de l'abbé Scaron, se lève en m'apercevant, s'avance vers moi avec précipitation, me prend dans ses bras, m'entraîne en retournant à sa place, et me fait asseoir sur ses genoux: c'étoit mademoiselle de l'Enclos. Que je la trouvai charmante, et que l'abbé Scaron me parut aimable! l'une et l'autre s'occupoient de moi avec tant de grâce et de bonté.... Je recevois pour la première fois de ma vie un accueil caressant; combien j'y fus sensible!....

Le lendemain, madame de Neuillant me fit présent d'une robe, ce qui ajouta au plaisir que j'éprouvai à retourner chez l'abbé Scaron pour lui faire mes adieux; car ma mère alloit partir pour le Poitou. L'abbé Scaron me fit promettre de lui écrire; nous partîmes le lendemain pour Niort. Mon frère venoit d'être placé chez M. de Parabère en qualité de page (1). Ma mère fut si pénétrée de douleur d'avoir été contrainte par la misère d'abandonner les droits de ses enfans, qu'elle en eut une maladie mortelle qui la mit en peu de temps au tombeau (2). Après m'avoir donné sa dernière bénédiction, elle me dit: *Craignez tout des hommes, attendez tout de Dieu* (3). Elle expira dans mes bras..... L'état où je fus ne peut se dépeindre! Il est bien naturel que le plus grand malheur de ma vie m'ait fait éprouver la plus vive douleur que j'aye ja-

(1) Historique.
(2) Historique.
(3) Historique.

mais ressentie!..... Dans quel affreux abandon je me trouvai, à quinze ans et demi, orpheline, sans guide, sans appui, sans amis, sans fortune, n'ayant d'autre ressource que le travail de mes mains!..... Les dernières paroles de ma mère; *attendez tout de Dieu*, me frappèrent tellement qu'elles me parurent prophétiques; quand je me rappelois les vertus de ma mère, la pureté de sa vie, la sainteté de sa mort, je pouvois croire qu'inspirée par Dieu même, dans ses derniers momens, elle m'avoit dévoilé mon avenir; j'attendis tout de la protection divine; je pleurai la plus respectable de toutes les mères, mais je ne murmurai point; je la regrettai avec amertume, sans m'inquiéter de mon sort; devenue l'enfant de la Providence, je pensai que je devois me soumettre, espérer, travailler, placer en Dieu seul toute ma confiance, ne m'occuper qu'à lui plaire, étudier en silence sa loi juste et sainte, afin de la suivre avec fidélité. Je ne sortois que pour aller à l'église; je travaillois dès le point du jour jusqu'à la nuit, alors je lisois les saintes écritures: car j'avois besoin tous les soirs de chercher des consolations, et je n'en pouvois trouver que dans la religion. La nuit m'inspiroit toujours un redoublement de tristesse mêlé de terreur!.... Ma petite chambre me paroisspit si lugubre, et ma solitude si effrayante! Tout m'y rappeloit un si cruel souvenir!.... Cet humble asyle avoit été préparé pour deux personnes! On y voyoit deux petites tables, deux sièges, une chaise de paille et un grand fauteuil..... et ce fauteuil posé près de moi étoit vide! Pour rien au monde je n'aurois voulu l'occuper ou le vendre! Il étoit tou-

jours à la même place, je ne pouvois le regarder sans frémir et sans attendrissement.... Son lit avoit disparu, je n'aurois pu en supporter la vue; mais son crucifix, attaché sur la muraille, marquoit la place où elle avoit rendu le dernier soupir! C'étoit là que, prosternée sur le carreau, je priois tous les soirs; c'étoit là que, pénétrée de douleur et remplie d'espérance, j'invoquois le protecteur suprême de l'orphelin!.... Oh! dans cette détresse, qu'il m'étoit doux d'appeler *mon père* le créateur de l'univers, le maître souverain des rois et de tous les hommes!.... Quand je m'écriois avec ferveur: *Mon père, secourez votre enfant!* je ne sentois plus mon dénûment et ma misère!.... Je passai ainsi quatre mois sans recevoir la moindre nouvelle de mes parens, quoique j'eusse écrit à mes deux tantes (1). Je ne sais comment M. Scaron apprit mon malheur; au bout de trois mois, il m'écrivit avec le ton du plus tendre intérêt, et de ce moment je pris un attachement sincère pour le seul être qui m'eût donné une preuve de souvenir et d'amitié. Je lui répondis, ma lettre lui plut, un commerce très-vif s'établit entre nous (2), et ce fut une grande consolation pour moi. Deux mois après, madame de Neuillant m'envoya chercher, en me mandant sèchement et pourtant avec emphase, qu'elle me donneroit un asyle. Je dus ce bienfait à l'intérêt que M. Scaron parut prendre à ma situation. Je partis pour Paris avec la fièvre tierce dont j'avois eu déja deux accès (3).

---

(1) Historique.
(2) Historique.
(3) Historique.

J'arrivai très-malade chez madame de Neuillant, elle me reçut avec une froideur qui ne me préparoit que trop à tous les chagrins que je devois éprouver par la suite. Je passai deux mois dans ma chambre, si abattue et si souffrante, que je gardai presque toujours le lit. Madame de Neuillant venoit me voir de temps en temps, et c'étoit uniquement pour me gronder; m'accusant de manquer de courage, et prétendant que ma délicatesse et ma paresse prolongeoient ma maladie. Enfin la fièvre me quitta, et pouvant à peine me soutenir, je descendis dans l'appartement de ma tante; j'y trouvai du monde, et elle me reçut avec l'air de la tendresse: chose qu'elle a toujours faite depuis en présence de témoins, et dont elle se dédommageoit cruellement dans nos tête-a-tête. Elle me donna une robe de couleur, en m'annonçant qu'elle me meneroit faire des visites. Je lui représentai avec tout le respect possible que mon deuil n'étoit pas encore fini, et j'ajoutai que je désirois ne pas sortir avant qu'il le fût (1). Madame de Neuillant, très-souple dans la société, ne pouvoit supporter de la part des personnes qui dépendoient d'elle, la moindre opposition à ses volontés; elle éprouva un si violent mouvement de colère qu'elle me menaça *de me chasser*. Je n'ai jamais craint que ceux que j'ai aimés, et je n'opposai à cet emportement que la résignation si calme d'une parfaite indifférence. Je fis quelques pas pour m'éloigner: Insolente! s'écria-t-elle

(1) Historique.

avec fureur, où allez-vous? — Vous obéir, madame, et sortir de votre maison. — Et que deviendrez-vous? — Dieu protége l'orphelin abandonné. — Il ne protége ni l'ingratitude, ni l'impertinence. — Qu'ai-je donc dit? — Sans ma charité compatissante, que feriez-vous? — Ce que j'ai fait à Niort pendant six mois. — Je vous ai retirée de la misère. — Vous me laissâtes le temps de m'y accoutumer, et j'y vivois en paix. — Je saurai punir votre arrogance. — Je veux honorer comme je le dois la mémoire de ma mère; du reste, madame, je suis soumise à toutes vos volontés. — Allez dans votre chambre. Je ne me fis pas répéter deux fois cet ordre. On me rappela le lendemain dans le salon, et l'on me permit de finir mon deuil comme je le désirois. Madame de Neuillant me dit qu'elle avoit eu d'abord le projet de payer mon entretien, mais qu'elle avoit réfléchi que de cette manière je pourrois perdre le goût et l'habitude du travail. Je la remerciai du soin qu'elle prenoit de perfectionner mon éducation, et comme je n'aimois pas la parure, ce travail des mains ne m'occupoit que deux ou trois heures par jour; j'avois encore le temps de lire, d'écrire et d'apprendre l'italien. J'étois dirigée dans mes études par un homme qui venoit souvent chez madame de Neuillant, et qui m'avoit pris en quelque sorte sous sa protection: c'étoit le chevalier de Méré, jadis homme à bonnes fortunes, devenu sage avec l'âge, et n'ayant plus de prétentions qu'à l'esprit (1). Il avoit conservé de ces anciens succès

(1) Historique.

un ton exagéré de galanterie, qui formoit un singulier contraste avec sa froideur naturellement glaciale; les éloges les plus outrés n'étoient dans sa bouche que des phrases d'usage, qu'il débitoit avec l'air d'une complète distraction; mais il avoit une manière tranchante et laconique de critiquer et de médire qui le faisoit craindre; on n'attachoit aucun prix à ses louanges, on redoutoit beaucoup son improbation. Il avoit un grand usage du monde, de l'instruction et de l'esprit; mais formé dans sa jeunesse à l'école de Voiture, il manquoit de naturel, et il écrivoit avec une extrême affectation (1). En tout il jouissoit d'une grande considération, parce qu'il avoit fait de meilleures études que la plupart des gens du monde, qu'il étoit à la fois flatteur et satirique, et que ne louant que les personnes qui le recherchoient ou qui le ménageoient, il ne prodiguoit jamais son suffrage. Madame de Neuillant, sur laquelle il avoit un très-grand ascendant, lui permit de me donner des leçons; il me fit lire les lettres de Voiture qu'il regardoit comme des chef-d'oeuvres, et qui me parurent spirituelles et ridicules. Le chevalier de Méré, sans en avoir le projet, acheva de me donner le dégoût de l'affectation, en prenant la peine de m'écrire lui-même chaque jour (2). J'étois souvent obligée de relire plusieurs fois ses lettres pour en comprendre le sens: malgré cette espèce de pédanterie, il aimoit mes réponses, quoiqu'elles n'eussent que le mérite d'être écrites

(1) Historique. (2) Historique.

avec simplicité; ce qui me fit connoître que le naturel a tant de charmes, qu'il plaît même à ceux qui n'en ont point. M. de Méré me trouvant de la mémoire, voulut encore m'enseigner le latin (1). J'aime naturellement toutes les choses qui, bonnes en elles-mêmes, ont quelque singularité; cette espèce d'ambition est utile aux femmes, elle peut préserver de beaucoup d'écarts, puisque rien n'est moins commun dans le grand monde qu'une conduite sage et régulière. Je m'appliquai particulièrement à l'étude du latin, parce que peu de femmes savent cette langue.

Cependant, quand j'eus quitté le deuil, madame de Neuillant me mena chez M. Scaron; je fus charmée d'y retourner; j'y reçus l'accueil le plus aimable; on me trouva grandie, on loua ma figure, ce qui me surprit beaucoup; car ma tante qui faisoit entrer dans son système d'éducation tout ce qui lui donnoit le droit de me dire des choses désagréables, ne cessoit de me répéter que j'étois enlaidie, et que ma figure, quoiqu'assez régulière, étoit remplie de disgrâce. M. Scaron me montra tant d'amitié qu'il gagna toute ma confiance; je ne me plaisois que chez lui; on y trouvoit une société composée des personnes les plus aimables de la cour et de la ville; Ninon l'Enclos, qui joint à la beauté la plus parfaite le charme des talens et les grâces de l'esprit; la brillante marquise de la Sablière, la femme du monde qui a inspiré le plus de jolis vers,

(1) Elle savoit parfaitement le latin, l'italien et l'espagnol.

puisqu'elle étoit à la fois la muse de son mari, celle de la Fare son amant, et de La Fontaine son ami (tous ses liens étoient poétiques : un madrigal de la Sablière décida son mariage, des stances de la Fare lui tournèrent la tête, une fable de La Fontaine gagna son amitié; on n'avoit pu qu'avec des vers charmans l'enchaîner, la séduire et l'attacher); madame de Coulange, dont le caractère est rempli d'indulgence et de douceur, et dont l'esprit ne produit jamais que des épigrammes; Coulange et Marigny, qui ont célébré leurs plaisirs et leurs amis par tant de jolies chansons; Montreuil et Charleval, poètes ingénieux, remplis de délicatesse et de grâces; Hénault, traducteur de Lucrèce; le savant Ménage; l'éloquent Pélisson, que l'amitié rendit sublime, et dont le caractère et les talens honorèrent également les lettres; mademoiselle de Scudéry, qui réunit à l'imagination la plus romanesque, l'esprit le plus solide; le pastoral Des Ivetaux, qui, pour mieux chanter les pâtres et les bois, se faisoit berger lui-même durant toute la belle saison, et composoit ses églogues en conduisant ses troupeaux dans les champs; la comtesse de la Suze, légère dans sa conduite et plaintive dans ses poésies; madame de Sévigné qui, au contraire, réservée, prudente et sage dans toutes ses actions, est si vive et si naturelle dans ses lettres et dans la société; l'abbé Têtu, passionné pour les vers, célèbre par ses in-promptus, n'aimant que la société des femmes en conservant des moeurs irréprochables; désirant et recevant toutes les confidences, indulgent par curiosité, ne donnant que de bons conseils, mais excusant tout,

pourvu qu'on ne lui cachât rien; la belle duchesse de Lesdiguières; Vivonne (1), original par la vivacité de ses reparties; Matha, qui sait conter avec tant de naturel et de grâce, et dont on cite tant de bons mots; le comte de Grammont, son ami (2), si célèbre par les aventures de sa première jeunesse, son esprit et sa gaîté; Hamilton, qui montre dans la conversation tout le sérieux de sa nation, et dans ses écrits toute la légéreté française; Turenne, si grand par ses talens, ses exploits, ses vertus, si aimable par la douceur de son caractère et sa simplicité; le brave Coligny, qui acquit tant de gloire en Hongrie; Villarceaux, qui sut fixer longtemps Ninon: telle étoit la société de M. Scaron. On y faisoit souvent des lectures, mais toujours courtes et variées, sans apprêt et sans être annoncées: là, plus d'une fois dans la même soirée, Ninon et Villarceaux chantèrent et jouèrent du luth. M. Scaron consulta ses amis sur un chapitre du Roman comique; La Fontaine lut des fables; la Sablière, Charleval et Montreuil récitèrent des madrigaux; Grammont et Matha contèrent des folies de leur jeunesse, Coulange et Marigny égayèrent le souper par leurs chansons (3).

M. Scaron qui connoissoit le caractère de madame de Neuillant, imagina bien que je n'étois pas heureuse, et bientôt en interrogeant

---

(1) Frère de madame de Montespan.

(2) Le chevalier de Grammont.

(3) Ce tableau est fidèle; Scaron voyoit, en outre beaucoup d'artistes célèbres, Mignard, etc.

le chevalier de Méré, il en eut la certitude. Un soir il ne se mit point à table, il me fit rester avec lui, et nous nous trouvâmes tête-à-tête. Alors il me questionna avec le plus tendre intérêt sur ma situation. J'étois vivement touchée de son amitié, je ne voulois ni mentir ni me plaindre, je ne répondis que par des pleurs (1). Il s'attendrit, et, après un moment de silence: Eh bien! mademoiselle, me dit-il, vous n'avez d'autre asyle que le couvent ou le mariage. Voulez-vous être religieuse? je paierai votre dot. Voulez-vous vous marier? je ne puis vous offrir qu'une fortune très-bornée, et un ami paralytique qui ne sera pour vous qu'un père; car je n'ai point d'autre manière de vous adopter. Tous vos devoirs d'épouse se borneront aux soins de garde-malade; il faut bien compter sur la bonté de votre coeur, pour oser vous faire une semblable proposition (2). L'étonnement me rendit immobile, mais je n'éprouvai pas le moindre embarras; en regardant celui qui me demandoit ma main, je ne pouvois en effet lui supposer qu'un sentiment paternel; je lui répondis que j'accepterois avec joie le parti qui me donneroit les moyens de lui témoigner ma reconnoissance, afin que le bienfait fût utile à tous les deux, pourvu que madame de Neuillant y consentît (3).

Ce consentement fut promptement accordé (j'avois alors seize ans), mais quand les paroles furent données, madame de Neuillant se

---

(1) Historique. (2) Historique.

(1) Historique.

plaignant de moi à tous ses amis, prétendit que je me mariois malgré elle; en conséquence elle affecta avec moi la plus grande froideur; cette ruse d'avarice l'autorisa (du moins à ces yeux) à n'entrer dans aucuns des frais de noces; je n'eus point de trousseau, mais je fus très-bien mise le jour de mon mariage. Mademoiselle de Pons, mon amie (1), me prêta des habits, et voulut elle-même me coiffer et m'habiller (2). Le soir de ce même jour, M. Scaron eut la plus violente attaque de goutte; son mal allant toujours en empirant, il fut à la mort pendant cinq ou six heures (3). Je passai la nuit entière au chevet de son lit, croyant à chaque instant que je ne quitterois les vêtemens d'une nouvelle mariée que pour prendre ceux de veuve. A neuf heures du matin, ses douleurs se calmèrent; à dix il me dicta une épître en vers remplie de folies, adressée à Charleval. Je ne me lassois point d'admirer cette étonnante gaîté, qui, loin d'être affoiblie par un état si déplorable, sembloit se ranimer par les souffrances même; mais je connus bientôt le secret de ce caractère si singulier en apparence. Je m'aperçus que M. Scaron se livroit à la plus profonde mélancolie lorsqu'il croyoit n'être pas observé. Plusieurs fois, cachée derrière un paravent, je l'entendis se plaindre et gémir de la manière la plus douloureuse, je vis qu'il se contraignoit prodigieusement devant les témoins. Je voulus lui épargner cet effort pénible avec moi, je lui montrai la vive et tendre com-

(1) Depuis comtesse d'Heudicourt.

(2) Historique. (3) Historique.

passion qu'il m'inspiroit, et je le conjurai de ne point se gêner avec une amie qui partageoit toutes ses peines. Quoi! me dit-il en riant, vous me trouvez malheureux? Hélas! répondis-je, pourriez-vous ne pas l'être!..... Eh bien! reprit-il, vous vous trompez beaucoup. Ma gaîté est parfaitement naturelle; la douleur n'a de prise sur moi que lorsqu'elle est absolument intolérable, encore m'arrive-t-il souvent alors de la narguer et de faire des vers dans les plus violens accès de goutte sciatique. Soyez donc convaincue que je ne suis point à plaindre, et qu'il y a beaucoup de gens jouissant d'une parfaite santé qui sont infiniment moins heureux que moi.

Cette assurance ne me fit point changer d'opinion, mais je feignis de croire ce qu'on vouloit me persuader.

Cet infortuné aimoit la société, il connoissoit assez le monde pour savoir que le malheur et la tristesse se repoussent toujours, que la singularité l'attire, et que l'amusement seul peut le fixer: sa gaîté si folle et si constante n'étoit qu'un rôle; l'étonnement qu'elle causoit satisfaisoit son amour-propre, et lui sauvoit l'humiliation de ses cruelles infirmités. Tant qu'il se trouvoit dans un cercle brillant, il étoit soutenu par les applaudissemens, par l'idée de paroître à tous les yeux un être extraordinaire, et son esprit naturellement vif et burlesque lui fournissoit un fonds inépuisable de plaisanteries originales. Mais lorsqu'il n'avoit que ses domestiques pour spectateurs, il ne sentoit plus que la fatigue d'un rôle si difficile à jouer, quand les succès et les éloges ne lui donnoient pas la

force nécessaire pour le soutenir. Cependant il falloit ne pas se démentir devant des domestiques dont le rapport devoit concourir à établir cette réputation de gaîté et de stoïcisme d'un genre si nouveau, à laquelle on attachoit tant d'importance et tant de gloire. Ainsi, M. Scaron, jusqu'à son mariage, fut le plus malheureux de tous les hommes dans son intérieur, c'est-à-dire, chaque jour pendant sept ou huit heures. Malgré ma grande jeunesse, je démêlai son caractère, et je connus parfaitement sa situation au bout de cinq ou six mois: alors je sentis que, par une étrange bizarrerie, je ne pourrois adoucir ses maux qu'en cachant soigneusement l'extrême compassion qu'ils m'inspiroient. Il vouloit de l'étonnement et non de la pitié. Quand il étoit seul, je ne le quittois jamais; il m'aimoit, les éloges que je donnois à son courage, à sa gaîté, le flattoient autant et le touchoient davantage que ceux qu'il recevoit de ses amis; je renvoyois de sa chambre tous ses domestiques pour le servir moi-même (1), je lui dérobois les larmes que m'arrachoient souvent ses souffrances. J'avois le courage de rire toujours de ses plaisanteries, qui m'arrachoient l'âme dans de certains momens, quand je voyois la mort et la douleur peintes sur son visage!..... J'étois à la fois sa garde-malade et son secrétaire, j'écrivois sous sa dictée toutes ses lettres et ses ouvrages (car ses mains étoient paralysées ainsi que le reste de son corps), j'ai plus d'une fois répugné à écrire les choses qu'il me dic-

(1) Historique.

toit; à ma prière, il a souvent adouci des expressions cyniques, qu'une plume conduite par une main de seize ans refusoit de tracer. Cependant il falloit presque toujours obéir; c'étoit la seule chose qui me coûtât (1). Il m'est doux de penser que par mes soins et par mes innocens artifices, j'ai prolongé de plusieurs années la vie de mon bienfaiteur. L'habitude prise si jeune et pendant si long-temps de comprimer ainsi et de dissimuler ma sensibilité, m'a préservée pour toujours de l'affectation contraire; peut-être même ne suis-je pas assez démonstrative. Au reste, j'ai remarqué que toutes les personnes qui n'ont jamais éprouvé de passion, le sont peu; souvent elles ont le coeur beaucoup plus sensible que celles qui se sont livrées à un sentiment exclusif; mais il semble qu'on ne sache bien exprimer l'amitié qu'après avoir parlé le langage exagéré de l'amour. C'est pourquoi les jeunes personnes innocentes paroissent si froides, elles n'aiment qu'avec sécurité; l'amitié la plus parfaite, la tendresse filiale ou maternelle n'inspirent point dans le cours ordinaire de la vie des discours ingénieux et touchans; on ne répète point l'assurance d'un attachement qu'on doit conserver toujours; on le prouve par ses actions. L'amour est éloquent, parce qu'il a besoin de protestations et de sermens; les autres sentimens peuvent s'en passer.

Parmi les femmes qui venoient chez M. Scaron, celles qui me témoignoient le plus d'amitié, étoient la marquise de la Sablière et mademoiselle de l'Enclos. Cette dernière sur-

(1) Historique.

tout m'avoit entièrement gagné le coeur par ses manières affectueuses, ses grâces et l'agrément qu'elle répandoit dans la société. M. Scaron, qui, malgré la licence de sa conversation, avoit des principes, et qui désiroit que je conservasse les miens, me conta l'histoire de Ninon. Je fus étrangement surprise; je ne concevois pas qu'une personne qui me paroissoit être sensible et spirituelle, eût assez peu d'élévation d'âme et de raison pour se dégrader ainsi. Quoi! m'écriai-je, elle est condamnée à n'entendre jamais sans honte, ou du moins sans dépit, l'éloge de la vertu ou même de la décence! elle sait que jamais personne ne comptera son suffrage, et ne s'honorera de son amitié! quelle existence!..... Aussi, reprit M. Scaron, cette femme si vive et si brillante, est-elle au fond très-malheureuse (1).

C'est la coquetterie portée au comble, et non le besoin d'aimer, mais le désir d'être adorée qui produit ce honteux déréglement; ainsi la vanité effrenée qui a corrompu les femmes sans moeurs, doit servir à leur juste châtiment, car elles ne peuvent se soustraire aux plus affreuses humiliations, et (si elles ont de l'esprit) aux réflexions les plus désespérantes. L'ignominie les environne, le mépris les poursuit: elles en voient le témoignage dans les soupçons et la jalousie de leurs amans, dans l'a-

(1) On sait que, touchant à la vieillesse, elle écrivoit à Saint-Evremond, que, si on lui offroit de recommencer sa carrière, sous la condition de mener le même genre de vie, *elle aimeroit mieux être pendue.*

mour même qu'elles inspirent, et jusque dans les louanges qu'on leur donne. Comment des femmes enivrées d'orgueil, avides d'encens, de louanges, de succès et de célébrité, supporteroient-elles avec indifférence un tel abaissement? de quel oeil peuvent-elles envisager l'avenir? que deviennent-elles en voyant la beauté modeste et pure recevoir à la fois les hommages d'un amour sans espérance, et tous les tributs du respect et de l'estime?

Ninon l'Enclos, comme toutes les femmes qui ont renoncé depuis leur première jeunesse à toutes les vertus de leur sexe, n'a pas une seule qualité naturelle; tout ce qu'on a loué dans son caractère, n'est en elle que le résultat d'un calcul ou d'un système formés par sa vanité. Le coeur se dessèche toujours en se corrompant; Ninon est aussi incapable de s'attacher véritablement à un ami que de se fixer pour un amant; elle a toute la fausseté qu'entraine nécessairement le manége de la coquetterie, et dont on ne peut se passer dans des intrigues multipliées; mais elle a de l'esprit, et pour se distinguer dans la classe abjecte où ses penchans l'ont placée, elle s'est fait des principes dont elle s'écarte rarement. Par exemple, elle ne se brouille jamais avec ses amans; comme elle les choisit aimables et brillans, elle veut les conserver dans sa société, sous le titre d'amis; tant que son amant est passionnément amoureux, elle le garde, alors même qu'elle ne l'aime plus, parce que la rupture ne pourroit être que violente; elle le trompe, mais elle ne rompt point; ce n'est

que lors qu'il se refroidit qu'elle propose de se borner à l'amitié (1). Elle est riche, et l'on assure qu'elle l'est de son patrimoine. Puisqu'elle est née avec de la fortune, on ne peut lui faire un mérite de ne s'être pas dégradée par la plus ignominieuse de toutes les bassesses; un de ses admirateurs a dit d'elle (2): *qu'elle a toutes les vertus d'un honnête homme.* Comme elle n'a ni le courage ni la délicatesse de point d'honneur d'un honnête homme, on n'a prétendu louer que sa probité, mais cette qualité est commune aux deux sexes, *une honnête femme* n'est nullement dispensée de l'avoir, ainsi cet éloge qu'on a tant répété ne signifie rien.

D'après la confidence de M. Scaron, je revis Ninon avec beaucoup moins de plaisir, mais je l'examinai avec plus de curiosité. Je lui trouvai toujours en général beaucoup de décence; cependant je remarquai, dans ses manières avec les hommes, un singulier mélange de coquetterie et de pruderie; elle vouloit attirer, elle craignoit d'être traitée légèrement en public; elle ne m'a jamais paru parfaitement aimable, parce qu'en présence des femmes, elle est toujours un peu gênée; toujours occupée à réprimer les hommes, elle voudroit qu'ils eussent avec elle, dans un cercle, le ton et les manières qu'ils ont avec les autres femmes, et c'est ce qu'elle n'obtiendra jamais. Je fus très-frappée de cette différence. En effet, il y a de la part des hommes je ne sais quoi de choquant à mes yeux dans la

(1) Historique.

(2) Saint-Evremond.

manière de l'aborder, de la regarder, de lui parler, de lui sourire, de la louer, de se pencher vers elle pour lui dire un mot à l'oreille. On voit, dans toutes ces choses, une certaine ironie, ou une familiarité qu'on n'a point avec les autres femmes : quand elle s'en aperçoit, elle prend les airs de sévérité d'une telle affectation, qu'ils en sont quelquefois comiques. Souvent elle reçoit mal une plaisanterie très-innocente ; un instant après, il lui en échappe une beaucoup plus vive. Elle ne dit jamais rien de contraire à la morale ; mais, comme toutes les femmes galantes, elle aime à disserter sur les passions ; elle ne parle jamais de l'amour, que pour en peindre les tourmens, et c'est afin d'avoir le droit d'en exagérer la puissance. Elle m'a souvent exhortée à ne pas m'engager dans les peines d'une passion, en ajoutant toujours, en soupirant, qu'après avoir aimé, *tout autre bonheur paroît insipide*, seule manière à peu près honnête de donner une grande idée des charmes de l'amour. Mais je connoissois Ninon, et ces petites phrases, qu'elle ne me disoit qu'en particulier, ne me faisoient aucune impression dangereuse ; cependant j'avoue que je n'étois pas tout à fait insensible aux louanges qu'elle me prodiguoit, et au désir qu'elle montroit de me faire valoir. Je croyois voir qu'elle agissoit en ceci de bonne foi, je ne me trompois pas, mais j'étois bien éloignée de pénétrer son motif. Villarceaux, son amant, étoit presque toujours placé à côté d'elle, et souvent j'entendois Ninon lui parler de moi avec les expressions les plus flatteuses pour moi. D'un autre côté, elle ne laissoit pas échapper une occasion de me faire l'éloge

de Villarceaux: elle me vantoit sans cesse son caractère, son âme, son esprit, elle m'en citoit des traits charmans. Ces discours ne m'étonnoient pas; je savois qu'elle l'aimoit, et depuis plus de cinq ans. C'étoit une étonnante constance pour Ninon; elle s'en étoit glorifiée long temps; elle avoit pensé qu'un goût si prolongé expioit toutes les erreurs de sa légéreté. Mais enfin, après avoir recueilli tout l'honneur d'une grande passion, elle fut tout à coup touchée des soins du brave Coligny. Par malheur, Villarceaux étoit toujours amoureux d'elle; Ninon, fidèle à ses principes, ne vouloit point se brouiller avec lui; elle imagina que je pourrois la débarrasser de l'amant qu'elle vouloit quitter; mais Coligny, jaloux de Villarceaux, contrarioit souvent ses projets; loin de louer Villarceaux, il n'étoit jamais de son avis; il disputoit sans aigreur, et presque toujours avec avantage, parce qu'il avoit beaucoup plus de naturel que Villarceaux, et qu'il étoit plus aimé dans la société, ce qui donne une confiance toujours favorable à l'esprit. J'aimois la franchise et le caractère de Coligny; Ninon s'aperçut que je triomphois quand il avoit raison; elle crut devoir s'expliquer avec Coligny. Comme elle ne le recevoit point chez elle, et qu'elle n'avoit point encore cédé à son amour, elle prit le parti de lui écrire. Deux jours après, Coligny, un soir, me dit tout bas, qu'il avoit quelque chose d'important à me communiquer. Je ne pouvois, à mon âge, recevoir en secret un homme aimable et jeune encore; je lui proposai d'admettre en tiers l'abbé Têtu; il y consentit, et je lui donnai

rendez-vous pour le lendemain matin. L'abbé Têtu fut charmé de se trouver à une conférence où l'on devoit lui confier un secret. Coligny lui fit promettre, ainsi qu'à moi, une parfaite discrétion; ensuite, m'adressant la parole: Je veux, me dit-il, vous dévoiler un petit complot, non dans l'intention de vous préserver d'un danger dont vos principes vous garantiroient, mais pour vous faire connoître une personne dont vous devez vous défier. Mademoiselle de l'Enclos veut vous donner un amant. — A moi? Et qui donc, demanda l'abbé? — Villarceaux, répondit Coligny. — Quoi! le sien? — Tenez, lisez la lettre qu'elle m'écrit. A ces mots, l'abbé prit le papier que lui présentoit Coligny, et il lut tout haut la lettre suivante:

„Vous ne me demandez, dites-vous, *qu'un „peu d'espérance*, et moi, j'ignore l'art trom„peur de m'engager à demi. Fidèle en amitié, „franche en amour, je refuse sans ambiguité, „ou je me donne sans réserve. *Tout ou rien.* .... „Ne permettre que l'espérance, c'est cacher „son secret à moitié, et je hais tout ce qui „ressemble à l'artifice. Non, Coligny, je ne „veux point vous donner d'*espérance*..... „Vous plaindrez-vous de cette cruauté?.... „Mais ce pauvre Villarceaux, toujours amou„reux, toujours passionné, je ne puis me ré„soudre à le désespérer! C'est bien innocem„ment que je l'ai fixé, je n'y prétendois pas. „Le mal est fait, je n'y vois qu'un remède, „c'est de lui inspirer du goût pour une autre. „Ne voyez-vous pas que j'y travaille?

„La belle Indienne (1) lui paroît aimable; „il est touché de sa jeunesse, de ses grands „yeux noirs, de sa fraîcheur; et puis cette „raison prématurée, ce maintien sévère, cette „froideur apparente, donneroient du prix à „une telle conquête. Villarceaux a de l'amour-„propre; s'il pouvoit plaire, il auroit au moins „une fantaisie; alors je reprendrois ma liberté, „pour la perdre encore; mains sans qu'il fût „possible de s'en plaindre..... Vous avez la „mal-adresse de déranger tout mon plan. Se-„condez-moi; au lieu de critiquer sans cesse „Villarceaux, rapprochez-vous de lui, faites-„le valoir, louez son esprit et sa grâce: quand „vous montrez de l'aigreur contre lui, vous „êtes si injuste! Pouvez-vous en être jaloux!.... „Du moins, ne lui nuisez pas auprès *de la jeune „Indienne.* Agissons de concert, et bientôt Vil-„larceaux ne sera plus que mon ami; devinez „pourquoi je le désire (2)".

La lecture de cette lettre me causa autant de colère que d'indignation. Quoi! s'ecria l'abbé, elle joint à ses mœurs le désir de corrompre celles des autres! voilà cette femme dont on vante le caractère!.... voilà l'honnêteté d'une courtisane!..... Je lui ai répondu, dit Coligny, que je savois aimer; mais que je n'entendois rien à l'intrigue, et que je ne pouvois ni

(1) On appeloit ainsi madame Scaron dans sa jeunesse.

(2) En effet, Ninon, dégoûtée de Villarceaux, fit de vains efforts, de concert avec lui, pour séduire en sa faveur madame Scaron.

dissimuler mes sentimens, ni changer de conduite. Maintenant, madame, poursuivit il, vous êtes avertie, j'ai rempli mon devoir; mais je vous supplie de me garder le secret: car, je vous avoue que je voudrois ne pas me brouiller avec mademoiselle de l'Enclos. Comme je ne l'ai jamais estimée, ceci change peu de chose à l'espèce de sentiment que j'ai pour elle; je puis encore conserver le désir de lui plaire un moment. J'assurai Coligny que je tiendrois ma parole, et que, par conséquent, je serois extérieurement avec elle comme à mon ordinaire. Cette dissimulation me coûta beaucoup; heureusement que, depuis que je connoissois ses moeurs, j'avois toujours doucement repoussé ses caresses, et reçu avec froideur ses éloges, et ses protestations d'amitié.

Je m'aperçus bientôt que Villarceaux, beaucoup moins occupé de Ninon, l'étoit infiniment de moi. Un jour, à dîner, placé près de moi, il me fit assez clairement une déclaration d'amour; je feignis de ne la pas comprendre. Sous prétexte de m'apporter des vers que j'avois désirés, il me demanda de le recevoir le surlendemain. Il savoit que M. Scaron ce jourlà seroit enfermé avec des gens d'affaires toute l'après-midi. Je me levai de table sans lui répondre. Interrogée par l'abbé Têtu qui m'avoit vu rougir plusieurs fois, je lui contai tout ce que Villarceaux venoit de me dire. Il faut lui jouer un tour charmant, me dit l'abbé. Ninon l'a brouillé avec sa femme dont il est adoré..... Donnez-lui ce rendez-vous, et qu'il trouve madame de Villarceaux dans votre cabinet. — Mais

je ne la connois point. — Moi je suis son ami, je me charge de tout. J'approuvai cette idée. Notre plan fut bientôt arrêté. Le soir je n'évitai point Villarceaux, il s'assit à côté de moi, nous étions un peu à l'écart, M. Scaron alloit faire une lecture. Mademoiselle de l'Enclos se plaça officieusement de manière à me cacher presqu'entièrement; ainsi il nous fut possible de nous entretenir tout bas sans être remarqués. Villarceaux me renouvelant la demande qu'il m'avoit déjà faite: Mais pourquoi, lui dis je, voulez-vous me parler en particulier? Cette question qui lui parut d'une innocence un peu niaise, le fit sourire. C'est, me répondit-il, pour vous exprimer sans contrainte des sentimens qui sont aussi purs que l'objet qui les fait naître. Vous connoissez mes principes, repris-je, soyez sûr que je ne m'en écarterai jamais.... Je les respecte, interrompit il vivement, et je me soumettrai à toutes les lois que vous daignerez m'imposer. — Vous rappellerez-vous bien que je ne puis et ne veux être que votre amie? — Comptez sur un respect et sur une soumission sans bornes. — Terminons cet entretien qui pourroit donner quelques soupçons, si nous le prolongions. Restez à souper ici; je vous reparlerai avant de nous séparer, En disant ces mots, je me levai, et je me rapprochai de M. Scaron. Au bout d'une demi-heure, j'allai dans ma chambre, j'y restai jusqu'à neuf heures, et quoique M. Scaron m'eût envoyé chercher plusieurs fois, je ne revins qu'au moment où l'on alloit souper; je me plaignis d'un grand mal de tête. En rentrant dans le salon, j'aperçus Villarceaux et Ninon qui causoient tout bas dans l'embrasure

d'une fenêtre, ils avoient tous les deux l'air triomphant; je pensai bien que j'étois le sujet de cette conversation, et que Ninon faisoit d'excellentes plaisanteries sur mon imprudence et sur ma simplicité. Aussitôt qu'elle me vit, elle composa son maintien, et vint à moi me demander des nouvelles de ma migraine; je la reçus avec une extrême sécheresse qui ne la fâcha point, car elle la prit pour de la jalousie, et afin de ne point me gêner, elle prétendit qu'elle étoit obligée de retourner chez elle sur-le-champ, Elle nous quitta: Villarceaux resta. Je me plaçai à table entre la marquise de la Sablière et mademoiselle de Scudéry; il ne put me parler; mais en sortant de table, il me donna la main pour me reconduire dans le salon. Comme je m'arrêtai pour faire passer tout le monde devant moi, nous nous trouvâmes un instant débarrassés des observateurs; alors tirant de ma poche un petit papier, et le lui présentant: Si vous voulez, lui dis-je, écrire, signer cet engagement et me l'envoyer demain matin, je vous accorderai après-demain au soir le rendez-vous que vous désirez. A ces mots, Villarceaux saisit précipitamment l'écrit que je lui présentois; je ne lui donnai pas le temps de me répondre, je me hâtai de le quitter en appelant mademoiselle de Scudéry, qui se retourna et vint à moi.

Le jour suivant, à mon réveil, je reçus de Villarceaux l'écrit copié de sa main que je lui avois remis la veille, et il l'avoit signé de son sang. Voici ce que contenoit le billet que j'avois composé de concert avec l'abbé Têtu et Coligny, que nous avions mis dans notre confidence.

„Je vous promets de rompre sans retour „l'indigne liaison dont je reconnois enfin la „honte et le danger. Désabusé de mes erreurs, „je veux avec sincérité revenir pour jamais à la „vertu, et je fais le serment de vous consacrer „ma vie".

«VILLARCEAUX.

Comme je finissois de m'habiller, l'abbé Têtu entra dans ma chambre; je lui montrai notre écrit si fidèlement copié par Villarceaux: Excellent! excellent! s'écria-t-il en riant aux éclats; et il a signé de son sang! c'est plus que nous ne demandions!..... Mais, poursuivit l'abbé, j'ai de mon côté une jolie lecture à vous faire; je sors de chez Coligny, qui venoit de recevoir une lettre que mademoiselle de l'Enclos lui écrivit hier au soir en sortant de chez vous. Il m'a confié ce précieux écrit, écoutez. Alors l'abbé déployant la lettre de Ninon, lut ce qui suit:

„Je ne vous dirai point: *Pends-toi, brave Co-„ligny, nous avons vaincu, et tu n'y étois pas* (1). „J'espère que vous ne vous affligerez pas d'une „victoire qui me rend toute ma liberté. *La „jeune Indienne* a fait la plus jolie petite capitu-„lation du monde. Avec la vertu la plus sévère, „avec une innocence parfaite, elle accorde, le „même jour de la déclaration d'amour, le ren-„dez-vous qu'on lui demande. Je ne me suis ja-„mais conduite plus franchement; mais il est vrai „qu'en semblable occasion, je parle peu de ma

(1) Allusion à la fameuse lettre de Henri IV à Crillon.

„ vertu, et *la belle Indienne* a vanté la sienne avec „ autant de gravité que les héroïnes des romans „ de mademoiselle de Scudéry. Villarceaux a „ promis très-sérieusement de respecter des „ principes si purs. Il est bien persuadé qu'elle „ ne pense pas un mot de toutes ces belles cho- „ ses. Elle a trop d'esprit pour être aussi simple, „ et pour croire que la sagesse incorruptible „ puisse permettre d'accorder des rendez-vous, „ et avec cette naïve facilité. Villarceaux dit „ qu'il n'a jamais vu de prude de trente ans „ aussi consommée et aussi froidement fausse. „ Qu'est-ce donc qu'une honnête femme? c'est „ un être qui joint à toute la fragilité humaine, „ beaucoup d'orgueil et d'artifice; c'est une „ femme qui ne veut rendre heureux son amant „ qu'en lui persuadant qu'elle n'a jamais prévu „ sa défaite; elle trompe déjà avant de céder, „ et même en se donnant. Du moins les fem- „ mes foibles ne trompent que lorsqu'elles n'ai- „ ment plus.

„ Villarceaux se rendra après-demain, à „ sept heures du soir; dans la rue Saint-Louis (1); „ il sera mystérieusement introduit *chez la ver-* „ *tueuse Indienne;* je vous recevrai ce même „ jour, à la même heure..... Ne dois-je pas „ éprouver le désir de me venger d'un infi- „ dèle?..... Venez, vous me trouverez bien „ vindicative.....".

L'abbé fut très-long-temps à lire cette lettre; il s'interrompoit à chaque ligne, en faisant des rires immodérés. Après nous être bien égayés aux dépens de Ninon et de Villarceaux, je

(1) Chez madame Scaron.

sortis avec l'abbé; il m'emmena, dans sa voiture, chez madame de Villarceaux, qui, prévenue par lui, nous attendoit avec impatience. Je trouvai une jolie femme de vingt-six ans, qui tenoit sur ses genoux la plus charmante petite fille de cinq ans que j'aye jamais vue. Madame de Villarceaux étoit assise vis-à-vis un grand portrait à l'huile, de son infidèle époux. Elle me reçut avec toute l'effusion d'une tendre reconnoissance. Nous nous gardâmes bien de lui confier l'exacte vérité; je lui répétai ce que l'abbé lui avoit déjà dit: que son mari brûloit de se rapprocher d'elle; qu'il vouloit que la première entrevue se fît chez moi. Il est juste, dit l'abbé, que madame Scaron soit témoin de votre réconciliation, car c'est elle seule qui a décidé M. le marquis de Villarceaux à réparer ses torts. Madame de Villarceaux me remercia avec une sensibilité qui fit couler mes larmes; elle répétoit avec transport: Quoi! je le reverrai demain, après un abandon total de trois mortelles années!...,. Et lui envoyez-vous quelquefois son enfant? demandai-je. Il y a plus de deux ans qu'il ne l'a vue, répondit madame de Villarceaux, parce que j'ai passé tout ce temps dans une terre de ma mère. Je revins ici vers la fin de l'automne; mais ma mère voulut garder ma fille, et elle ne me l'a ramenée que depuis peu de jours.

Je pris congé de madame de Villarceaux, après être convenue avec elle que je l'attendrois, le lendemain, à six heures du soir.

Tout s'exécuta comme nous l'avions projeté. Madame de Villarceaux arriva chez moi un peu avant l'heure indiquée. Je la fis entrer dans

mon cabinet, et là, je lui donnai l'écrit que Villarceaux avoit signé avec son sang, en lui disant que son mari me l'avoit envoyé pour le lui remettre de sa part. Madame de Villarceaux fondit en larmes, en lisant ce billet qu'elle croyoit lui être addressé. Elle me remercioit, m'embrassoit, et me disoit tout ce que la joie et la reconnoissance peuvent inspirer de plus touchant. Attendez-vous, lui dis-je, à trouver à M. de Villarceaux, dans le premier moment, l'air du monde le plus embarrassé; cette démarche satisfait son coeur, mais elle coûte à son amour-propre. D'ailleurs, votre présence et votre tendresse même seront pour lui de si cruels reproches..... Feignez de ne pas remarquer sa confusion; montrez-lui sur-le-champ la lettre que je viens de vous remettre; dites-lui que cet écrit expie tout, et qu'il vous rend tout votre bonheur. Enfin, avant de vous livrer à toute votre sensibilité quand il paroîtra, laissez-lui le temps de se remettre de son trouble..... Comme je disois ces mots, j'entendis du bruit dans la chambre voisine: C'est lui, dis-je..... A ces mots, madame de Villarceaux se pencha sur mon épaule, elle étoit prête à s'évanouir. La porte s'ouvre, Villarceaux s'avance, fait quelques pas, et reste pétrifié en apercevant sa femme que je serrois dans mes bras..... La voilà, lui dis-je, cet ange de douceur et de bonté; je me suis acquittée de toutes vos commissions pour elle; je lui ai dit que vous vouliez me procurer le bonheur de voir le spectacle touchant de votre réconciliation, je lui ai remis le billet que vous lui avez écrit signé de votre sang..... O mon ami! s'écria madame de Villarceaux,

baignée de larmes, et en lui montrant ce billet ouvert qu'elle tenoit et qu'elle pressoit contre son coeur, cet écrit si cher m'a rendu la vie !.... En disant ces paroles, elle se leva, et, avec un mouvement passioné, elle fut se jeter dans les bras de son mari; il étoit pâle et tremblant..... Je sortis précipitamment du cabinet, les laissant tous deux tête-à-tête. Il auroit fallu être le plus inhumain de tous les hommes, pour désabuser madame de Villarceaux. L'amour-propre même s'opposoit à cette barbarie; il n'étoit possible de me désavouer, qu'en se couvrant d'un blâme ineffaçable et du plus grand ridicule..... Au bout de dix minutes, je rentrai dans le cabinet; je tenois dans mes bras la charmante enfant de Villarceaux: Tenez, lui dis-je en la posant sur ses genoux, connoissez tout votre bonheur!..... Villarceaux, vivement ému, regarda cette enfant d'une beauté et d'une gentillesse ravissante, et qu'il n'avoit pas vue depuis près de trois ans. La petite, les yeux fixés sur lui, dit avec un charme inexprimable; *Monsieur, vous êtes mon papa?* A cette douce question, Villarceaux ne put retenir ses larmes. Oui, oui, dit-il, je suis ton père, et je ne te quitterai plus. Maman sera bien aise, reprit l'enfant. Et moi aussi, ajouta-t-elle avec une petite mine attendrie. Villarceaux l'embrassa avec transport. Pendant ce dialogue, je tenois la main de madame de Villarceaux, et nous pleurions toutes les deux à l'envi l'une de l'autre..... Villarceaux nous regarda; et, après un moment de silence, m'adressant la parole: Vous me dispenserez, madame, me dit-il, de vous exprimer tout ce qui se passe dans

mon âme. J'y vois, lui répondis-je, des sentimens qui vous honorent et qui me touchent infiniment..... Ah! mon ami! s'écria madame de Villarceaux, que ne lui devons-nous pas! remerciez-la donc.... Non, dit Villarceaux, chargez-vous seule de la reconnoissance, elle y sera plus sensible. Je ne vous en dispense point, repris-je, et même je vous en demande une preuve..... c'est de venir, demain, dîner tous les deux chez moi. Villarceaux ne répliqua rien, mais sa femme accepta avec joie. Alors, tous les deux se levèrent et me quittèrent. J'eus le plaisir extrême de voir Villarceaux sortir de mon cabinet, donnant le bras à sa femme, et tenant sa charmante enfant par la main. L'abbé Têtu vint me féliciter du succès de notre intrigue. Deux heures après, je reçus, de Villarceaux, un billet conçu en ces termes:

„Vous m'avez trompé, joué, vous m'avez „converti de force. Je suis piqué, je suis tou„ché!..... Quand je me rappelle avec quel „charme et quelle douceur vous pleuriez, je „sens que je ne puis vous haïr. Que les femmes „sont étonnantes dans tous les genres!..... „Même en faisant de bonnes actions, elles ont de „la ruse et de la malice! Enfin, madame, vous „avez fait de moi un honnête homme; j'aimerai „doublement la vertu, puisque c'est vous qui m'y „ramenez. Ma femme et ma fille vous adorent, „je le conçois..... Et elles m'en seront plus „chères, nous irons demain vous faire jouir „de votre ouvrage. Il me sera toujours „difficile de vous revoir sans rancune, mais

„quel ressentiment ne seroit pas adouci „par le plaisir de vous admirer“!

Ce billet me causa une véritable joie, et me donna pour Villarceaux une amitié que j'ai toujours conservée.

Il fallut bien prévenir M. Scaron: nous ne lui parlâmes point du petit complot formé par Ninon et des prétentions de Villarceaux; je me contentai de lui dire que j'avois raccommodé ce dernier avec sa femme. M. Scaron avoit d'excellens sentimens, mais il aimoit Ninon; il fut tenté de trouver que j'avois eu un procédé peu honnête avec elle; d'ailleurs il craignoit qu'elle ne vînt plus chez lui: je le rassurai, en lui apprenant que Villarceaux étoit remplacé par Coligny.

Ninon fut aussi surprise que piquée d'un dénouement qu'elle avoit si peu prévu. Elle ne se fâcha point, et elle eut toujours avec moi la même grâce obligeante et la même conduite. Les femmes d'une mauvaise réputation ne se laissent jamais dominer par l'humeur avec celles dont l'amitié les honore; elles sont accoutumées à dissimuler le dépit et à supporter les dégoûts; la souplesse naît toujours de l'avilissement. Il faut qu'une femme déshonorée sache souffrir, sans étonnement et sans plaintes, les procédés les plus choquans et les plus étranges humiliations. Nous ne pouvons jamais nous affranchir de la nécessité d'avoir un suprême empire sur nous-mêmes: si nous ne sommes pas fortes contre le vice, nous sommes obligées de l'être contre la honte.

Une femme bien différente de mademoiselle de l'Enclos me fit faire aussi dans ce temps d'utiles réflexions; c'étoit la marquise de la Sablière: elle avoit tant de pudeur, tant de décence dans sa

conduite et dans ses discours, que presque tous ses amis pensoient que sa liaison avec la Fare n'étoit formée que par un amour platonique; un tel attachement, si coupable encore dans cette bienveillante supposition même, ne paroissoit être aux yeux du plus grand nombre qu'une intrigue ordinaire. Ainsi madame de la Sablière n'étoit sans doute pas placée dans la classe des femmes irréprochables, mais elle ne pouvoit l'être dans celle des femmes déshonorées; rien n'étoit prouvé contre elle, nul confident ne fut dans se secret; la Fare étoit l'ami du marquis de la Sablière, qui vécut toujours bien avec sa femme. Cette dernière n'avoua jamais cette passion à ses amis les plus intimes, en même temps elle ne se vanta point d'être exempte d'une foiblesse; elle sut toujours respecter toutes les bienséances, sans qu'il fût possible de l'accuser de fausseté. J'aimois en elle son aimable caractère, ses grâces, sa douceur et son esprit. Elle étoit inégale, mais toujours obligeante et bonne, tantôt rêveuse et mélancolique, tantôt vive et brillante. On sentoit qu'une cause secrète altéroit sa gaîté naturelle, ou contraignoit sa franchise. La Fare étoit cité dans le monde comme le modèle de la constance. Cette passion duroit depuis quinze ans, c'est-à-dire que la Fare depuis tout ce temps soupoit trois ou quatre fois la semaine avec madame de la Sablière, alloit régulièrement chez elle tous les jours à l'heure où elle recevoit du monde: mais d'ailleurs il n'en étoit ni moins galant avec les autres femmes, ni moins empressé à profiter de la faveur passagère de coquettes à la mode. Toute sa fidélité se bornoit à ne point former un autre

engagement un peu durable, tandis que madame de la Sablière éloignée de toute coquetterie, dédaignoit sans efforts tous les hommages; je voyois d'un côté la tendresse vive et soutenue, la sensibilité la plus touchante; je ne voyois de l'autre que des égards et de l'assiduité. Et l'on m'assuroit que la Fare étoit le plus parfait ainsi que le plus fidèle des amans. Alors je plaignis doublement les femmes qui s'égarent!....

J'étois mariée depuis plus de trois ans; j'avois pour M. Scaron tout l'attachement qu'on peut avoir pour un bon père, et ce sentiment étoit pour moi une source inépuisable de peines. Au chagrin de le voir accablé de maux, se joignoit celui d'être chaque jour assaillie par une multitude de créanciers. J'aime mille fois mieux la misère absolue et la nécessité d'un travail manuel, qu'une sorte d'aisance avec le tourment de s'entendre redemander sans sesse avec justice l'argent qu'on a dépensé. Les affaires de M. Scaron étoient dans le plus affreux désordre; j'avois établi dans sa maison une parfaite économie, mais le revenu ne pouvoit suffire à la dépense, et l'embarras que nous éprouvions m'affligeoit doublement par la peine qu'il lui causoit. Il affectoit de plaisanter dans ces momens de détresse; il faisoit des vers sur ses créanciers; cependant ses maux physiques redoubloient! Souvent il étoit obligé de recourir à ses amis; une chanson burlesque exprimoit alors ses besoins, mais la gaîté de la requête ne sauvoit pas à mes yeux l'humiliation de la demande (1).

(1) Historique.

Ce fut à peu près vers ce temps que la reine de Suède vint en France. Tout ce que j'entendois dire de la fameuse Christine m'inspiroit beaucoup de curiosité, et me donnoit un grand éloignement pour elle. Par une bizarrerie singulière, cette princesse mit toute sa gloire à paroître dédaigner tous les dons de la nature et de la fortune, quoiqu'elle fût au fond aussi vaine qu'ambitieuse. Elle descendit volontairement du trône, et elle intrigua secrètement le reste de sa vie pour y remonter; elle fut galante, et elle affecta de mépriser l'amour; elle affecta le dégoût de la grandeur et de l'étiquette, et elle prétendit à tous les hommages. Elle se para d'idées philosophiques sur l'égalité, et dans sa vie privée, elle fut impérieuse jusqu'au ridicule, et despote jusqu'à la cruauté. Elle ne voulut être ni reine ni femme, et elle regretta toujours la puissance suprême; elle ne renonça qu'aux grâces du sexe qu'elle abjura, et elle en eut toute la légéreté, toutes les foiblesses. Les adulations des savans et la manie du bel-esprit produisirent tous ces travers monstrueux. Les seules flatteries des courtisans eussent été pour elle beaucoup moins dangereuses.

Elle ne reçut point de présentations de femmes; elle daigna faire une exception en ma faveur (1). Je vis une amazone jeune encore, dont le costume et les manières gâtoient la figure; elle me parla avec bonté, je la trouvai jolie et spirituelle; les princes qui nous traitent avec distinction ne nous paroissent jamais ridi-

(1) Historique.

cules, une réception aimable peut même faire oublier leurs défauts les plus révoltans; mais j'appris deux jours après que la reine avoit reçu Ninon (1), et je perdis toute la partialité que m'avoit donnée l'amour-propre.

Peu de temps après, un événement inattendu nous ôta presque toutes nos ressources, on supprima quelques offices de police, ce qui fit perdre à M. Scaron une partie de son modique revenu (2). Je fus obligée de lui annoncer cette triste nouvelle: j'étois sûre qu'en flattant son caractère, je lui en adoucirois l'amertume; j'entrai le matin chez lui, en disant: Je parie que vous allez faire une chanson..... Comment? reprit-il. — Oui, je connois votre inépuisable gaîté; ce qui désoleroit un autre, ne sera pour vous qu'un sujet de plaisanterie. Après ce préambule, je l'instruisis de notre malheur; puis, il me dit en riant: Allons, prenez votre écritoire. J'obéis, et il me dicta, sur cet événement, une épître burlesque, adressée à Charleval. J'en trouvois les plaisanteries bien forcées; mais, de temps en temps, je m'écriois: Que vous êtes heureux!..... Et ces exclamations l'animèrent tellement, qu'il finit par se livrer à une véritable gaîté; utile dissimulation, qui donne presque toujours le courage que l'on a feint d'avoir! Si, du moins, dans nos peines, nous retranchions toujours les murmures et les plaintes, nous ne serions jamais lâches, et nous souffririons beaucoup moins. La douleur, ainsi que l'amour, s'irrite et s'augmente par les confidences. Je connus, alors, un nouveau genre de peine,

(1) Historique. (2) Historique.

celui de passer ma vie à faire la chose du monde qui répugnoit le plus à mon caractère, c'est-à-dire des sollicitations continuelles aux gens en place, et à nos amis, tantôt pour obtenir une pension, ou, du moins, une gratification, tantôt pour demander un emploi; car, M. Scaron, qui demandoit tout dans l'espoir d'obtenir enfin quelque chose, sollicita vivement la place d'historiographe de France (1). Le genre de son talent étoit un motif d'exclusion très-raisonnable; mais, quel homme de lettres sait se rendre justice? quel est celui qui ne pense pas qu'il ne tiendroit qu'à lui de s'exercer avec succès dans un nouveau genre?

Parmi tant de personnes qui m'offroient ou qui me promettoient des services, l'honnête Pélisson fut le seul qui m'en rendit (2); il demanda à Fouquet, pour M. Scaron, et il obtint une pension de seize cents francs. Depuis cette époque, les maux de M. Scaron empirant toujours, il me fut impossible de m'abuser sur son état. Pour lui, il souffroit depuis si long-temps, que les approches de la mort ne lui parurent qu'un redoublement de son mal. Il n'eut l'air de se croire en danger, que pour donner du prix à son courage. Il fit un testament burlesque qui ne prouvoit que la sécurité qu'il conservoit encore. Mais bientôt des symptômes menaçans, qui n'avoient plus rien d'équivoque, lui firent enfin envisager le terme de sa vie. Alors il eut les sentimens et le langage d'un chrétien;

(1) Historique. (2) Historique.

il s'attendrit sur la situation dans laquelle il alloit me laisser; il me remercia des soins que je lui avois rendus (1); et un moment avant d'expirer, il me tendit la main. Je vous laisse sans bien, me dit il; la vertu n'en donne pas; cependant je suis sûr que vous serez toujours vertueuse (2). Je le pleurai sincèrement; je perdois un ami généreux, et mon seul appui sur la terre!... La marquise de Montchevreuil m'emmena chez elle à la campagne (3). M. Scarón ne laissa que des dettes; j'avois alors vingt-cinq ans; je me trouvai dans une effrayante indigence. Le chevalier de Méré m'offrit sa main, et cependant je la refusai (4). J'avois toujours vécu dans une telle dépendance, que la liberté me consoloit de tout, et je sens que je la préférerai toute ma vie à la fortune. En revenant de la campagne, je me mis au couvent. Mes amis me promirent de solliciter une pension pour moi. On est bien crédule quand on est malheureux, parce qu'on a besoin d'espérance. Je comptois entièrement sur le zèle et l'activité de ceux qui m'avoient prévenue par des offres de services faites de la manière la plus vive et la plus touchante: on m'avoit parlé avec sincérité. Les gens du grand monde ont presque tous des premiers mouvemens généreux: la pitié s'engage souvent avec imprudence; la vanité promet si facilement de la protection! Mais toutes ces impressions sont promptement effacées par les plaisirs, les affai-

(1) Historique.
(2) Ses propres paroles.
(3) Historique.
(4) Historique.

res, ou d'autres intérêts. Combien de fois, après tant de protestations affectueuses j'ai cru devoir compter sur un plein succès! Combien de fois je me suis dit: On écrira ce soir au ministre; on parlera demain à la reine-mère!.... On n'avoit point écrit; on n'avoit point parlé! on ne me revoyoit qu'avec embarras..... On ne me parloit plus que de difficultés insurmontables..... On finissoit par me demander un nouveau mémoire; on avoit perdu le premier. „Qu'on doit peu compter sur les hommes!.... „Ah! si j'étois dans la faveur, que je traiterois „différemment les malheureux!... (1)". Enfin, au bout de deux ans, quand je n'y comptois plus, cette pension me fut accordée tout à coup. Un homme qui ne m'avoit rien promis (2), m'obtint cette grâce, en disant à la reine-mère, dans une conversation générale, un mot en ma faveur. Je restai dans mon couvent, mais j'en sortois souvent pour aller souper à l'hôtel d'Albret et chez madame de Richelieu. Là, je retrouvois une grande partie de la société de M. Scaron, et je voyois de plus le maréchal de Bellefonds, l'homme le plus vertueux de la cour; le brillant comte de Guiche; Beuvron, qui, causant et chantant avec un égal agrément, mettoit en musique les chansons de Coulange; madame de Chalais (3), qui seroit la plus aimable de toutes les femmes, si elle n'avoit pas pour les affaires le goût et les vues d'un homme d'état; mais ce génie, déplacé dans notre sexe, ne fait d'une femme

(1) Extrait de ses Lettres à madame de Chantelou.
(2) Le baron de la Garde.
(3) Depuis princesse des Ursins. *Voyez* ses Lettres.

qu'une intrigante; madame de Montespan, qui, avec le visage d'un ange, a un tour d'esprit si piquant et si malin (1); mademoiselle d'Aumale (2), la personne la plus spirituelle que j'aye connue; elle possedoit tout ce qui fait les femmes parfaites, un caractère froid, sage et réservé, un esprit observateur, juste, étendu (3); la Feuillade, courtisan singulier et fastueux, qui met sa vanité, non dans les honneurs qu'il obtient, mais dans les hommages éclatans qu'il rend à son souverain: j'aimois à l'entendre parler du roi; il est si doux de pouvoir admirer son maître!.... madame de la Fayette, qui seroit aussi aimable que son amie madame de Sévigné, si elle avoit un peu moins d'empire dans le caractère, plus d'égalité d'humeur, et une meilleure santé; M. de la Rochefoucauld, si poli, si bonhomme quand il cause, et si caustique, si sévère quand il écrit!.... Les soirées s'écouloient délicieusement dans cette brillante société. Barillon, Beuvron et Coulange nous donnoient souvent de jolis concerts; nous causions, nous jouions à de petits jeux dans les quels on faisoit des vers, qui du moins n'étoient pas fades; car, en général, ils avoient un tour très-épigrammatique (4). Ce fut dans une de ces soirées, que madame de Montespan fit cette fameuse épigramme contre la duchesse de la Vallière (5). Il y avoit tant

(1) On a dit d'elle, qu'elle avoit une langue de serpent dans une tête de colombe.
(2) Depuis maréchale de Schomberg.
(3) Mémoires de Dangeau.
(4) Historique.
(5) *Soyez boiteuse, ayez quinze ans*, etc.

d'esprit, d'agrément et de gaîté dans cette société, qu'on n'y pouvoit porter que le désir de plaire, et non la prétention d'y briller. J'avois accepté un petit logement à l'hôtel d'Albret, et j'y passois sept ou huit jours de suite tous les mois. Je n'ai jamais aimé les affaires, et l'on me consultoit sans cesse; j'étois initiée dans le secret de toutes les intrigues: ce qui m'a fait connoître parfaitement le monde, la cour et les hommes en général. Madame de Chalais étoit jalouse de la confiance qu'on me témoignoit; elle m'envioit bien, quand on m'emmenoit dans une ruelle (1), pour me faire quelque confidence; et moi, j'aurois bien voulu être à sa place, et rester avec ceux qui causoient si agréablement, et qui ne songeoient qu'à se divertir. On craignoit la finesse et la pénétration de madame de Chalais, on aimoit ma franchise et mon bon sens. On étoit sûr de trouver en moi discrétion et vérité. Quoique ces distinctions me causassent souvent beaucoup d'ennui, elles me flattoient; j'ai toujours préféré la considération au plaisir. Si quelque chose dans une femme pouvoit suppléer la vertu, je crois que ce seroit cette manière de penser (2).

Malgré tous les amusemens que m'offroit le monde, je retournois avec joie dans mon couvent, j'y retrouvois deux amies pour lesquelles j'avois l'attachement le plus tendre. L'une étoit madame de Saint-Basile, religieuse, et l'autre la maréchale de Rantzaw (3), veuve

(1) Usage de ce temps.

(2) Tous ces détails sont extraits de ses Lettres; on a employé ses propres expressions.

(3) Historique.

du grand guerrier de ce nom (1). Ces deux personnes m'ont donné l'idée d'une perfection dont le modèle ne se rencontrera jamais dans le grand monde. Cette pensée suffiroit seule pour me faire aimer la solitude; le vice a toujours quelque chose de contagieux; se refuser à ce qu'il a de grossier, c'est dans le monde à quoi se borne à peu près tout l'effort de la vertu. Pour y vivre irréprochable, il faudroit y être, sinon le censeur des autres, du moins en général silencieux et taciturne. Dans une société nombreuse, on est toujours un peu coupable lorsqu'on a de l'à-propos, des grâces piquantes, et qu'on paroît amusant. Combien de fois, inspirée par mes vertueuses amies, j'ai formé de bonnes résolutions en retournant dans le monde! combien de fois je me suis promis d'aimer assez mon prochain pour l'ennuyer avec persévérance!..... En effet, quand j'arrivois à l'hôtel d'Albret, j'étois pendant deux ou trois jours de l'insipidité la plus estimable, je passois les soirées à bâiller et à faire bâiller les autres (2); car je ne goûtois plus les agrémens auxquels je voulois renoncer. On n'applaudit guère dans un cercle que le genre d'esprit que l'on croit avoir; l'orgueil produit souvent nos censures, et l'amour-propre se mêle à presque tous nos éloges. Que de profondeur dans ce mot : *Tout ici bas n'est que vanité!*.... Je cédois bientôt au désir de paroître

(1) Mort en 1650. Il perdit successivement, dans les combats, un oeil, un bras et une jambe; ce qui donna lieu à la fameuse épitaphe qui finit ainsi: *Et Mars ne lui laissa rien d'entier que le coeur.*

(2) *Voyez* ses Lettres.

aimable, j'abandonnois tout à coup ma vertueuse apathie, je redevenois dans la conversation, légère et médisante; je puis dire pourtant avec vérité que je me trouvois beaucoup plus heureuse dans mon cloître, avec mes deux amies, ou bien à la campagne, chez la marquise de Montchevreuil, dans une petite société composée de personnes parfaitement raisonnables. Le monde m'amuse quand j'y suis, il me déplaît quand je pense à ses assujétissemens et à ses dangers. J'aime la solitude, le repos, la paix et l'indépendance; mais on ne peut être à la fois et libre et pauvre!..... S'il m'eût été possible de suivre mon véritable goût, j'aurois vécu à la campagne, dans une profonde retraite; mais posséderai-je jamais une petite maison et un joli jardin de deux arpens?.... Depuis mon veuvage, la nécessité m'a fixée à Paris, la reconnoissance et même l'intérêt de mon avenir, m'ont forcée de cultiver mes protecteurs, et m'ont jetée malgré moi dans le grand monde, du moins pendant une trop grande partie de ma vie. J'eus en effet besoin de secours et d'appui à la mort de la reine-mère, ma bienfaitrice; car je perdis ma pension. J'éprouvai dans ce temps un chagrin plus sensible, je vis mourir ma respectable amie la mère Saint-Basile. La maréchale de Rantzaw et moi, nous ne la pleurâmes que pour nous; sa mort fut si sainte et si douce, que sa maladie et son agonie ne parurent à nos yeux que les avant-coureurs d'un bonheur éternel (1). La maréchale de Rantzaw, attaquée depuis long-temps de la poitrine, touchoit aussi au terme de sa vie;

(1) Historique.

tout m'accabloit à la fois. Je suis d'autant plus capable d'amitié, que mon coeur n'a jamais éprouvé d'autre sentiment: j'interrogeai secrètement le médecin de la maréchale, qui me déclara qu'elle n'avoit pas six semaines à vivre. Nous étions au mois de septembre; je ne quittai plus mon amie, je voulus coucher dans sa chambre; les insomnies, l'inquiétude et la douleur, altérèrent tellement ma santé, que la maréchale en fut alarmée. Un soir après le souper, elle me proposa d'aller passer une heure dans le jardin; il faisoit très-chaud, le temps étoit pur et serein; je donnai le bras à mon amie, elle étoit d'une extrême foiblesse, le moindre mouvement lui causoit de l'oppression: je la conduisis au bout d'une allée sur son banc favori, placé vis-à-vis une grande croix. Elle s'assit, et fut un moment sans parler, elle pouvoit à peine respirer. Elle me prit la main, et la serrant affectueusement dans les siennes: Mon amie, me dit-elle, nous ne sommes pas des hypocrites; quand nous parlons de résignation, de soumission parfaite aux décrets de la Providence, nous pensons ce que nous disons?..... Ah! sans doute! répondis-je, en m'efforçant de retenir mes pleurs. Eh bien! reprit-elle, pourquoi donc cette profonde tristesse qui vous accable? avec une foi vive, succombe-t-on à la douleur?..... Pour toute réponse, je serrai sa main en baissant la tête, je pleurois.... Ecoutez-moi, me dit-elle: j'ai quarante-huit ans, et, durant toute ma jeunesse, durant tous mes beaux jours, j'ai souffert des douleurs dont le souvenir me fait encore frémir.... J'épousai celui que j'aimois!....

mais quelles larmes de sang m'ont fait répandre ses exploits! ce héros malheureux, en expirant, n'a laissé entre mes bras que la moitié de sa dépouille mortelle, et je ne puis me rappeler qu'avec horreur ses actions éclatantes; il n'en est pas une qui ne m'ait brisé le coeur! sa gloire m'étoit plus chère que ma vie, et cependant chacun de ses triomphes m'arrachoit sans retour une partie de mon bonheur! je suis privée du plaisir de parler avec détail de ses victoires, je n'aurois même pas le courage d'en entendre le récit!..... Je n'avois pas trente ans lorsque je le perdis, je vins m'enfermer dans cet asyle, et j'ai pu lui survivre vingt ans!..... n'est-ce pas assez? et quand Dieu, satisfait de cette longue épreuve, daigne enfin m'appeler à lui, l'amitié doit elle s'en affliger?..... J'étois hors d'état de proférer une parole, je fondois en larmes. La maréchale fixa ses regards sur la croix pendant quelques instans, ensuite elle leva la tête et contempla les cieux avec un ravissement qui se peignoit sur son visage; la lune éclairoit parfaitement sa figure, qui me parut rayonnante et céleste, je crus voir une sainte. J'éprouvois une émotion si extraordinaire, que je me jetai à genoux en m'écriant: Oh! priez pour moi!..... Oui, ma fille, dit-elle en me tendant les bras, je demanderai à Dieu de vous conserver vos principes, et d'achever de vous éclairer..... Cette assurance me fit une impression qui ne s'effacera jamais de mon souvenir et de mon coeur. Deux jours après, cette femme angélique termina doucement sa vertueuse et pénible carrière. elle expira dans mes bras!.....

Ici finit le manuscrit. Le roi, profondement touché de cette lecture, se promit de la recommencer le lendemain, ce qu'il fit en effet. Il admiroit également le caractère et la conduite de cette femme si supérieure à toutes les autres, et qu'il trouvoit d'ailleurs si charmante. Il en parla vivement à madame d'Heudicourt, en lui rendant le manuscrit: Votre amie, lui dit-il, est une femme parfaite. Et cependant, sire, répondit la comtesse, ce manuscrit n'a pu faire connoître à votre majesté toutes ses vertus; la modestie de l'auteur a supprimé une infinité de détails intéressans; elle n'a point parlé de la cause honorable de sa liaison avec la maréchale d'Albret. Le maréchal, éperdûment amoureux de madame Scaron, fut converti par elle, ainsi que Villarceaux (1). Fouquet, qui montra autant de fatuité en ambition qu'en amour, et auquel une présomption ridicule et des prodigalités extravagantes donnèrent, seules, aux yeux de ses partisans, un air de grandeur; l'inconsidéré Fouquet osa concevoir l'espérance, après la mort de Scaron, de séduire sa veuve; il ne recueillit pour tout fruit de sa galanterie financière, et de son insolente magnificence, que des refus, du mépris, et le renvoi d'un écrin (2). L'insolent!... s'écria Louis, qui se rappeloit dans cet instant que jadis ce même Fouquet avoit fait la même tentative auprès de madame de la Vallière..... Enfin, reprit la comtesse, madame de Maintenon ne s'est point vanté des conquêtes brillantes qu'elle a constamment dédaignées; malgré les hommages du comte de

(1) Historique.
(2) Historique.

Guiche, de Vardes, de Beuvron, de Barillon, elle refusa toujours de se fixer dans le monde, et de rester à l'hotel d'Albret; rien ne put l'empêcher de consacrer la plus grande partie de sa vie à la retraite; elle a passé aussi sous silence le bien qu'elle a fait. Cette femme qui ne sut jamais ni demander, ni solliciter pour elle, devenoit d'une extrême activité, et réussissoit presque toujours dès qu'il s'agissoit de rendre service (2), et malgré sa pauvreté, elle étoit si charitable, qu'elle croyoit devoir aux pauvres le quart de sa petite pension (3).

Cette conversation intéressa tellement le roi, qu'il la reprit plusieurs jours de suite. Une nouvelle nuance de faveur n'échappe point aux yeux des courtisans, et ce redoublement de bonté frappa tout le monde; on s'en demandoit la cause, madame de Montespan la devina sur-le-champ. Elle imagina facilement que l'on ne traitoit aussi bien madame d'Heudicourt, que parce qu'elle étoit l'amie de madame de Maintenon. Le roi avoit donc pour cette dernière un attachement véritable, un sentiment solide et nouveau pour lui, puisqu'il étoit fondé sur l'estime et sur l'admiration!..... Quel sujet terrible de jalousie, d'inquiétude et de haine!..... Qu'opposer à un tel danger? il falloit y penser; on s'en occupa profondément. La première idée de madame de Montespan fut de se liguer avec la duchesse de Richelieu, car elle avoit démêlé qu'elle n'aimoit plus madame de Maintenon. Ces deux personnes s'unirent étroitement, et formèrent un plan très-bien

(1) Historique.
(2) *Voyez* ses Mémoires et ses Lettres.

combiné pour perdre madame de Maintenon. Alors madame de Montespan reprit un peu de tranquillité, elle entrevoyoit la vengeance.

La duchesse de Richelieu avoit ce tact qui sait saisir les ridicules, et découvrir les artifices de la vanité, on lui trouvoit toujours de la finesse, on ne lui voyoit jamais de pénétration; elle ne savoit observer que les choses superficielles et frivoles, elle ne pouvoit être la dupe d'une ruse, elle étoit incapable de deviner un grand dessein. Elle tiroit un heureux parti d'un esprit très-ordinaire, elle ne disoit jamais rien de neuf ou de saillant; mais elle avoit perfectionné tous les lieux communs de la conversation, elle embellissoit la médiocrité par une sorte d'agrément, et par un grand usage du monde. Elle étoit toujours inspirée ou guidée par une excessive vanité; on la trouvoit plus aimable chez elle que chez les autres, elle s'y plaisoit, elle y dominoit mieux; elle étoit obligeante, parce qu'elle aimoit à protéger; les succès de ses amis ne la touchoient que lorsqu'ils étoient son ouvrage, ou qu'on pouvoit le croire. Ingrate par orgueil, un service éclatant n'étoit pour elle qu'une dette embarrassante; elle ignoroit qu'il n'en est point que le coeur ne puisse acquitter. Après avoir été long-temps la protectrice de madame Scaron, elle ne pouvoit supporter de lui devoir sa place, et la première place de la cour (1). On a déjà dit que madame de Maintenon la lui avoit obtenue par le crédit de madame de Montespan, qui, à cette époque, étoit brouillée avec la duchesse de Richelieu; mais cette dernière, afin de se dispen-

(1) Celle de dame d'honneur de la reine.

ser de toute reconnoissance pour madame de Maintenon, en affectoit beaucoup pour madame de Montespan. Madame de Maintenon n'avoit vu, dans cette conduite, qu'une politique de cour, qui ne lui laissoit aucune inquiétude sur les sentimens particuliers de son amie, qu'elle avoit informée, dans le temps, de toutes ses démarches et des dispositions peu favorables de madame de Montespan.

Cependant madame de Maintenon, avec son jeune prince, poursuivoit tranquillement sa route, pour se rendre à Barrège, sans se douter des complots qui se tramoient contre elle à Versailles. Elle passa à Niort; elle voulut y séjourner (1). Le lendemain matin, elle se rendit à l'église où reposoient les cendres de sa mère. Elle y fit célébrer un service funéraire; ensuite, elle fut dans les prisons de la Conciergerie; elle n'entra pas, sans un profond attendrissement, dans cette triste enceinte, sa première patrie! Ce fut là que, pleurant sur le passé, et bénissant la Providence, elle renouvela à Dieu, du fond du coeur, la promesse de ne se réserver de sa fortune que le simple nécessaire, et de donner tout le reste aux infortunés. Avec quel plaisir elle délivra des prisonniers, dans ce lieu même où son malheureux père avoit gémi si long temps. Elle prit des informations sur la chambre qu'avoit occupée, jadis, M. d'Aubigné et sa famille; on s'en souvenoit encore, on l'y conduisit. Elle entra seule, et n'y trouva qu'un pauvre vieillard, malade et couché. Elle reste debout et immobile, en regardant cette petite chambre où elle

(1) Presque tous les détails suivans sont historiques.

reçut le jour. Elle se rappelle si vivement les récits de sa mère, qu'elle cherche des yeux son berceau; elle croit le voir à côté du triste grabat du vieillard; elle croit entendre les plaintes et les gémissemens de ses parens infortunés, et ses larmes inondent son visage! . . . . . Cependant elle s'approche du vieillard, en disant: Vous êtes libre..... votre dette est payée, et ceci est pour vous. A ces mots, elle pose sur son lit une bourse qui contenoit trente louis.

Madame de Maintenon n'oublia pas les Ursulines, qui l'avoient gardée quelque temps par charité; elle fut les voir et les combla de bienfaits. Après avoir rempli tous ces devoirs, elle se remit en chemin. Elle arriva à Barrège vers le milieu du mois de juin. Elle avoit reçu, en route, deux billets du roi; ces billets étoient très-courts, le roi n'écrivoit qu'avec une sorte de timidité à l'une des femmes du monde qui avoit la réputation d'écrire le mieux. Mais, quoique le style de Louis ne fût pas aussi parfait que son langage, madame de Maintenon en fut charmée; elle y trouvoit l'expression de l'amitié. Alors elle ne se borna plus à n'envoyer que des bulletins; elle mit dans ses lettres tout le charme de son esprit et de son caractère. En faisant parler le duc du Maine, elle embellissoit les grâces de l'enfance, en leur conservant toute leur naïveté; elle sut montrer au roi de la reconnoissance et de la sensibilité sans emphase, et de la raison dans ses plaisanteries les plus gaies. Cette variété de tons, que jamais personne n'a possédé mieux qu'elle (1), ce goût si noble et si pur, cette solidité unie

(1) *Voyez* ses Lettres.

à tant d'agrémens, furent appréciés par le roi, si bon juge du mérite en tout genre.

Les eaux causèrent d'abord dans la santé du duc du Maine une révolution effrayante; il fut dangereusement malade durant quatorze jours. Madame de Maintenon le veilla pendant tout ce temps, et fut ensuite malade elle même. Le roi sut tous ces détails par les bulletins de Fagon (1).

La santé de madame de Maintenon se rétablit promptement, lorsqu'elle n'eut plus d'inquiétudes sur le duc du Maine: elle fut dédommagée de tout ce qu'elle avoit souffert par la guérison presqu'entière de cet enfant. Tandis qu'elle s'applaudissoit du succès de son voyage et de ses soins, madame de Montespan et la duchesse de Richelieu travailloient avec ardeur à lui nuire. D'après le plan formé, il s'agissoit d'abord d'ôter à madame de Maintenon la seule amie véritable qu'elle eût à la cour; il falloit, avant tout, la brouiller avec madame d'Heudicourt. On savoit combien pouvoit lui être utile, dans sa situation, une amie sincère et zélée, une femme sans prétentions, et qui plaisoit au roi. Mais comment désunir, sans retour, deux personnes qui, se connoissant depuis leur première jeunesse, s'estimoient mutuellement, et s'aimoient de bonne foi? On n'ignoroit pas que les noirceurs, les faux rapports, les calomnies ne produiroient aucun effet; comment donc s'y prendre? quel moyen employer? La duchesse n'en voyoit

(1) Historique. Ce voyage fit la fortune de Fagon, qui, à la mort de Daquin, fut nommé premier médecin du roi.

point; le génie de madame de Montespan sut en trouver un; elle eut tout l'honneur de l'invention, et elle en confia l'exécution à la duchesse de Richelieu.

La comtesse d'Heudicourt s'aperçut que madame de Montespan la traitoit avec une froideur extrême: comme elle étoit fort liée avec madame de Richelieu, elle lui en parla; c'étoit ce qu'on vouloit. Comment, lui dit la duchesse, vous ne devinez pas la cause du mécontentement de madame de Montespan? Quoi! répondit la comtesse, ce ne peut être mon amitié pour madame de Maintenon; elle la connoît depuis si long-temps! La duchesse se mit à rire. Non, non, dit elle, ce n'est pas cela, et vous le savez bien. — Est-elle jalouse de la bonté que le roi me témoigne? mais cette bonté n'est que relative. — Relative? .... Eh bien! voilà ce que personne ici ne croit. Ces paroles et le ton dont elles furent prononcées, firent sur madame d'Heudicourt la plus singulière impression: elle fut excessivement surprise; elle crut qu'on avoit une fausse opinion; mais elle fut si flattée de cette idée, qu'elle n'eut pas le courage d'en désabuser franchement: elle sourit, elle haussa les épaules, en disant: Quelle folie! .... Je vous dirai plus, reprit vivement la duchesse; c'est que ceci n'a rien d'étonnant. Le roi vous aima passionnément jadis; il a toujours eu depuis un goût très-marqué pour vous; maintenant, lassé de la galanterie, il a besoin d'une amie; il a balancé un moment entre madame de Maintenon et vous: aujourd'hui son choix est fait. Vous supposez là des choses chimériques, répondit

la comtesse: qu'est-ce que cette distinction de maîtresse et d'amie? . . . . . — Elle est très-réelle. Le roi, sans doute, aura des maîtresses encore; mais il n'y en aura plus de déclarées; le règne de madame de Montespan est à peu près fini, et nous n'en verrons plus de ce genre. Cependant le roi, vous le savez, n'aime que le commerce des femmes; il en veut trouver une aimable, de trente-huit ou quarante ans, chez laquelle il puisse aller passer ses soirées avec ceux qu'il admet dans sa société particulière. Cette femme, qui ne sera que son amie, ne donnera point d'ombrage à la reine, ne causera point de scandale, n'aura point elle-même les jalousies et les caprices d'une maîtresse, ne craindra point et ne bannira point de chez elle les jeunes personnes. Voilà maintenant la liaison qu'il faut au roi. — Mais qui vous a dit tout cela? — Croyez que je suis bien instruite. — Est-ce le duc de Villeroy? — Qu'il vous suffise de savoir que je ne vous ai rien dit dont je ne sois parfaitement sûre. — En ce cas, il est plus naturel que le roi choisisse pour amie la gouvernante de ses enfans. — Point du tout, les soins de cette éducation l'empêcheroient de se livrer à la société . . . . D'ailleurs, madame de Maintenon a répété mille fois, et en présence du roi, qu'elle n'aime que la solitude, qu'elle ne sera heureuse que dans la retraite, qu'elle n'aspire qu'au bonheur de s'y consacrer. Ou madame de Maintenon est une personne très-fausse; ou bien une place qui la fixeroit à jamais à la cour, contrarieroit tous ses projets et tous ses goûts, et par conséquent la rendroit fort mal-

heureuse. Le roi a fait cette réflexion. J'avoue, dit la comtesse, qu'elle est très-juste. Cette pensée frappa beaucoup madame d'Heudicourt; elle lui revint sans cesse à l'esprit depuis cet entretien. Madame de Maintenon n'aimoit que la liberté, l'indépendance, et un genre de vie tranquille et solitaire. La confiance et l'amitié du roi ne seroient pour elle que des chaînes d'autant plus pesantes, qu'il faudroit les porter toujours. Ce ne seroit donc pas trahir madame de Maintenon, que de ne plus désirer de la voir solidement établie à la cour..... Ces idées plaisoient, quoiqu'on n'eût encore ni plans, ni desseins, ni même une véritable espérance.

Il y a toujours, dans toutes les cours, un certain nombre de personnes dépourvues de goût, d'esprit et d'adresse, qui exercent le métier de courtisan sans aucun art, et, pour ainsi dire, à découvert. Il semble qu'elles n'ayent pu apprendre que le fond des choses, et qu'elles ignorent entièrement les formes qu'il faut employer. Ces gens-là n'ont besoin ni d'un but, ni d'un dessein, pour être faux, flatteurs et rampans; ils sont tels, comme d'autres sont polis, par usage, par habitude; c'est leur savoir-vivre. La bassesse est en eux si naturelle, qu'elle peut presque toujours paroître désintéressée. Madame de Richelieu dit en confidence à deux hommes de ce caractère, que la comtesse étoit dans la plus haute faveur; alors, cette nouvelle circula sourdement, et la comtesse s'étonna de tous les hommages nouveaux qu'elle recevoit. La duchesse, à force d'artifices et de mensonges, acheva de lui tourner la tête. Madame d'Heudicourt avoit

eu, dans sa jeunesse, du penchant pour le roi, et n'avoit jamais aimé que lui; sa raison, ses principes même cédèrent aux chimériques idées qui séduisoient également son coeur et son amour-propre. Sa prévention lui fit voir, dans les bontés du roi, tout ce qu'on vouloit lui persuader; alors elle perdit toute espèce de prudence et de discernement.

La duchesse de Richelieu, la voyant disposée comme elle désiroit, lui reparla de madame de Maintenon, en l'assurant qu'elle s'étoit toujours abusée sur son caractère naturellement ambitieux et dissimulé. Elle nous a trompés tous, ajouta la duchesse; elle a le projet de gouverner le roi, elle y parviendra, si vous ne profitez pas de l'inclination que le roi a pour vous. La comtesse prit foiblement le parti de son amie; on la lui faisoit craindre. La duchesse se plaignit de madame de Maintenon, qu'elle accusa d'ingratitude. Ces plaintes furent accueillies; on vouloit trouver coupable l'amie que l'on trahissoit. Ainsi, madame d'Heudicourt, aveuglée par de folles prétentions, tomboit dans tous les piéges qu'on lui tendoit. Elle se seroit défiée de madame de Montespan, mais malheureusement elle avoit toujours eu de la confiance en la duchesse. Madame de Montespan, qui, jusqu'à cette époque, avoit gardé un profond silence sur la comtesse, crut qu'il étoit temps de préparer le dénouement, et elle se permit quelque moqueries en présence du roi. Elle remarqua que, depuis trois semaines, madame d'Heudicourt avoit une recherche de parure et un certain air *conquérant*, qui frappoient tout le monde. Le roi ne vit, dans ces

plaisanteries, que la malignité naturelle de madame de Montespan; il en rit, sans y attacher la moindre importance.

Madame de Montespan donna une petite fête au roi. Il y eut un bal. Louis dansa un moment; ensuite, voulant causer, il fut s'asseoir à côté de madame d'Heudicourt. Cette dernière rappela au roi les bals de sa première jeunesse. Le roi lui dit qu'elle étoit, alors, la plus belle danseuse de la cour, et il ne manqua pas de lui reparler des sentimens qu'il avoit eus pour elle. La comtesse répondit avec une coquetterie, qui ne parut au roi que de la gaîté; il aimoit à se retracer ce temps brillant de sa vie. L'entretien se prolongea et devint très-vif, et la crédule comtesse prit la galanterie du roi pour l'expression la plus formelle du sentiment le plus tendre. Louis n'eut pas le moindre soupçon de son erreur, seulement il la trouva plus piquante et beaucoup plus animée que de coutume. Le lendemain, il la revit chez madame de Montespan; il venoit de recevoir une lettre charmante de madame de Maintenon, il avoit besoin d'en parler; mais la comtesse répondit froidement, et donna même à entendre que madame de Maintenon avoit peu de sensibilité. Le roi dissimula sa surprise pour s'assurer de l'intention qui, bientôt, ne fut plus douteuse. La comtesse, en louant avec sécheresse les vertus de madame de Maintenon, dit nettement qu'elle étoit incapable de reconnoissance et d'amitié, et que la duchesse de Richelieu, son ancienne bienfaitrice, avoit contre elle les plus grands sujets de plainte. Voilà, continua-t-elle, ce que je n'ai su, avec

certitude, que depuis peu de jours, et ce qui ne m'autorise que trop à ne plus compter sur un coeur si peu semblable au mien.

Madame d'Heudicourt, novice dans l'art de nuire, étoit incapable de mettre de l'adresse à une méchanceté; d'ailleurs, on n'a plus d'esprit, dès qu'on est entièrement sorti de son caractère. Le roi l'écoutoit en silence; aussitôt qu'elle eut cessé de parler, il se leva brusquement, et s'éloignant d'elle sans lui dire un seul mot, il la laissa confuse et consternée. Le lendemain, elle eut ordre de quitter Versailles, et de n'y plus revenir. Cette disgrâce fut affreuse, rien n'y manquoit. Elle étoit méritée, les remords et le ridicule en aggravoient l'amertume. Madame de Montespan fit, sur cette aventure, les moqueries les plus sanglantes; madame d'Heudicourt perdit toute sa considération, et fut cacher ses regrets et sa honte au fond d'une terre, à soixante lieues de Paris (1).

Louis avoit des qualités inappréciables dans les souverains; il pouvoit, à la vérité, comme tous les autres hommes, prendre d'injustes préventions contre ceux qu'il ne connoissoit pas, mais on les lui ôtoit facilement; et, comme il n'accordoit jamais légèrement son estime et sa confiance, ces sentimens étoient en lui si solides, que l'absence, les insinuations perfides, les calomnies, ne les altéroient jamais. Il avoit assez d'esprit et de lumières, pour bien juger ceux qu'il prenoit la peine d'étudier. Les prin-

(1) Madame d'Heudicourt eut, en effet, de grands torts de ce genre avec madame de Maintenon, que cette dernière pardonna généreusement dans la suite.

ces, en général, ne sont inconstans, que parce qu'ils manquent de pénétration; s'ils savoient observer, s'ils connoissoient davantage les hommes, on pourroit mieux compter sur eux.

Cependant, madame de Maintenon, après avoir passé quatre mois à Barrège, ne songea plus qu'à retourner à la cour, et ce ne fut pas sans regretter la douce tranquillité dont elle avoit joui dans cette solitude. Elle ramenoit le duc du Maine en parfaite santé; elle alloit revoir le roi!.... Mais, combien le charme de cette pensée étoit troublé par l'idée de se retrouver exposée à souffrir les caprices hautains et les injustices de madame de Montespan! .... Elle avoit écrit au roi et à madame de Montespan, pour leur annoncer l'instant précis de son retour; mais elle arriva un jour plutôt, madame de Montespan étoit à Clagny (1). Madame de Maintenon, en arrivant au château, vole à l'appartement du roi; il étoit dans son cabinet; elle entre, et lui présente le duc du Maine qu'elle tenoit par la main, et qui ne boitoit plus. Ah! madame, s'écria le roi, quel plaisir vous me faites!... (2). Louis avoit les larmes aux yeux. Madame de Maintenon étoit si attendrie, qu'elle pouvoit à peine répondre. Il y eut, dans ce premier entretien, beaucoup d'émotion de part et d'autre; on ne dit rien de suivi, on ne causa point. On éprouva un certain embarras indéfinissable, produit par une sensibilité si vive, que l'on n'osoit la montrer toute entière; mais on se devina mutuellement,

(1) Sa maison de campagne, près de Paris.
(2) Ses propres paroles.

et l'on se sépara également touchés et satisfaits l'un de l'autre. Madame de Montespan, à laquelle on avoit envoyé un courrier, revint le soir. Elle prétendit qu'on n'étoit arrivé un jour plutôt, que dans l'espoir de ne la pas trouver à Versailles. Elle montra beaucoup d'aigreur et de mécontentement. Madame de Maintenon, charmée du roi, ne pouvoit se fâcher de rien. Madame de Montespan, frappée de son excessive douceur, en conclut que le roi l'avoit reçue froidement. Cette femme, qui découvroit avec tant de sagacité les artifices de l'amour-propre et les desseins de l'ambition, ne sut jamais lire dans le coeur si sincère de madame de Maintenon. Ne croyant jamais aux sentimens que l'on montroit, elle cherchoit toujours à pénétrer ceux que l'on devoit dissimuler; et, lorsqu'on ne cachoit rien, elle supposoit des chimères. Avec beaucoup d'esprit et de finesse, elle ne pouvoit bien juger que les personnes artificieuses; la franchise la déroutoit et lui paroissoit inexplicable.

Le roi vint, sur le soir, chez ses enfans, à l'heure où madame de Montespan étoit toujours chez la reine; il eut une longue conversation avec madame de Maintenon; il lui conta tout ce qui s'étoit passé entre lui et madame d'Heudicourt. Ce récit causa la plus grande surprise à madame de Maintenon; et comme le roi n'avoit pas expliqué clairement le dessein de la comtesse: Mais, sire, dit madame de Maintenon, quelle étoit donc sa prétention? — De vous remplacer. — Quoi! sire, elle désiroit être gouvernante de vos enfans? . . . — Non, elle vouloit devenir ma plus chère amie

. . . . . — Ah! sire, étoit-ce vouloir me supplanter? . . . — Pourriez-vous l'ignorer? — Je sais que l'amitié se déclare et se prouve par la confiance, les bontés de votre majesté ont dû me faire connoître ses sentimens; mais il y a des degrés dans l'amitié . . . . . — Il faudroit avoir une âme bien commune, pour ne vous aimer que foiblement. — Ah! sire, quelle idée vous me donnez de mon bonheur! . . . . . Et quelle est celle que vous devez avoir de mon attachement! . . . . . — Je compte sur votre coeur, ne doutez jamais du mien; dites-moi toujours la vérité. — Pourrois je vous la taire, quand je la crois utile? — Elle peut me fâcher quelquefois, mais jamais elle ne me déplait dans votre bouche; cependant, je vous trouve souvent bien sévère. — Votre majesté changera d'opinion, quand la reine n'aura plus à se plaindre. — Vous aimez donc bien la reine? — Son bonheur m'est si cher! il fait une partie de votre gloire.

Cette conversation exalta tous les sentimens de madame de Maintenon pour le roi. Quel titre elle venoit de recevoir! . . . . . Elle étoit l'amie la plus chère du plus grand roi du monde, et de l'homme le plus aimable à ses yeux! . . . . Louis venoit de dissiper toutes ses craintes, de vaincre tous ses dégoûts, et de fixer sa destinée. Nulle autre femme n'avoit obtenu de lui le sentiment qu'il avoit pour elle. Louis, elle n'en doutoit pas, la préféroit à ses favoris et à sa maîtresse même, il n'avoit qu'en elle une confiance entière; ainsi, non-seulement elle étoit *sa plus tendre amie*, mais l'objet qu'il aimoit le mieux. Quelle pensée! . . . . Dans

tout autre temps, elle eût senti vivement l'infidélité de la comtesse d'Heudicourt; dans ce moment, elle ne pouvoit penser qu'au roi. Elle venoit d'apprendre que la comtesse, avant qu'elle eût cessé d'être son amie, avoit prêté au roi le manuscrit qui contenoit son histoire. Elle possédoit l'original, écrit de sa main; elle passa le reste de la soirée à le relire avec un intérêt inexprimable: elle aimoit à se représenter l'effet que chaque mot avoit pu produire sur l'esprit et sur le cœur de Louis. Souvent elle se repentoit de n'avoir pas appuyé davantage sur une réflexion vertueuse, ou de n'avoir pas profité mieux d'une occasion de faire valoir ses sentimens et son caractère. Elle se disoit qu'elle auroit rendu cette histoire bien plus intéressante, si elle eût pu prévoir que Louis un jour la liroit. Elle se trompoit: une idée semblable eût fait perdre à son style ce naturel et cette simplicité, qui faisoient le plus grand mérite de sa narration. Toutes ses lettres au roi avoient le même charme, le cœur seul les avoit dictées. Mais, quand on écrit *sa vie entière*, ou pour le public, ou pour l'objet dont on désire avec passion l'estime et le suffrage, il est bien difficile, il est impossible, peut-être, de laisser aller rapidement sa plume, en ne consultant que sa mémoire.

Madame de Maintenon se rappeloit aussi avec délices ces paroles: *Dites-moi toujours la vérité*..... Elle se promettoit bien de la lui dire avec plus de force que jamais; elle désiroit si vivement pouvoir le rendre à la vertu! c'étoit aussi le rapprocher d'elle, et l'arracher à madame de Montespan..... Ces pensées l'occupè-

rent toute la nuit. Cette imagination, jusqu'alors si calme et si sage, s'enflammoit; ce coeur que les passions n'avoient point usé, s'attendrissoit sans défiance. Elle se disoit bien: Je l'aime comme je n'ai jamais aimé, mais elle l'admiroit trop pour s'en étonner. Elle devenoit jalouse, elle étoit agitée, et elle croyoit n'avoir que du zèle. La vertu autorisoit sa jalousie, et la reconnoissance lui déguisoit ses sentimens.

Louis le lendemain fit la revue de sa maison, en parut fort satisfait, et loua surtout beaucoup ses mousquetaires, troupe leste et brillante qu'il aimoit particulièrement. Madame de Maintenon étoit à cette revue, et le roi remarqua qu'elle avoit l'air sérieux et rêveur. Le soir, il lui en demanda la raison: Sire, répondit-elle en riant, je pensois que tous ces mousquetaires que vous aimez tant sont de francs libertins, que leur grande jeunesse les excuse, mais que ceux qui les commandent ne valent guère mieux (1). Ainsi donc, dit le roi en souriant, vous me croyez étourdi et léger comme un mousquetaire? — Mais, sire, si l'un de ces jeunes gens avoit enlevé publiquement une femme mariée, quand cette action seroit faite par le plus brave de tous, si vous le saviez, resteroit-elle impunie? non, sans doute, le coupable, j'en suis sûre, ne coucheroit pas ce soir à l'hôtel. . . . . (2). — N'ai-je pas raison de dire que vous êtes sévère? . . . . — Votre majesté ne m'a-t-elle pas ordonné

(1) Sa réponse, sans nul changement.

(2) Historique, et ses propres paroles. *Voyez* ses Mémoires.

de lui dire la vérité? — Je ne me rétracterai jamais. — Et quelles louanges, sire, pourroient vous honorer davantage que la liberté que j'ose prendre?..... — Ce désordre m'afflige et me gêne! il est affreux de punir dans les autres la foiblesse à laquelle on se livre soi-même aux yeux de tous. Mais si vous saviez combien il est difficile de rompre de certains engagemens. .... — Oui, pour des âmes vulgaires.... — Vous n'ignorez pas que depuis long-temps cette liaison m'importune et me fatigue. Mais l'habitude et je ne sais quel sentiment m'attachent encore..... Il semble qu'il y ait des chaînes que le temps fortifie par cela même qu'il les appesantit. — Ah! que la vôtre seroit promptement brisée si vous osiez compter sur la force de votre grande âme. A ces mots Louis soupira, il garda le silence un moment, ensuite reprenant la parole: N'en doutez pas, dit-il, j'aurai ce courage..... Il me coûtera bien moins que vous ne le croyez peut-être!..... Cependant, poursuivit-il d'une voix basse, je ne puis me passer d'un attachement..... Je veux que désormais le mystère en augmente le bonheur, en maintienne la décence, que l'estime en soit la base, que la confiance en assure la solidité. ..... Ici le roi s'arrêta..... Chaque mot qu'il venoit de prononcer avoit excité dans le coeur de madame de Maintenon un trouble toujours croissant qui se peignoit naïvement sur son visage; ses regards craignant de rencontrer ceux de Louis, étoient devenus errans; elle n'osoit baisser les yeux, c'eût été montrer un embarras qu'elle vouloit cacher!..... Elle avoit successivement rougi, pâli, elle respiroit à

peine..... Le roi vit, à n'en pouvoir douter, qu'elle avoit tout compris, et qu'elle souffroit; il n'eut pas le courage de poursuivre. Dans ce moment, le duc du Maine rentroit en courant dans la chambre. Pensez-y, madame, dit le roi en se levant pour sortir, pensez à cet entretien!....

Cette recommandation n'étoit pas nécessaire. Madame de Maintenon inquiète, blessée, surprise, n'eut plus qu'une seule pensée: le roi venoit de lui proposer *la place* de madame de Montespan!.... Cette offre étoit révoltante, mais l'amour la faisoit faire!.... L'amour! se disoit madame de Maintenon, qui, malgré elle, s'arrêtoit à cette idée; l'amour! et j'ai quarante-deux ans!.... Et tant de belles personnes, dans tout l'éclat de la jeunesse, se disputeroient son coeur si elles osoient y prétendre!..... Ces réflexions disposoient à l'indulgence, mais ne pouvoient séduire une âme si fière et si vertueuse; bientôt même, en y pensant mieux, elle ne sentit plus que de la douleur et de l'humiliation. Quoi! disoit-elle, malgré les principes que je lui montre, il peut croire que je consentirois à remplacer madame de Montespan!..... Il me promet le *mystère:* grand dieu! ne voit-il donc en moi qu'une hypocrite!.... Ah! que j'étois heureuse hier! il m'avoit donné le titre de sa première amie! C'étoit m'élever à la dignité la plus glorieuse et la plus chère à mon coeur!.... Mais aujourd'hui, quel abaissement!.... Moi, me déshonorer! et dans l'âge où les foiblesses sont à la fois inexcusables et ridicules! moi, perdre l'espoir de le ramener à la vertu, et le droit de lui en parler!....

Et m'aimeroit-il comme il aima la Vallière?.... Quel sentiment auroit-il pour moi! quel seroit ce languissant et méprisable attachement, froidement calculé pour sauver l'indécence d'un scandale éclatant! un amour adultère *de convenance*.... Ah! combiner ainsi avec les bienséances de si coupables projets, c'est profaner, c'est avilir la raison!.....

Madame de Maintenon n'étoit pas seule agitée; Louis éprouvoit de son côté les plus vives inquiétudes: lassé des caprices et de la jalousie de madame de Montespan, il avoit à la fois besoin d'une liaison de ce genre et d'un sentiment doux, solide et tendre qui lui fît oublier les tourmens d'une passion tumultueuse. La tendresse de madame de Maintenon étoit pour lui un dédommagement et un repos: il n'avoit pas pour elle cet attachement passionné qu'il eut jadis pour madame de la Vallière, ni cet amour impétueux que lui avoit inspiré madame de Montespan; mais le sentiment qu'il éprouvoit avoit d'autant plus d'empire sur son coeur, qu'il ne pouvoit le comparer à nul autre; il lui sembloit que madame de Maintenon eût ouvert dans son âme une nouvelle source de sensibilité. Depuis qu'il existoit, il n'avoit trouvé dans aucune femme un esprit qui lui convînt mieux, un goût qui eût autant de rapport avec le sien, des opinions qui s'accordassent si bien avec toutes ses idées, et un caractère aussi parfait. La raison ne lui paroissoit en elle qu'un charme de plus, qu'elle possédoit exclusivement, parce que dans sa bouche une touchante douceur ou la gaîté la plus piquante en déguisoient toujours la sévérité.

Louis n'aimoit véritablement à s'entretenir qu'avec elle; dans son absence il ne mettoit presque plus d'amour-propre dans la conversation. Il croyoit n'être parfaitement entendu et apprécié que par elle; il étoit bien mieux que subjugué. Attiré par l'attrait le plus doux, retenu par la réunion de toutes les convenances du coeur et de l'esprit, il étoit enfin fixé. Il n'avoit aucun doute sur la sincérité de la vertu de madame de Maintenon; mais il pensoit qu'il n'étoit pas impossible d'en triompher. Il étoit encouragé par la double présomption d'un amant, et par celle d'un roi. Il avoit séduit l'innocence, il avoit enchaîné une coquette, il lui restoit à conquérir une femme aussi spirituelle que vertueuse, et dont l'expérience et les réflexions avoient affermi tous les principes. Cette femme étoit belle et remplie de grâces; elle avoit, sinon l'éclat de la jeunesse, du moins toute la fraîcheur de la pureté, charme si doux à tous les yeux, et si puissant sur l'imagination.....

Louis brûloit d'impatience de revoir madame de Maintenon; mais, par une sorte de crainte qu'il ne pouvoit surmonter, il ne désiroit pas se retrouver tête-à-tête avec elle dans cette même journée. Il imaginoit que, malgré les témoins, il devineroit facilement, par ses regards et par ses manières, l'effet qu'avoit produit sa déclaration. Il se rendit chez madame de Montespan, de meilleure heure que de coutume; et son chagrin fut extrême, en apprenant que madame de Maintenon venoit de partir pour Paris, et qu'elle n'en reviendroit que le surlendemain.

Louis trouva la conversation aussi ennuyeuse qu'insipide; toutes les plaisanteries de madame de Montespan lui parurent froides ou déplacées; il eut de l'humeur, et craignant de la marquer par de la tristesse, il ne la montra que par de la désobligeance, le défaut le plus éloigné de son caractère. Il eut ce ton sec et laconique si terrible dans un souverain, parce qu'il intimide et qu'il inquiète. Plus d'un courtisan, mal reçu ou repoussé, se crut perdu, et passa la nuit entière à chercher, avec effroi, la cause de sa disgrâce. Madame de Montespan, plus pénétrante, ne connut que trop que l'on ne devoit attribuer l'humeur du roi qu'à l'absence de madame de Maintenon. Elle vit que ce sentiment, qu'elle ne pouvoit concevoir, prenoit sur le coeur de Louis un véritable empire. Le mal devenoit pressant; elle imagina, pour y remédier, de former une ligue formidable contre celle à qui l'on avoit enlevé déjà sa seule amie. Le duc de Villeroy resta neutre; c'étoit tout ce qu'on lui demandoit: mais le prince de Marsillac, qui avoit eu de l'amitié pour madame de Maintenon, entra dans cette conjuration, ainsi que Louvois et beaucoup d'autres (1). Alors on se flatta que l'on parviendroit à perdre, sous peu de temps, une personne fière, sensible et franche, incapable d'intriguer et de nuire; une personne sans parens pour la soutenir, sans amis pour la faire valoir, ou pour l'avertir de ce qui se tramoit contre elle. La droiture et la vertu devoient triompher de tous ces complots; exemple unique peut-être à la cour, et qui fait encore plus d'honneur au

(1) Historique.

grand caractère de Louis, qu'au mérite de madame de Maintenon.

Le jour où madame de Maintenon revint à Versailles, elle fut sur-le-champ chez madame de Montespan, elle y trouva le roi, elle évita de rencontrer ses regards; mais lorsqu'il lui parla, il fut impossible de remarquer en elle le moindre changement. Il n'y avoit dans la chambre, outre madame de Montespan, que deux ou trois personnes; on ne pouvoit s'entretenir en particulier; la conversation fut toujours générale: on parla des amours vertueux de Louis XIII et de mademoiselle de la Fayette; madame de Montespan s'en moqua; elle prétendit que pour vaincre la résistance de mademoiselle de la Fayette, il n'avoit manqué au feu roi que d'être plus aimable et plus amoureux. Si le roi, poursuivit-elle, vouloit être sincère, il conviendroit qu'il n'a jamais trouvé de rigueur soutenue dans les femmes qu'il a véritablement aimées. En parlant ainsi, madame de Montespan ne songeoit qu'à excuser sa propre foiblesse, et à confondre avec elle toutes les autres femmes. Madame, lui répondit le roi en souriant, je ne prendrai point cela pour une flatterie.... mais je vous assure qu'il s'en faut bien que j'aye été toujours heureux par mes sentimens; et, puisque vous le désirez, je vais vous conter un de mes revers. Une des premières personnes que j'aye aimées, fut mademoiselle d'Argencourt, fille d'honneur de la reine-mère (1); elle m'écouta avec douceur, ne m'ôta point l'espérance, refusa de me donner un rendez-vous, reçut mes billets, et me prescrivit le plus grand

(1) Historique.

mystère. Cette intrigue duroit depuis six semaines; je n'avois que des espérances, mais chaque jour les fortifioit, lorsqu'un soir, chez la reine, j'appris que mademoiselle d'Argencourt étoit malade. Les jours suivans, elle ne parut point; je n'osois demander de ses nouvelles, et ne pouvant supporter mon inquiétude, je résolus de prendre un confident. Chamarante étoit alors mon premier valet de chambre; je lui confiai mon amour et ma peine, et je le chargeai de prendre les informations les plus détaillées sur la santé de mademoiselle d'Argencourt. Je fus très-frappé de l'air surpris et consterné dont Chamarante reçut ma confidence, et plus encore, de l'embarras mortel avec lequel il me rendit compte de sa commission. J'eus des soupçons; je fis épier et suivre Chamarante, et je découvris, avec certitude, qu'il étoit depuis long-temps l'amant heureux de mademoiselle d'Argencourt (1). Mon indignation ne tomba point sur lui; j'avois vu clairement, à sa surprise, qu'il avoit ignoré jusqu'alors mes prétentions sur le coeur de sa maîtresse. Je sentis combien la pensée de me venger d'une telle préférence seroit au-dessous de moi (2); je ne dis rien à Chamarante; j'écrivis un billet, que je lui ordonnai de porter à mademoiselle d'Argencourt; il obéit avec une douleur qui se peignoit sur son visage. Il accabla sans doute de reproches sa maîtresse, en lui remettant ce billet; mais elle fut étrangement surprise en y trouvant ces mots:

(1) Historique.

(2) Historique.

„Je vous permets d'épouser mon valet de „chambre, si vous pouvez l'y déterminer; la „reine y consent. Chamarante conservera sa „place. Je lui donne vingt mille francs pour „les frais de noce Je vous défends de repa„roître désormais à la cour."

Chamarante épousa mademoiselle d'Argencourt, et resta à mon service, où vous le voyez encore (1). Comme le roi achevoit ce récit, plusieurs personnes entrèrent; Louis s'approcha de madame de Maintenon, et lui dit à demi-bas: Convenez, madame, que vous n'aviez pas besoin d'entendre ce que je viens de conter, pour savoir que je puis aimer, sans qu'on réponde à mes sentimens. Sire, répondit-elle, sans partager le sentiment qu'on inspire, on peut aimer mieux.... Non, reprit vivement le roi, *on ne peut aimer mieux*..... Madame de Maintenon ne répondit que par un regard.. .. jamais sa bouche n'eût osé dire ce que ses yeux exprimoient dans ce moment. Ce regard, qui pénétra Louis jusqu'au fond du coeur, n'échappa point à madame de Montespan; elle s'approchoit dans cet instant de madame de Maintenon. Cette dernière rougit en la voyant si près d'elle: Il lui sembloit qu'elle devoit deviner sa pensée. Madame de Montespan, en effet, vit tout d'un coup-d'oeil, et, malgré ses soupçons et ses pressentimens, sa surprise égala son dépit et sa colère. Hors d'état de se contraindre: Pardonnez mon indiscrétion, dit-elle du ton le plus ironique, mais assez bas pour n'être entendue que du roi et de madame de Maintenon; je vois que je dois me retirer,

(1) Historique.

A ces mots, elle s'éloigna, Madame de Maintenon ne pouvant dissimuler son trouble, se leva et disparut. Le roi s'approcha de madame de Montespan, et lui parla à l'oreille. Tout le monde sortit, et Louis se trouva (non sans quelqu'embarras) tête-à-tête avec madame de Montespan. Alors cette dernière éclata avec véhémence. Tout le monde, dit-elle, voit, ainsi que moi, la perfidie de la femme ingrate qui me doit tout. — Que voulez-vous dire? — Ce que dit toute la cour, que vous aimez madame de Maintenon, et que vous êtes d'accord. — On dit que je suis l'amant de madame de Maintenon? — On le voit. — Lorsqu'on a toujours été irréprochable, on ne prend point un amant à quarante ans. — On prend un roi quand on le peut. — Oui, une ambitieuse, madame de Maintenon ne l'est pas. — Elle cachera son ambition, comme elle a caché sa coquetterie. — Vous m'avez mille fois vanté sa vertu. — Vous savez maintenant que j'avois tort. — C'est peut être la seule chose sur laquelle vous m'ayiez dit l'exacte vérité. A ces mots, la fureur de madame de Montespan n'eut plus de bornes. La querelle fut très-violente, et finit par des pleurs, qui touchèrent le roi. Un froid raccommodement termina cette scène.

Madame de Montespan venoit de faire une grande mal adresse, en disant à Louis, pour avoir le droit de se plaindre, que tout le monde le croyoit amoureux de madame de Maintenon (1). Si l'on devinoit cet amour, que rien n'avoit manifesté, non-seulement on ne le trouvoit pas ridicule, mais il ne paroissoit même

(1) Historique.

pas extraordinaire: c'étoit, en quelque sorte, approuver son choix. Cette idée ôtoit à Louis une espèce de crainte, qu'il eût surmontée beaucoup moins facilement que celle d'un blâme fondé. Madame de Montespan n'eut point d'explication avec madame de Maintenon; elle se contenta de la surveiller, de l'épier et de l'empêcher, par tous les moyens possibles, de se trouver tête à tête avec le roi.

Malgré cette surveillance, Louis revit madame de Maintenon en particulier; mais il trouva, dans son maintien et dans ses discours, une certaine réserve, qui lui en imposa tellement, qu'il n'osa jamais lui reparler de ses sentimens. Madame de Maintenon, le voyant assez intimidé à son gré, reprit sa grâce ordinaire. Elle fit seule, pendant plus d'une demi-heure, les frais de la conversation; et, comme le roi gardoit le silence, elle s'engagea dans d'assez longs récits; elle conta plusieurs petites histoires naturellement amenées, et ce fut avec tant de charme et de gaîté, qu'elle amusa le roi malgré lui. A la fin, il sourit, en disant: Vous avez donc tout à fait renoncé à la dévotion? — Pourquoi donc, sire? — Mais, dans vos principes ne faut-il pas ennuyer son prochain? J'ai lu cela dans votre histoire. — J'en conviens, je le pense; mais c'est le seul principe que je ne puisse conserver avec votre majesté. — Vous y manquez avec tant d'autres! — Non, sire, quand vous n'êtes pas présent. — Je suis bien sûr que vous êtes aimable en mon absence. — Que m'importeroit alors de l'être? — Ah! c'est à moi de parler ainsi!..... j'exprimerois la vérité, et vous ne venez de dire

qu'une chose spirituelle. — Ah! sire, je n'ai point d'esprit avec vous. — Que je le voudrois! Quelle préférence!.... Mais, madame, d'où viendroit-elle? — Du plus tendre des sentimens..... — Vous partagez donc les miens? — Sire, j'ose vous le dire, je vous aime comme on ne vous a jamais aimé; vous ne changerez point pour moi, parce que mon attachement sera toujours le même;..... vous ne me verrez point de caprices, de jalousie... — Tant pis; que ne donnerois-je pas pour que vous eussiez cette injustice!.... — Cela est impossible; je méprise la place qu'on envie. Je suis fière de la mienne!... l'estime me l'a donnée, je ne craindrai jamais de la perdre. Mais, cependant, je ne le vois que trop, je ne serai parfaitement heureuse que dans quelques années.... — Comment? — Quand la conduite de votre majesté sera, sur tous les points, conforme à ses principes.

Cette conversation se prolongea, sans que Louis osât s'expliquer mieux. Il trouvoit madame de Maintenon si tendre, si aimable, qu'il ne voulut pas risquer de lui redonner de la sévérité, ou de lui causer de l'embarras. Il la quitta mécontent, et néanmoins charmé d'elle(1).

Madame de Maintenon, enorgueillie de la timidité du roi, se rassura sur les sentimens qu'elle inspiroit; il lui sembloit qu'elle ne devoit plus les craindre, puisqu'elle savoit en réprimer l'expression; mais avec quelle nouvelle ardeur elle s'intéressoit à la gloire et au salut du roi!.... Elle n'eut plus d'autre pensée que celle

(1) Elle dit dans ses Lettres: *Je le renvoie toujours mécontent, et jamais désespéré.*

d'employer tout son ascendant à rendre Louis à la religion, et à le rapprocher de la reine.

Louis, toujours attiré par le charme d'une conversation qui lui devenoit tous les jours plus nécessaire, étoit, cependant, profondément blessé de la résistance sévère et franche qu'on lui opposoit. Il sentoit que rien, désormais, ne pourroit remplacer auprès de lui madame de Maintenon. Sa confiance en elle étoit parfaite, parce qu'il avoit éprouvé mille fois, que, toujours équitable et sincère, elle étoit incapable de donner un conseil intéressé. Elle n'envisageoit en toutes choses que la gloire du roi; elle sacrifioit, sans effort, à cette considération si puissante, tous ses ressentimens personnels. Elle adoucit souvent Louis irrité contre Louvois, quoiqu'elle n'ignorât pas que Louvois étoit son ennemi; mais Louvois avoit de grands talens, elle désiroit de bonne foi qu'il conservât sa place (1). Le roi la louant un jour de cette générosité: Mais, sire, répondit-elle, quel mérite ai-je donc à cela; puisque je sais qu'il vous sert bien, et qu'il vous est de la plus grande utilité? Lorsqu'un tel sentiment est vrai, et qu'un souverain du caractère de Louis-le-Grand n'en doute pas, on est pour jamais affermi dans sa place. Peu de jours après, Louvois, au sujet d'un emploi important demandé par plusieurs personnes, dit au roi que madame de Maintenon s'étoit vantée qu'elle seule le feroit donner. Le roi répondit sèchement: Je suis sûr que cela n'est pas vrai. Ce qu'il y a de certain, reprit Louvois, c'est que madame de Maintenon se mêle de tout: car, dans toutes les affaires,

(1) Historique.

je vois son nom, et j'y trouve bien rarement celui de madame de Montespan (1).

Louis, dans cet instant, compara l'animosité de Louvois à la douceur et à l'équité de madame de Maintenon. Il vit, de plus, que madame de Montespan avoit gagné Louvois; ce fut tout l'effet que produisit ce discours.

On sait qu'auprès d'un prince sans lumières, on peut, avec de certains ménagemens, décrier ses ennemis, en conservant des apparences de douceur et de générosité; cet art hypocrite n'est que trop exercé dans le grand monde, et il est si raffiné dans les cours!.... On loue seulement dans ceux qu'on n'aime pas, les qualités que personne ne leur refuse; mais ces louanges sont sèches, et toujours un peu au-dessous de l'opinion que l'on connoit aux autres. Un éloge plus foible qu'il ne doit l'être est une injustice. Le silence, dans ce cas, n'en seroit pas une. On n'est pas alors obligé de déclarer ce qu'on pense; mais quand on porte un jugement, il faut qu'une parfaite équité s'y trouve. La haine, qui s'efforce de paroître impartiale, n'a jamais pour la louange le mot propre, parce qu'elle ne cherche que des termes qui puissent affoiblir la vérité qu'elle exprime à regret. Mais, quand on critique l'objet que l'on craint ou qu'on envie, le langage auroit naturellement de la vigueur et de l'énergie, si l'on se livroit à son impulsion. Les courtisans n'ont pas cette imprudence; ils composent leurs regards, leur maintien, de manière à ne montrer que de la douceur, ou du moins de l'insouciance, et quel-

(1) Historique. *Voyez* ses Lettres et les Mémoires de Baumelle.

quefois de la distraction, qui laisse échapper un mot que l'on n'oseroit pas hasarder avec l'air de la réflexion. Enfin, les réticences perfides, le silence affecté dans certaines occasions, sont encore des moyens employés souvent avec autant de succès, que s'ils n'étoient pas usés depuis des siècles. Toute cette dissimulation n'auroit pu abuser un prince qui avoit un tact si fin, et tant d'expérience et de pénétration. Il n'eut une confiance sans bornes en madame de Maintenon, que parce qu'il ne vit qu'en elle une franchise inaltérable, une impartialité et une grandeur d'âme qui ne se démentirent jamais.

Madame de Montespan, à force d'artifices, étoit parvenue à ne retirer aucun fruit de sa finesse, de son esprit et de l'expérience qu'elle avoit acquise à la cour; le roi connoissoit son caractère et ses ruses! il pénétroit tous ses desseins. Lorsqu'elle ne faisoit une épigramme que pour dire un bon mot, elle n'y revenoit plus et n'y pensoit plus; mais, quand c'étoit pour nuire, elle faisoit naître mille occasions de reproduire et d'envenimer la médisance ou la calomnie, tous ses amis la secondoient; cet acharnement et ce concert de méchanceté dévoiloient au roi un genre d'intrigue dont il avoit jadis été souvent la dupe, et qui, répété tant de fois, ne servoit plus maintenant qu'à l'éclairer. Madame de Montespan, dans tous ses entretiens particuliers avec Louis, lançoit les traits les plus mordans sur le caractère de madame de Maintenon. D'un autre côté, Louvois l'accusoit d'ambition, et laissoit entendre qu'elle se vantoit de mener le roi. Le prince de Mar-

sillac, n'osant dire du mal d'elle, parloit sans cesse de *Scaron;* on faisoit mille contes burlesques du *Cul de jatte* (1); on espéroit que le ridicule qu'on vouloit attacher à ce nom, rejailliroit, aux yeux de Louis, sur sa veuve. Et Louis dit à madame de Maintenon: Marsillac est votre ennemi. — Je ne le crois pas, répondit-elle; pourquoi le seroit-il? — Parce que je vous aime, et que je n'ai de véritable confiance qu'en vous. — Ah! sire, puisse-t-il me haïr toujours!....

Ainsi, sans amis, sans appui, environnée d'envieux, de détracteurs et d'ennemis, ayant contre elle la maîtresse du roi, les favoris et les ministres, madame de Maintenon, uniquement soutenue par sa droiture et par l'estime du roi, voyoit chaque jour augmenter sa faveur. Le roi l'éclairoit sur ceux qui la trahissoient; tout devoit être extraordinaire dans cette liaison d'un genre si nouveau: c'étoit le souverain qui avertissoit son amie des embûches qu'on lui dressoit, et des intrigues qui se tramoient contre elle; c'étoit lui qui se plaignoit à elle des efforts réunis pour la perdre auprès de lui. Il aimoit à guider celle qui ne lui donnoit jamais que les plus sages et les plus nobles conseils; il trouvoit une douceur extrême à lui prouver ainsi la fermeté de son caractère, la pénétration de son esprit, la solidité de son amitié. Et madame de Maintenon s'attachoit avec passion à ce maître si digne d'avoir des sujets fidèles et dévoués, à cet ami si tendre et si sûr, dont les sentimens se fortifioient par tout ce qui les détruit ou les affoiblit dans les âmes vulgaires.

(1) Historique.

Les personnes intrigantes ont un dangereux défaut, qui finit toujours par leur être nuisible; elles s'agitent trop pour se faire valoir; elles hasardent trop. Dans ce grand nombre de démarches, il est impossible qu'il n'y en ait pas de déplacées, d'imprudentes, de ridicules: ceci tient à la passion, l'esprit n'en sauroit préserver. On ne joue point la modération, il n'y a point en ce genre d'hypocrite à la cour; on ne pourroit tromper à cet égard, sans risquer d'être pris au mot; on se garde bien de faire de la dissimulation un usage aussi mal-adroit. Si le hasard place sur la route de la fortune une personne sage, paisible, dénuée d'ambition, elle fera, sans projet et sans calcul, tout ce qu'il faut pour réussir, surtout si elle a des rapports directs avec un souverain d'un mérite supérieur; sa réserve et sa droiture seront appréciées, son insouciance même sur ses intérêts lui sera comptée. Au milieu de l'agitation qui l'environne, et des intrigues multipliées des autres, elle paroîtra non-seulement estimable, mais originale et piquante. Les ennemis de madame de Maintenon, et la cabale formée contre elle, l'eussent perdue peut-être quinze ans plutôt; mais, comme on l'a dit, le roi joignoit à son esprit naturel, à ses grandes qualités, une longue expérience. On ne l'abusoit plus sur les choses dont il pouvoit juger par ses propres observations; il trouva de la douceur et de la gloire à se déclarer le protecteur et l'ami du mérite éclatant qui causoit tant d'ombrage, et qui inspiroit tant de jalousie et de haine.

Le duc du Maine avoit près de huit ans, il passa enfin entre les mains des hommes. Ma-

dame de Maintenon acquitta d'anciens services d'amitié, en faisant nommer pour gouverneur le marquis de Montchevreuil: les ennemis même de madame de Maintenon furent forcés d'approuver ce choix. Le marquis de Montchevreuil, fier et désintéressé, n'avoit jamais rien demandé, quoiqu'il eût un beau nom, des talens et peu de fortune; il n'avoit paru jusqu'alors à Versailles que pour faire sa cour au roi; il aimoit son souverain, sans désirer l'approcher davantage, et sans en rien attendre. Depuis sa nomination à la place de gouverneur du duc du Maine, on compta de plus, à la cour, un homme aussi vertueux, et d'un aussi grand caractère que les ducs de Beauvilliers et de Montausier.

Tous les soirs, on amenoit le duc du Maine chez sa mère, à l'heure où le roi s'y trouvoit; cet enfant, qui montroit l'esprit le plus précoce, étoit adoré du roi, et de madame de Maintenon. Cette vive affection resserroit encore, entre ces deux personnes, les liens puissans de la confiance et de l'amitié. Madame de Montespan étoit jalouse, à la fois, de la tendresse maternelle de sa rivale pour son fils, et de la reconnoissance du roi pour tant de soins prodigués depuis sept ans à cet enfant si cher, dont l'esprit et la grâce ne paroissoient être, aux yeux du roi, que l'ouvrage heureux de la gouvernante. Un jour, le grand Condé, chez madame de Montespan et en présence du roi, se plaignant du bruit que faisoit le duc du Maine: Plût à Dieu, monsieur, dit le jeune prince, que j'en puisse faire un jour autant que vous (1)! . . . . A cette jolie réponse, le roi et madame de Main-

(1) Historique.

tenon, de premier mouvement, se regardèrent. Madame de Montespan avoit, sans doute, le droit de réclamer ce regard de Louis; mais elle n'étoit pas assez bonne mère pour se plaindre avec justice de ne l'avoir pas obtenu.

Cependant Louis, uniquement aimé de Madame de Maintenon, n'obtenoit d'elle que l'assurance et les preuves de la plus vive amitié; soit qu'il voulût se distraire de la peine que lui causoit une si constante rigueur, soit qu'il eût le dessein de lui donner de la jalousie, il parut disposé à former un nouvel engagement. Il eut l'air de remarquer mademoiselle de Guédani (1). Cette jeune personne, âgée seulement de quinze ans, avoit cette espèce de naïveté sans timidité, qui annonce plus d'étourderie qu'elle ne montre d'innocence; à l'aisance avec laquelle elle faisoit et disoit des folies, on voyoit que, malgré son inexperience, elle n'ignoroit pas qu'à son âge tout ce qu'on dit est sans conséquence, et peut avoir de la grâce quand on est jolie. Connoître ce privilége, c'est déjà trop savoir; en user, c'est manquer de modestie. Madame de Nevers, fille de la comtesse de Thianges, donna une inquiétude plus sérieuse à madame de Montespan, on crut que le roi balançoit entr'elle et la duchesse du Ludre. Cette dernière ne cachoit pas ses prétentions: un jour, Madame (2), tenant un compas, lui dit en riant: „Il faut que „je crève ces deux yeux-là qui font tant de „mal.“ „Crevez-les, madame, répondit-elle,

(1) Fille naturelle de Jules de Bourbon, duc d'Enghien, légitimée, et mariée, depuis, au marquis de Lavray.

(1) Seconde femme de Monsieur, frère du roi.

„puisqu'ils n'ont pas encore fait tout celui que „je voulois (1).“

Louis ne se décida point, ne devint point amoureux, ou du moins ne le fut qu'un instant; ces petits écarts le refroidirent encore pour madame de Montespan: rien ne fatigue davantage que la jalousie d'une ancienne maîtresse. Les hommes calculent les années d'un attachement; et, quand ils en peuvent compter plusieurs, ils ne trouvent plus que de l'injustice dans les reproches d'infidélité.

Louis, excédé de l'aigreur de sa maîtresse, n'en écouta qu'avec plus de plaisir les douces remontrances de son amie. On parla de vertu, de religion, de conversion; Louis fut touché, il promit presque de réformer ses moeurs. On étoit sur la fin de l'hiver, le carême fit cesser les bals et suspendit les spectacles. Une voix forte et sévère vint se joindre à la voix persuasive de madame de Maintenon, Bourdaloue parut à Versailles. Il prêcha. Il étonna Bossuet; il émut le roi, fit pâlir les courtisans, jeta l'effroi dans le coeur de madame de Montespan, et fortifia la plus chère espérance de madame de Maintenon.

Non-seulement madame de Montespan craignit la conversion du roi, mais elle prévit la sienne; c'étoit pour elle un double sujet de frayeur. On redoute long-temps ses propres remords avant d'y céder. Les femmes, alors, pouvoient s'éloigner de la religion, mais elles ne l'abjuroient jamais. Parmi les femmes galantes de ce temps, Ninon fut la première qui fit du vice une doctrine; elle seule à formé la

(1) Historique.

secte, devenue depuis si nombreuse, des esprits-forts de son sexe; elle marcha avec intrépidité dans la carrière que nulle autre de ses contemporaines n'osa parcourir toute entière. Elle continua de prêcher le déisme, l'indépendance et la loi naturelle; elle eut des amans jusque dans sa vieillesse, et elle mourut dans l'impiété. Il n'est donc pas étonnant que les plus illustres philosophes du siècle suivant ayent honoré sa mémoire par tant d'hommages éclatans, et qu'on ait publiquement fait son éloge dans le sein même d'une célèbre académie (1).

Madame de Montespan, agitée par les remords, eut l'idée bizarre d'aller consulter soeur Louise de la Miséricorde, qu'elle n'avoit pas vue depuis sa retraite aux Carmélites (2). Pour ne pas laisser madame de Maintenon sans elle à Versailles, elle voulut l'emmener. Madame de Maintenon fut très-surprise de cette étrange fantaisie, mais elle se garda bien de s'en moquer; elle espéra que la vue et les discours de la sainte carmélite pourroient produire une salutaire impression sur le coeur de madame de Montespan. En arrivant aux Carmélites, madame de Montespan laissa madame de Maintenon dans un parloir, et montrant un papier qui contenoit un ordre de l'archevêque, elle se fit ouvrir la grille; elle entra dans le couvent, et demandant madame de la Vallière, on la conduisit dans sa cellule. Soeur Louise étoit à l'église; on fut la chercher. Madame de Montespan, seule dans cette cellule, regarde avec sai-

(1) *Voyez* l'éloge de Christine, reine de Suède, par d'Alembert.

(2) Historique.

sissement cet humble et triste asyle de la pénitence, qui ne contient qu'un crucifix, une tête de mort, un prie dieu, une chaise de bois et un cercueil..... Dieu! dit-elle, la duchesse de la Vallière habite depuis trois ans cette lugubre prison!.... Cette idée, qui confondoit son imagination, lui fit oublier le dessein qui l'amenoit; elle ne songea qu'à la situation de madame de la Vallière. L'aspect de cette cellule l'etonnoit, comme si elle n'eut jamais entendu parler des Carmélites: car les personnes légères, enivrées du monde, ne se représentent vivement que les choses qui peuvent flâtter leurs goûts ou leurs passions: aussi sont-elles souvent plus frappées que d'autres, lorsqu'elles rencontrent, pour la première fois, des objets imposans et terribles: elles n'en avoient jamais auparavant eu l'idée. Madame de Montespan sentit enfin quelque mouvemens de compassion pour cette femme intéressante, dont elle avoit trahi la confiance et l'amitié avec tant de perfidie. Ce fut le désespoir, dit-elle, qui lui fit prendre un parti si violent, et j'en suis la cause!..... De quel oeil me verra-t-elle?.... Que viens-je faire ici? Oser y paroître, n'est-ce pas insulter ma victime?... Ah! plutôt fuyons cette infortunée!..... Comme elle avoit cette pensée, la porte s'ouvrit, et soeur Louise parut!.... Madame de Montespan tressaille, et sa surprise est extrême, en jetant les yeux sur madame de la Vallière, qu'elle s'attendoit à trouver changée, exténuée par un tel genre de vie. Trois années d'une austère pénitence n'avoient rien fait perdre à sa beauté; avec la paix de l'âme, elle avoit même repris toute sa fraîcheur;

cette robe d'étamine, ce scapulaire, ces voiles noirs, faisoient ressortir, avec un éclat éblouissant, la blancheur si pure de son teint: il sembloit que ces vêtemens simples et religieux fussent inventés pour cette figure modeste et touchante, et pour donner à ce visage angélique tout le charme céleste qu'il pouvoit avoir. Sa seule présence embellissoit sa cellule; elle y apportoit la piété, le calme, la paix. Madame de Montespan n'éprouva plus que de l'admiration et la confusion secrète la plus pénible: elle sentit, pour la première fois, qu'il existe un bonheur indépendant des passions et des affections humaines, et que ce bonheur doit surpasser tout ce que la seule imagination peut concevoir, parce qu'il est d'une nature divine. Honteuse d'elle-même, ne regardant plus qu'avec respect et tremblement tout ce qui l'environnoit, dépouillée enfin de toute son audace, madame de Montespan restoit immobile à sa place..... Soeur Louise s'approcha d'elle, et avec une sérénité pleine de douceur: Vous voulez me parler? lui dit-elle; asseyons-nous. A ces mots, prononcés avec ce son de voix enchanteur qui pénétroit jusqu'au fond de l'âme, madame de la Vallière présente à madame de Montespan l'escabelle de bois, et elle s'assied sur son cercueil. Il y eut un long silence; madame de Montespan vouloit en vain cacher un trouble combattu par son orgueil; cependant, prenant la parole: Ah! s'écria-t-elle, que vous m'en imposez ici!.... combien je vous y trouve de grandeur et de supériorité!. .. Que dites-vous? reprit madame de la Vallière. Ah! c'est ici que tout doit me rappeler mes foiblesses! Si j'eusse

vécu dans l'innocence, je n'aurois jamais eu la vertu d'y venir! La charité chrétienne ne m'admit dans cette enceinte que pour m'y faire expier mes fautes. Qui suis-je au milieu de ces saintes filles, dont la vie fut si pure, qu'elles n'ont eu l'idée des égaremens d'un coeur livré aux passions, que par ma déplorable histoire!... Qui suis-je parmi ces anges! une criminelle, indigne de servir celles qui daignent m'admettre au rang de leurs compagnes..... Et moi, grand Dieu! s'écria madame de Montespan, que suis-je donc à vos yeux? Hélas! répondit l'humble et douce pénitente, ce que je fus moi même!.... Qui peut vous plaindre autant que moi?..... — Je n'aurai jamais le courage d'imiter les rigueurs de votre pénitence; mais l'état où je suis me fatigue et m'effraie... — Vous êtes donc moins aimée?..... — Ah! le détail de mes peines seroit trop long!..... Pourrai-je m'arracher de ce séjour plein d'illusion, où rien ne m'attache, où tout me retient?..... Conseillez moi; comment fîtes-vous pour rompre tout à coup tant de liens? — „En me jetant dans les bras de „Dieu, en aimant avec transport celui que j'a„vois tant offensé (1)!" Cet entretien se prolongea; mais ces deux personnes, qui se ressembloient si peu, finirent par ne plus s'entendre: l'une ne parloit que des regrets de l'amour; l'autre n'exprimoit que ceux de l'ambition et de la vanité, et madame de Montespan étoit hors d'état de concevoir que l'amour de Dieu pût dédommager des hommages de la cour la plus brillante de l'Europe. Cependant madame de

(1) Phrase d'une de ses Lettres au maréchal de Bellefonds. *Lettre XXI, p.* 185.

la Vallière attirant sa confiance, elle se plaignit avec amertume de ce qu'elle appeloit l'ingratitude de madame de Maintenon. C'est mon amie, dit-elle, qui m'enlève le coeur du roi. Votre amie!..... reprit madame de la Vallière, qui ne put s'empêcher peut-être alors d'admirer en secret la Providence; votre amie! Ah! que vous devez souffrir!.... Mais, poursuivit-elle, on vante tant la vertu de madame de Maintenon! Elle ne veut sans doute que ramener le roi à la religion: ne devez-vous pas seconder un tel dessein? Que ne donnerois-je pas pour le voir réussir!..... — Vous priez pour sa conversion? — Ah! chaque jour..... et pour la vôtre aussi. — Vos prières doivent tout obtenir..... Je vous en conjure, ne demandez pas que je me fasse carmélite..... — Mais, en le quittant, que vous en coûteroit il de renoncer à tout?.... — Enfin je ne prétends point à l'éclat d'une telle conversion. — Si vous saviez comme on est heureuse ici!..... — Je le vois, je le crois, et je ne puis le concevoir..... — Quoi! pouvoir se livrer à toute sa sensibilité, non-seulement sans crainte, sans folie, sans jalousie, mais en remplissant le plus sacré de tous les devoirs!..... Comme elle disoit ces mots, on entendit le son d'une cloche qui appeloit soeur Louise dans la salle de la communauté; elle s'y rendit avec madame de Montespan: on y trouva madame de Maintenon et toutes les religieuses; on tira une petite loterie de livres de piété et d'images donnés par madame de Montespan (1). Ce fut avec un vif intérêt que madame de Maintenon examina madame de la Vallière; elle ne

(1) Historique.

se lassoit point de regarder cette femme que Louis avoit si tendrement aimée; en la contemplant, elle croyoit étudier le coeur du roi. Assise à l'écart pendant tout le petit tumulte causé par le tirage de la loterie, madame de Maintenon, les yeux fixés sur madame de la Vallière, ou sur madame de Montespan, garda le plus profond silence. Au bout d'une demi-heure, quelqu'un lui demandant à quoi elle pensoit: *Je réfléchis, dit-elle, sur Madeleine pécheresse, et sur Madeleine pénitente* (1).

Madame de Montespan étoit si légère, que la gaîté de toutes ces religieuses effaça presque entièrement de son esprit les impressions qu'elle avoit reçues dans la cellule de madame de la Vallière. En s'en allant, elle lui demanda si elle vouloit la charger de dire quelque chose de sa part *au frère de Monsieur?* Non, madame, répondit soeur Louise; je ne parle de lui qu'à Dieu (2).

De retour à Versailles, madame de Montespan vit Bossuet, qui lui parla de la part du roi; il n'annonça ni exil, ni disgrâce; mais il conseilla d'aller passer trois mois à Clagny. Ce conseil étoit un ordre; il fallut promettre de le suivre. Madame de Maintenon reçut des plaintes mêlées de reproches et d'emportemens (3); elle triomphoit; la douceur ne lui coûta rien; elle trouvoit même au fond de son coeur un sentiment qui la disposoit naturellement à la pitié; elle concevoit combien il en devoit coûter de se séparer du roi: elle s'attendrit, elle donna de sages conseils. Il faut rompre, lui dit-elle,

(1) Historique. (2) Historique.
(3) Historique.

une liaison coupable; mais il faut, et je désire que ce sacrifice soit à la fois utile à votre réputation, à votre bonheur, à celui de la reine, qu'il paroisse volontaire, que la religion en ait tout l'honneur. Eloignez-vous pour le temps prescrit, et qu'à votre retour, le roi ne voie plus en vous qu'une amie. Déclarez vous-même ce dessein, soyez-y fidèle, et vous trouverez le prix d'un si noble effort dans l'estime publique et dans l'attachement du roi. Ces discours ne consolèrent pas madame de Montespan; mais elle partit.

Louis pressé, persuadé par madame de Maintenon, se rapprocha de la reine. Cette princesse admit dans son intimité celle qui seule avoit produit cette heureuse réunion. La duchesse de Richelieu cacha son dépit; mais quand la reine, tête-à-tête avec elle, se louoit de madame de Maintenon, elle gardoit le silence, en affectant cet air froid et contraint qui annonce si clairement que l'on ne veut pas expliquer sa pensée. Un jour, pressée par la reine de répondre: Madame, dit-elle, d'après une longue expérience, je me suis fait la loi de ne juger jamais madame de Maintenon sur ses premières démarches; car j'ai reconnu que personne au monde n'en peut deviner les véritables motifs.

Ce peu de mots produisit l'effet qu'on en attendoit; il jeta un germe de défiance dans le coeur de la reine.

Cependant madame de Maintenon ne voulut plus voir Louis que chez la reine; elle s'y rendoit tous les jours, y passoit toutes les soirées; les courtisans, confondus, ne savoient

plus que penser; cette conduite étoit trop pure pour qu'elle leur parût simple (1). Madame de Maintenon jouissoit avec délice de son ouvrage: le roi n'avoit plus de maîtresse! Devoit-elle se reprocher la joie que lui causoit cette idée; pouvoit-elle s'intéresser moins au salut du roi?....

Plus libre par l'absence de madame de Montespan, elle donna beaucoup plus de temps et de soins à son école de Noisy, dans laquelle se trouvoient rassemblées quarante-quatre jeunes orphelines. Cet établissement, que de Neuilly elle avoit, depuis deux ans, transféré à Noisy, en l'augmentant du double, n'étoit connu de personne; madame de Maintenon n'en avoit jamais parlé, pas même au roi. Le bien est toujours facile à cacher; on ne le soupçonne point, et nul espion n'est chargé de le découvrir. Cependant plusieurs personnes savoient, depuis quelques mois, cette bonne action de madame de Maintenon; mais elles n'étoient nullement empressées d'en instruire le roi, qui n'en fut informé que par hasard. Il voulut voir, et admira cet établissement. Madame, dit-il à madame de Maintenon, vous n'êtes pas assez riche pour faire une telle dépense; je m'en charge à l'avenir. Sire, répondit madame de Maintenon, j'accepte avec joie ce nouveau bienfait; mais que votre majesté mette le comble à ses bontés en daignant m'associer à cette bonne oeuvre. — Ne faites-vous pas plus que moi, puisque c'est vous qui prenez la peine d'instruire ces enfans? — Sire, permettez-moi d'en doubler le nombre à mes frais. En effet, deux mois après, l'hospice de Noisy contenoit qua-

(1) *Voyez* ses Mémoires.

tre-vingt-huit orphelines; et Louis voulut encore augmenter ce nombre. Madame de Maintenon, ne faisant plus alors un mystère de cet établissement, en donnoit tout l'honneur au roi. C'est son ouvrage, disoit-elle; je ne fais qu'exécuter ses ordres. Ce fut dans ce temps qu'elle écrivoit à une de ses amies: *Jugez de mon plaisir, quand je reviens le long de l'avenue, suivie de cent vingt quatre demoiselles, qui sont présentement à Noisy* (1). Sa charité ne se bornoit pas là. Ayant jadis habité Avron, elle avoit trouvé dans ce lieu beaucoup de pauvres qui l'intéressèrent tellement, qu'elle ne les perdit jamais de vue. Elle alloit toutes les semaines, ou du moins deux fois par mois, visiter les chaumières de ces environs, et y porter des vivres, de l'argent et des vêtemens (2). Toujours mise avec la plus grande simplicité, défrayée de tout à la cour, comme gouvernante des enfans du roi, elle pouvoit faire ces charités immenses, quoiqu'elle n'eût alors qu'un revenu très-borné; mais elle avoit l'âme la plus sensible et la plus élevée, elle croyoit que l'on n'est pas chrétienne quand on n'est pas charitable; enfin, elle méprisoit le faste; elle disoit et elle pensoit *que la magnificence est la passion des dupes* (3).

On étoit à la fin de l'hiver; la guerre s'étant rallumée, Louis partit pour la Flandre; la campagne fut courte et brillante. Au retour de Louis, madame de Montespan revint à la cour, elle y reparut plus belle que jamais; le roi lui-même fut étonné de sa beauté, dont une parure éblouis-

(1) *Voyez* ses Lettres.
(2) Mémoires de mademoiselle d'Aumale.
(3) Ses Lettres.

sante relevoit l'éclat; quatre mois d'absence lui rendoient presque le charme de la nouveauté. Après le jeu de la reine, Louis s'approcha d'elle, l'emmena dans une embrasure de fenêtre, lui parla un quart-d'heure. ... Les exhortations de Bossuet et les conseils de madame de Maintenon furent bientôt oubliés(1). Louis revit madame de Maintenon avec embarras; il fut agréablement surpris, en retrouvant en elle la même douceur et presque la même gaîté; il s'attendoit à des reproches, on n'en fit point. Madame de Maintenon conserva toujours son empire, parce qu'elle ne confondit jamais le rôle d'une amie sincère et courageuse avec celui d'un censeur. Louis, reconnoissant et vivement touché de cette indulgence, accabla publiquement madame de Maintenon de nouvelles marques d'estime. Il donnoit souvent, à la campagne, de petites collations aux dames de la société; les hommes y servoient les dames et s'y tenoient debout; le roi, ainsi que les autres, par le même motif de galanterie, ne se mettoit point à table, mais, sur la fin de la collation, il s'asseyoit derrière celle des dames qu'il avoit servie. Pendant plusieurs jours de suite, madame de Maintenon fut le seul objet de ses soins et d'une préférence si désirée et si généralement enviée (2).

Cette marque éclatante de faveur confondit, intimida tous les ennemis; les indifférens, et ceux qui, jusques-là, sans se décider, s'étoient partagés entre les deux rivales, n'hésitèrent plus, et se déclarèrent ouvertement pour madame de Maintenon; les courtisans les plus consommés admirèrent profondément la politique et le génie d'une femme qui avoit su acquérir l'estime et la bienveillance de la reine, captiver le roi, et conserver sa réputation. Il falloit ne louer que son caractère et sa vertu. Mais on croira toujours à la cour que les succès sont les fruits de l'adresse et de l'intrigue. On ne suppose jamais qu'un souverain puisse prendre de l'amitié de son propre mouvement. On fait tant d'efforts et de brigues pour lui plaire et pour gagner son estime, qu'il semble que son affection, mise au concours, ne doive être obtenue que par le plus habile dans l'art de cabaler et de séduire. Madame de Maintenon parvint à ce haut degré de faveur, parce qu'elle convint au roi et qu'il l'aima; cette pensée si simple fut la seule qui ne vint à personne.

(1) Mémoires de Maintenon.
(2) Mémoires de Maintenon.

Madame de Montespan ne garda plus de mesures; sa colère et sa jalousie se manifestèrent par des scènes et des emportemens qui achevèrent de fatiguer le roi et d'instruire toute la cour que son règne enfin étoit fini. Tous les hommages furent adressés à madame de Maintenon. Le duc de Villeroy revint à elle de bonne foi. La duchesse de Richelieu, entraînée par le torrent, désira une réconciliation, et demanda une explication. Le prince de Marsillac fit la même démarche. Madame de Maintenon auroit pu se rattacher par l'intérêt, tous ceux qui par intérêt l'avoient trahie. Il falloit avoir l'air de les croire. Elle étoit incapable de se venger et de feindre. On vit qu'elle n'étoit la dupe ni des protestations, ni des mensonges; Elle assura qu'elle ne conservoit aucun ressentiment; on ne compta point sur cette promesse; on s'étoit flatté de la trouver crédule, on n'attendit rien de sa générosité, et l'on conserva au fond de l'âme toute la haine à laquelle on auroit renoncé, si l'on avoit pu la tromper. Cependant elle prouva bien qu'elle savoit pardonner; elle fit rappeler la comtesse d'Heudicourt, la reçut à bras ouverts, la remit dans les bonnes grâces du roi, lui rendit son amitié qu'elle lui conserva toujours, et que la comtesse sut mériter par une reconnoissance et un dévoûment qui ne se démentirent jamais (1). Madame de Maintenon, à cette époque, se chargea d'une des filles de madame d'Heudicourt, enfant âgée alors de six ou sept ans Madame de Maintenon l'éleva elle-même, la garda toujours avec elle, et, par la suite, la maria et fit sa fortune (2).

Madame de Maintenon, accablée de visites, de flatteries qu'elle méprisoit, et d'importunités, menoit un genre de vie qui contrarioit tous ses goûts. Elle écrivoit à la marquise de Montchevreuil: *La philosophie nous met au-dessus des grandeurs, rien ne nous met au-dessus de l'ennui* (3). Néanmoins, une soirée passée avec le roi la dédommageoit d'une journée fatigante écoulée dans la contrainte. La haine et la méchanceté, forcées de rendre un hommage public à un mérite supérieur qu'on ne pouvoit plus contester, eurent recours à ces vils moyens si méprisables, si méprisés, mais qui peuvent être si dangereux avec les princes foibles et bornés. On fit paroître, contre madame de Maintenon, des satires sanglantes et des libelles infâmes, en

(1) Historique. (2) Historique. (3) Ses Lettres.

prose, en vers, et même en chansons. On s'étoit flatté qu'il seroit facile de calomnier avec succès, aux yeux de Louis, une personne qui n'avoit paru à la cour qu'à trente-six ans, et qui n'avoit commencé à y jouer un rôle qu'à quarante. Les gens de la cour qui auroient pu rendre un témoignage si honorable de la jeunesse de madame Scaron, ou étoient devenus ses ennemis, ou ne prenoient pas à elle un intérêt assez vif pour la défendre avec chaleur. On ne manqua pas de mettre tous ces écrits sous les yeux du roi. Pour avoir le droit de les lui montrer, on feignoit une violente indignation contre les auteurs anonymes, on cria vengeance, on eut même l'air d'être profondément affecté des traits les plus sanglans que l'on ne manqua pas de citer. C'étoit montrer qu'on attachoit une grande importance à ces libelles; c'étoit faire entendre qu'ils portoient atteinte à la réputation de celle que l'on calomnioit si grossièrement. Le roi reçut froidement ces dénonciations artificieuses, et se contenta de répondre: Cela ne mérite que le mépris.

Madame de Maintenon n'ignora pas ces noirceurs; beaucoup de gens par malignité, d'autres par curiosité (pour observer ce qu'elle éprouveroit), vinrent successivement l'en instruire. On lui donnoit des moyens pour arrêter le débit de ces libelles, on lui désignoit les auteurs, on lui conseilloit des vengeances. Elle rejeta cette idée avec indignation; elle confondit les observateurs par son calme et par son insouciance: Si le roi m'en parle, dit-elle, il ne pourra voir en moi, à cet égard, qu'une indifférence parfaite; ce sera lui montrer la juste confiance que m'inspirent son caractère et ses bontés. On ne triomphe de la calomnie qu'en la dédaignant (1). Cette belle maxime, qui fut également justifiée par sa conduite et par sa fortune, étoit vraie sous le règne de Louis-le-Grand, et cessa de l'être sous les deux règnes suivans, et durant l'anarchie qui termina le dernier. Quand on eut alors assez de grandeur d'âme *pour dédaigner la calomnie*, on en fut toujours la victime.

(1) Ses propres paroles.

FIN DU PREMIER VOLUME.

MADAME

DE

MAINTENON,

Pour servir de suite à l'Histoire

DE LA DUCHESSE DE LA VALLIERE,

PAR

Mme. DE GENLIS.

Rien n'est plus habile qu'une conduite irréprochable.

D'une lettre de madame de Maintenon, tome 6, page 150, édition de 1757.

Humble dans les grandeurs, sage dans la fortune.

BOILEAU.

TOME SECOND.

A PARIS,

1806.

MADAME
DE
MAINTENON.

Cependant madame de Montespan voyoit avec désespoir le roi lui échapper entièrement, sans que ce grand événement pour elle en parût un au public; car cette chaîne se relâchoit sans bruit, sans exil, sans disgrâce, la lassitude seule sembloit la rejeter, les raccommodemens ne suivent jamais le dégoût et le mépris. Enfin madame de Montespan perdoit tout sans que le public daignât le remarquer; elle auroit mieux supporté une persécution éclatante que cette indifférence des courtisans et cet oubli du monde. Ne pouvant arracher Louis à madame de Maintenon, elle voulut le distraire par un goût qui donnât à sa rivale, sinon de la jalousie, du moins de l'inquiétude. Elle parla au roi d'une nouvelle fille d'honneur de Madame, arrivée depuis peu de jours du fond d'une province, c'étoit mademoiselle de Fontanges; madame de Montespan, en se moquant de ses manières provinciales et de sa simplicité, loua sa beauté avec tant d'emphase que Louis eut envie de la voir, il donna une chasse à Madame, mademoiselle de Fontanges en fut, et il trouva, ainsi que toute la cour, que madame de Montespan n'avoit point exagéré. En effet, si la beauté peut se passer d'expression et de grâces, on n'avoit encore

rien vu dans cette cour si brillante d'aussi beau que cette jeune personne; on ne savoit ce qu'on devoit le plus admirer en elle, de l'éclat éblouissant de son teint, de la régularité de ses traits et de la perfection de sa taille. On assure que d'indignes parens avoient fait dès son enfance une infâme spéculation sur cette beauté merveilleuse, et ce projet eut un plein succès 1). Louis devint amoureux. Mademoiselle de Fontanges étoit aussi bornée que peut l'être une femme qui ne s'est jamais occupée que de sa figure. Elevée à penser qu'elle devoit charmer le roi et s'en trouver honorée, elle ne fut ni surprise de sa conquête, ni effarouchée d'une prompte déclaration; en cédant sans aucune résistance, elle crut simplement remplir sa destinée; sans embarras, et sans aucun mystère, elle devint maîtresse du roi comme on prend possession d'une place à la cour depuis long-temps promise. Imaginant que cette place étoit la première du monde, elle en soutint les droits par une impertinence et par un faste dont on n'avoit point encore vu d'exemple. Elle répondit aux railleries amères de madame de Montespan par des insultes inouies et publiques, mais sans emportement, sans se fâcher, croyant, dans ces occasions, n'avoir que la dignité nécessaire à son rang; par le même motif, elle passa devant la reine sans la saluer, dépensa cent mille écus par mois, irrita ses parens et tous ses amis par sa hauteur, étonna les courtisans même par son ingratitude, sa froide insolence et ses prodigalités 2). Ce manque de pudeur et cette arro-

1) Historique.
2) Historique.

gance n'étoient en elle ni de l'effronterie ni de la dépravation, l'ignorance et la stupidité en furent les seules causes; elle n'avoit même pas un mauvais coeur; elle aima passionnément le roi et lui fut toujours fidèle. Le roi la fit duchesse, et n'osa néanmoins renvoyer madame de Montespan; il avoit pu s'en séparer par un motif vertueux, il n'eut pas la cruauté de la bannir par inconstance. Madame de Montespan n'avoit pas prévu qu'une personne si dépourvue d'esprit pût inspirer un attachement sérieux; elle ne se consoloit pas de son imprudence. Mais madame de Maintenon étoit bien plus profondément affligée; le roi la combloit toujours publiquement de distinctions et de marques de faveur; mais il craignoit de se trouver tête-à-tête avec elle, et d'ailleurs, tout occupé de sa passion nouvelle, il n'avoit plus de temps à lui donner. Madame de Maintenon se livroit à des reflexions accablantes, elle voyoit son ouvrage détruit, la reine replongée dans ses anciens chagrins; plus d'espoir pour la conversion du roi; il n'étoit pas inconstant dans ses goûts, ce nouvel amour alloit durer encore dix ou douze ans!... Combien madame de Maintenon sentit vivement alors l'ennui mortel des assujétissemens de la cour! Elle n'avoit point d'ambition, et son coeur étoit mécontent et blessé. Dans cette situation, tout ce qui l'entouroit lui paroissoit insupportable ou ridicule. Quand on a passé la première jeunesse et quand on a beaucoup d'esprit, le tumulte du grand monde devient odieux lorsqu'on y vit sans dessein et sans avoir un but. On est fatigué d'entendre et de voir toujours les mêmes frivolités,

de s'assujétir aux mêmes contraintes sans aucun motif d'intérêt; il est si facile d'envisager le monde d'un oeil philosophique quand il ne pique plus la curiosité et qu'on n'en attend rien! Madame de Maintenon, privée des entretiens du roi, se rappeloit en gémissant l'indépendance dont elle avoit joui jadis, et les délicieuses soirées passées à l'hôtel d'Albret! Maintenant plus de conversations agréables, plus d'épanchemens de coeur, plus de liberté; il falloit se défier, s'observer, se taire, ou ne dire que des lieux communs; il falloit écouter des sollicitations importunes, et vivre toujours avec une femme hautaine, emportée, capricieuse, dont le changement du roi augmentoit encore l'humeur et la violence. Madame de Maintenon, ne pouvant plus résister à tant de contrariétés et de peines, demanda enfin un congé de deux mois pour aller se reposer à Maintenon 1). On lui permit d'emmener mademoiselle de Nantes. Le comte de Toulouse venoit d'être remis aux instituteurs de son frère le duc du Maine; le comte de Vexin, encore au berceau, fut laissé entre les mains d'une nourrice et d'une sous-gouvernante. Louis n'accorda qu'à regret ce congé; la présence de madame de Maintenon lui en imposoit, mais son départ l'affligeoit; il aimoit à la savoir près de lui, bien décidé à vaincre l'espèce d'embarras qu'il éprouvoit, et à retourner chercher une amie que rien désormais ne pouvoit remplacer dans son coeur. Elle partit La comtesse d'Heudicourt, la marquise de Montchevreuil et ses anciens amis qu'elle ne pou-

1) Historique.

voit rassembler autour d'elle à Versailles, furent invités à ce voyage : M. et madame de Coulange, Barillon, mademoiselle de Scudéry, l'abbé Têtu. On se félicita mutuellement de se retrouver réunis, on médit de l'étiquette et des grandeurs, on vanta les charmes de la campagne et de la liberté, on reparla de l'ancien temps, on se rappela les plaisirs qu'on avoit goûtés ensemble. On fit encore des vers, des chansons, et cependant on se trouva réciproquement beaucoup moins aimables qu'autrefois, et l'on ne s'amusa point. Le temps présent auroit suffi pour gâter les souvenirs, ou du moins pour en affoiblir la douceur. Mais l'amie intime du plus grand roi du monde, parvenue miraculeusement à cette étonnante faveur, ne pouvoit jeter avec complaisance les yeux sur le passé, ses regards se portoient naturellement sur l'avenir, non pour former des projets ambitieux, mais par l'attrait irrésistible qui nous fait arrêter notre vue sur une perspective brillante, peut-être plus attachante encore quand elle est un peu voilée; le vague nous plaît parce qu'il n'a point de bornes. On s'aperçut que madame de Maintenon avoit beaucoup perdu de ce goût vif pour la conversation, de cette gaîté et de cette envie de plaire qui l'avoient jadis rendue si aimable ; de son côté, il lui parut que ses amis n'avoient plus avec elle ce naturel, cette aisance et cette franchise qui font le principal agrément de la société; mademoiselle de Scudéry la louoit davantage, Barillon vantoit avec affectation son ancien attachement, l'abbé Têtu ne la brusquoit plus, et ne la questionnoit qu'avec une extrême réserve,

madame de Coulange n'osoit plus faire d'épigrammes, les chansons de Coulange devenoient fades; ... la conversation étoit continuellement remplie de louanges excessives données au roi, et de traits indirects, dont le but étoit d'insinuer qu'une favorite doit protéger les lettres et servir ses amis avec chaleur. Madame de Maintenon ne recueilloit plus dans cette société si intime que des leçons intéressées, artificieuses et des flatteries. Elle avoit déja fait donner une pension considérable à mademoiselle de Scudéry, des bénéfices simples à l'abbé Têtu 1), et la promesse de l'ambassade d'Angleterre à Barillon 2). Néanmoins ces mêmes personnes, ainsi que les autres, lui demandoient chaque jour des entretiens particuliers, et c'étoit uniquement pour lui confier des prétentions souvent extravagantes, et pour la surcharger de placets et de mémoires. Ses objections les plus simples et les plus justes étoient prises pour de la mauvaise volonté et de l'ingratitude; et quand elle promettoit de faire ce qu'on désiroit, elle voyoit clairement qu'on lui en savoit peu de gré, car on avoit l'idée ridicule que dans sa situation il lui suffisoit presque de dire un mot pour obtenir tout ce qu'elle demandoit. C'est ainsi que la faveur procure peu d'amis nouveaux, refroidit les anciens et fait beaucoup de mécontens, parce qu'on la confond toujours avec la suprême puissance; chose pourtant qui n'existe pas pour les

1) Historique.

2) Barillon eut en effet cette ambassade qu'il dut uniquement au crédit de madame de Maintenon.

favoris même des princes le plus foibles et les plus faciles à mener.

Le coeur de madame de Maintenon n'étoit point changé pour ses anciens amis, et sa conduite entière l'a prouvé ; mais la confiance sans réserve d'un souverain qu'on admire et qu'on aime diminue nécessairement l'intérêt de tout autre commerce d'amitié. Quel ami que celui qui, par sa puissance, peut exaucer nos voeux raisonnables, et remédier à presque toutes nos peines; Combien sont intéressantes les confidences de celui qui a tant d'influence sur le bonheur de tous ! Quelle importance ont ses secrets, les secrets de l'état! Avec quelle curiosité on profite du droit de lire dans le coeur du maître absolu de nos destinées! Ce sont des oracles qu'on y trouve (le sort de tant de milliers d'êtres dépend de ses sentimens et de ses opinions). Comme on jouit avec transport de tout ce qu'on y voit de bon et de grand! Chaque vertu nouvelle, chaque mouvement généreux qui s'y montre, est une découverte heureuse pour la patrie; et tous ces projets de réforme d'abus, ou d'établissemens pour le bien public, qui ne sont dans la société que des sujets de conversation, avec quel intérêt on les présente dans de tels entretiens! Un mot de celui qui écoute peut les réaliser: tout ce que nous possédons d'idées saines et de lumières peut alors être utile; ce n'est que dans un semblable commerce qu'il est possible de jouir pleinement de son esprit et de sa raison.

Madame de Maintenon, pour se soustraire à l'ennui qui l'assiégeoit dans le château, alloit sou-

vent se promener seule dans les champs ; là elle ne pensoit à la cour qu'avec dégoût, mais elle regrettoit le roi dans tous les instans, et elle comptoit les jours qu'elle passoit loin de lui. Du moins, à Versailles, elle le rencontroit, elle espéroit tous les soirs le voir revenir ; elle entendoit parler de lui à des gens qui venoient de le quitter. Elle se trouvoit isolée, désœuvrée ; elle s'étonnoit et s'effrayoit de sa tristesse profonde. Dangereux séjour, que la cour ! se disoit-elle ; avec de la raison, on ne peut s'y plaire, et l'on y perd le goût de la solitude et d'un genre de vie monotone et paisible ; c'est ainsi qu'elle se déguisoit à elle même la véritable cause de son agitation secrète.

Un jour, dans ses promenades, elle découvrit un petit hameau composé de deux fermes situées l'une à côté de l'autre, et habitées par deux frères jeunes encore et mariés. Ces deux familles, d'une extrême pauvreté, vivoient dans une union touchante ; ils avoient une grande quantité d'enfans, qui s'appeloient tous frères et sœurs ; leurs parens les confondoient ensemble, et le soir, ces enfans se rendoient, au hasard, suivant leur fantaisie, dans la chaumière paternelle, ou dans celle de leur oncle ; ils étoient toujours reçus comme les enfans de la maison. Ce tableau toucha sensiblement madame de Maintenon ; elle s'informa des besoins de ces bonnes gens, elle y pourvut, et elle rétablit l'aisance dans ces deux familles. *Le hameau des deux Frères* étoit à une demi-lieue du château ; il devint le but de ses promenades favorites, mais elle en fit un secret à ses amis ; elle y alloit à pied, avant qu'on fût

levé dans le château; quelquefois elle se faisoit suivre par un domestique, qui portoit des vêtemens, des meubles, ou des vivres pour les deux frères, et quand elle n'y portoit que de l'argent, elle y alloit seule. Un matin, elle s'y rendit ainsi un peu plus tard que de coutume; il étoit dix heures et demie quand elle arriva au hameau; elle resta long temps dans l'une des chaumières, après le déjeûner; elle y retint plus d'une heure deux vieilles demoiselles, habitantes d'un village voisin, et qui venoient là acheter du lait. Ces demoiselles, ruinées par une longue suite de malheurs, et questionnées par madame de Maintenon, lui contèrent une histoire déplorable; madame de Maintenon leur promit des secours, et, comme elles étoient à peine vêtues, elle voulut absolument leur donner sa longue mante de taffetas noir, son écharpe et ses gants 1). A midi, elle sortit de la chaumière, entourée, comme à l'ordinaire, de tous les enfans, qui la reconduisoient toujours jusqu'à moitié chemin. Parmi ces enfans, il y avoit deux petites filles de six et sept ans qu'elle aimoit particulièrement, et les tenant par la main, elle causoit et rioit avec elles, lorsqu'à trente pas d'un bois, elle vit accourir un de ses gens, qui lui cria que le roi la cherchoit. Louis avoit chassé de ce côté, et s'étoit échappé seul pour aller lui faire une visite 2). Ne la trouvant pas au château, il

1) C'est ce qu'elle a fait mille fois dans ses courses bienfaisantes. *Voyez* les Mémoires de mademoiselle d'Aumale.

2) En effet, à ce voyage, le roi quitta sa chasse pour aller voir madame de Maintenon. Mémoires de la Baumelle.

demanda où elle étoit. Un domestique offrit de l'aller chercher au hameau; le roi s'y fit conduire. Durant le chemin, il questionna le domestique, qui lui conta naïvement tout ce que sa maîtresse avoit fait pour ces pauvres paysans, en ajoutant: *Et madame ne veut pas qu'on le sache.* Louis, qui marchoit sur les traces du domestique, sortit du bois presqu'aussitôt que madame de Maintenon fut avertie; quand il parut, elle congédioit sa nombreuse escorte, et s'avançant précipitamment, elle joignit le roi. Elle étoit fort troublée, et par sa présence inattendue, et par l'idée de paroître devant lui dans l'état où elle étoit, sans mante, sans écharpe, les bras nus, le cou découvert, et n'ayant sur son sein qu'un simple mouchoir de la mousseline la plus claire. Le roi vit, pour la première fois, une taille parfaite, les plus beaux bras, et le plus beau cou du monde.... Il connut que la pudeur avoit seule inventé le costume austère qui cachoit toujours tant de charmes 1). La vive rougeur de madame de Maintenon rendoit dans cet instant sa figure éblouissante. Louis ému, attendri, ne pouvoit se lasser de la contempler; l'idée des bonnes actions qu'elle venoit de faire, mêloit à son admiration un sentiment inexprimable de vénération et de tendresse. En vérité, madame, lui dit-il en souriant, vous êtes ici beaucoup mieux mise qu'à la cour... Mon Dieu, sire, répondit-elle, je viens de donner ma mante à deux pauvres vieilles demoiselles... — Je

1) Malgré la mode, elle avoit toujours eu ce costume si modeste.

trouve que c'est une très-bonne action... On vous a trahie; je sais tout le bien que vous faites dans ce hameau... — Ce n'est qu'ainsi que je puis supporter votre absence. — Vous m'oubliez en faisant des heureux! et moi, si je vous imitois, vous n'en seriez, s'il est possible, que mieux présente à mon souvenir: toute action vertueuse vous y rappellera. — Ah! sire, je ne forme point de projets chimériques; je n'ai jamais celui de vous oublier... — Et cependant vous me fuyez! — Vous ne me cherchiez plus!... — Je vous désirois toujours. En parlant ainsi, Louis donnoit le bras à madame de Maintenon: on entroit dans le bois; Louis proposa de s'asseoir sur un petit tertre de gazon au pied d'un arbre: on y consentit. Là, on eut une explication aussi franche que tendre; on ne dit qu'un mot de la duchesse de Fontanges; Louis répondit seulement: *C'est votre faute*... Il jeta les yeux sur madame de Maintenon, et il n'osa poursuivre. Elle lui imposoit silence d'un regard, sans lui déplaire; il trouvoit même une sorte de charme à être réprimé par elle; il l'en admiroit davantage. Revenez, lui dit-il, je ne crois que vous, je n'écoute avec intérêt que vous, je ne parle aux autres que par habitude et par nécessité. Il me semble qu'on doit me tromper davantage lorsque vous n'êtes pas auprès de moi. — Mais quand j'y suis, parlez-moi donc! — Quand je vous évite, plaignez-moi. Depuis trois semaines que vous êtes ici, ne m'avoir pas écrit un mot!... — Sire, j'étois en disgrâce. — Le pensiez-vous? — N'aurois-je pas dû le craindre? — Non, vous savez que je ne changerai

jamais pour vous. Je ne puis me séparer de vous, que comme on quitte la vertu, avec regret, avec remords, et en conservant le désir et le projet d'y revenir. Si je m'éloigne, rappelez-moi, vous le devez, ce sera toujours me rendre à moi-même... Si vous saviez combien il y a de gens qui se sont flattés de pouvoir profiter de votre absence pour vous nuire auprès de moi! — C'est la chose du monde qui m'inquiète le moins; vous ne me condamnerez jamais sans m'entendre... — Ni même après vous avoir entendue. — Que vous a-t on dit, sire? — D'abord beaucoup de choses indirectes; et comme je n'avois pas l'air de les comprendre, il a fallu en venir aux mensonges, aux accusations positives. Enfin j'ai découvert que la duchesse de Richelieu emploie toute son adresse à vous perdre dans l'esprit de la reine. Elle parle avec l'air de l'attendrissement, de la tendresse extrême qu'elle a eue pour vous; elle prétend vous aimer encore, ne détaille point vos torts, mais laisse entendre qu'ils sont affreux; en même temps, elle loue votre esprit, votre finesse; elle avoue qu'il est impossible de vous résister, quand vous voulez vous faire aimer. Elle ne vous rend justice, à quelques égards, que pour vous faire craindre. Pressée par la reine de dire ce qu'elle a fait pour vous, elle a conté qu'avant l'époque où vous avez été chargée de l'éducation de mes enfans, elle s'étoit uniquement occupée du soin de vous procurer un établissement avantageux; qu'enfin elle étoit parvenue à déterminer le duc de *** à demander votre main, et que, par un caprice inconcevable, vous aviez obsti-

nément rejeté une alliance si brillante. Cela est-il vrai? — Oui, sire. — Et par quelle raison, n'ayant pas alors de quoi vivre, refusâtes-vous d'épouser le duc de ***? — Sire, parce que je ne l'estimois pas 1). Cette réponse frappa, saisit le roi; et jamais madame de Maintenon ne s'étoit vantée de ce noble désintéressement, d'autant plus beau, qu'il étoit fondé sur la raison même; car, en effet, le duc de ***, dépourvu d'esprit et de principes, avoit eu jusqu'alors les moeurs les plus licencieuses. De ce moment, madame de Maintenon ne fut plus pour le roi la veuve de Scaron; elle parut à ses yeux mille fois au-dessus du rang qu'elle avoit dédaigné... Oui, reprit-il, le duc de *** ne méritoit pas d'obtenir votre main; mais quel homme sur la terre seroit digne d'un tel bonheur!... Ah! combien je remercie le ciel qui, dans la situation déplorable où vous étiez, vous inspira ce mépris héroïque du rang et de la fortune! Si vous eussiez épousé le duc de ***, nous n'aurions jamais eu ensemble de rapports intimes; vous ne seriez pas mon amie.... — Ah! sire, que j'étois loin de prévoir dans ce temps mon heureuse destinée! Qu'on est insensé de s'inquiéter de l'avenir! Le mien alors me causoit tant d'effroi! et mes sentimens pour vous devoient le remplir tout entier!... Cet entretien fut interrompu par l'arrivée d'un domestique que madame de Maintenon avoit renvoyé au château, et qui lui rapportoit une mante. Il étoit tard; il falloit se

1) Historique. Mémoires de Maintenon, et ses Lettres.

séparer; le roi voulut reconduire madame de Maintenon jusqu'au château, où il avoit laissé un piqueur et son cheval. On s'y rendit lentement. Madame de Maintenon faisoit admirer au roi la beauté de ce bois de haute futaie. Louis remarqua qu'il y manquoit des routes. Je n'y désire rien, dit madame de Maintenon; moi qui n'ambitionnois qu'un petit jardin, je possède ce château, ce bois, cette belle terre; je ne puis faire un pas ici qui ne me rappelle vos bienfaits... Mais dans quel lieu du monde pourrois-je les oublier!... — J'ai pourtant un reproche à vous faire, reprit le roi; vous n'avez jamais rien sollicité, rien désiré... — Mais, sire, vos dons ont mille fois surpassé mes désirs! — Eh bien! demandez-moi par reconnoissance; vous me rendriez si heureux!... — Ah! sire, je vous demande d'être toujours pour moi ce que vous êtes dans cet instant.... — Eh! vous ne le voulez pas!... — Non, sire, je veux ce que vous daignez m'accorder; je veux ce sentiment qui répond à celui que j'éprouve, auquel nul autre ne peut se comparer, et qui ne me fera jamais craindre de rivales. Ah! sire, ne profanez pas une affection si pure et si peu commune par des idées fausses qui vous la font injustement confondre avec des attachemens d'un genre si différent. Si nos coeurs quelquefois paroissent n'être pas d'accord, soyez sûr alors que c'est une erreur qui les désunit; quand vous croyez ne pas m'aimer comme je vous aime, c'est vous, sire, qui vous trompez. A ces mots, Louis soupira; il ne répondit rien. On entroit dans la cour du château; il conjura ma-

dame de Maintenon d'abréger son absence; elle promit de retourner à Versailles sous huit jours. Louis, sans entrer au château, lui fit ses adieux; il monta à cheval, et partit.

Cette dernière entrevue laissa de profondes traces dans l'âme de madame de Maintenon; malgré l'enchantement d'un nouvel amour, Louis étoit venu la chercher; il ne pouvoit se passer d'elle; jamais elle ne l'avoit vu si tendre; jamais il ne lui avoit montré tant de sensibilité. ... Il est vrai qu'il avoit encore osé lui parler d'amour; mais ce langage pouvoit n'être qu'une habitude de galanterie, puisqu'on voyoit, depuis six mois, la duchesse de Fontanges maîtresse déclarée. L'amour n'étoit plus pour lui qu'un amusement. Un plus noble sentiment, plus convenable à son âge, mieux fait pour sa grande âme, l'amitié étoit enfin devenue la seule passion de son coeur.... Malgré ces réflexions rassurantes, madame de Maintenon ne put s'empêcher de s'inquiéter de ses propres sentimens; elle aimoit tant! .... et l'homme le plus aimable qu'elle eût jamais connu, et cet homme n'avoit que trente-neuf ans! ... Une seule chose dissipa ses scrupules; elle n'étoit pas jalouse de la duchesse de Fontanges, elle n'avoit donc que de l'amitié.... C'étoit mal raisonner, car, quoiqu'elle ne se le fût jamais avoué, madame de Montespan lui avoit inspirée une sorte de jalousie; et si la duchesse de Fontanges eût été piquante et spirituelle, madame de Maintenon n'auroit pas eu cette indifférence dont elle étoit si fière.

Dans le reste du jour, distraite et préoccupée, elle ne prit guère de part à la conversa-

tion; mais elle étoit si satisfaite, si heureuse, que jamais ses amis ne l'avoient vue si obligeante et si tendre.

Le lendemain et les jours suivans, elle fut tellement obsédée par ses amis, qu'il lui fut impossible de retourner au hameau des deux Frères. Enfin, la veille de son départ, voulant absolument y aller, elle s'échappa seule le matin; mais elle trouva dans la cour la marquise de Montchevreuil et mademoiselle de Scudéry. Ces deux personnes étant décidées à ne la point quitter, elle prit le parti de les emmener avec elle. On sortit du château; en entrant dans le bois, quelle fut sa surprise en voyant de tous côtés de superbes allées percées et sablées comme les avenues d'un jardin! ... Elle ne pouvoit méconnoître l'auteur d'un semblable prodige!... Quel enchantement! s'écria-t-elle. Oui, dit en riant mademoiselle de Scudéry, *l'enchanteur* *) a passé ici: en traversant ces belles routes, nous marchons sur ses traces. — Quel ouvrage immense, et en si peu de jours! — Deux mille hommes ont achevé ces travaux en cinq jours. — Deux mille hommes!.... — Il s'agissoit de vous surprendre et de vous plaire. — Ah! rien de lui dans ce genre ne peut surprendre, et un seul mot de sa bouche me plairoit davantage. Oui, je m'afflige en pensant que je suis l'objet d'une telle dépense. — Eh bien! désolez-vous, car dans ce moment un bien plus grand nombre d'hommes fait un aqueduc pour vous.... — Comment? — Le roi a remarqué que vous n'aviez point d'eau

*) C'est ainsi que mademoiselle de Scudéry appeloit le roi.

dans vos jardins, les ordres ont été donnés sur-le-champ, les travaux sont commencés, et l'on verra s'élever, comme par un coup de baguette, le superbe aqueduc *de Maintenon* (1)! — Si le roi m'eût consultée! — Il s'en est bien gardé. Vous refusez même les choses les plus raisonnables. — On croira que j'ai désiré ces folies!.... Comme elle disoit ces mots, elle s'arrêta en tressaillant; elle reconnoissoit l'arbre sous lequel elle s'étoit assise avec le roi, et elle le voyoit entouré d'un banc circulaire: Tenez, dit-elle, j'aime mieux ce banc que l'aqueduc de Maintenon. Voilà tout ce qu'il auroit dû faire, et je serois parfaitement heureuse. Elle s'assit avec ses amies, et leur conta pourquoi ce banc lui étoit si cher. Quoiqu'elle eût une discrétion parfaite, elle ne fut jamais mystérieuse; naturellement confiante et communicative comme toutes les personnes franches et sensibles, elle conserva toujours à la cour cet aimable caractère. Impénétrable sur toutes les choses que le roi lui confioit, elle n'affectoit point d'ailleurs cette réserve ministérielle qui semble annoncer qu'on est initié dans tous les secrets d'état; et n'ayant rien de personnel à cacher, elle parloit sans déguisement à ses amis de sa situation avec le roi et de ses sentimens (2).

Au bout d'une demi-heure on se remit en marche. Arrivée au hameau, madame de Maintenon eut de nouveaux sujets de reconnoissance, les dons de Louis envoyés au nom de

(1) Historique.
(2) *Voyez* toutes ses Lettres.

madame de Maintenon avoient enrichi les chaumières; les deux vieilles demoiselles vinrent la remercier d'une pension viagère. Ah! s'écrioit madame de Maintenon attendrie, le roi seul est votre bienfaiteur, c'est lui qu'il faut aimer, c'est lui qu'il faut bénir! il est aussi bon qu'il est grand!

On ne passa qu'une demi-heure dans la chaumière, on se hâta de retourner dans le bois où l'on resta long-temps. On ne se lassoit point d'admirer, de parcourir les belles avenues, et surtout de parler du roi; on ne rentra au château que pour dîner.

Madame de Maintenon partit le lendemain pour Versailles, emportant avec elle les regrets et les bénédictions de tous ses vassaux qu'elle avoit comblés de bienfaits, ayant remis aux uns leurs redevances, tiré les autres de la misère, et adouci, pour tous, la rigueur des droits de chasse (1). Elle avoit si peu calculé toutes ces libéralités, qu'elle fut obligée de vendre ses chevaux et ses bijoux. *J'aime mieux*, disoit-elle, *nourrir mes pauvres que mes chevaux* 2). Elle trouva la cour dans un grand mouvement, Monseigneur (3) alloit se marier, et l'on s'occupoit du soin de former la maison de madame la dauphine. Tandis que tous les courtisans s'agitoient, madame de Maintenon, toujours tranquille et modérée, ne prétendant à rien, se contenta de demander pour son amie la marquise de Montchevreuil la place de gouvernante des filles d'honneur, et elle l'obtint. Le roi avoit décidé, long-

(1) Historique. (2) Historique.
(3) Historique.

temps avant, que la duchesse de Richelieu quitteroit le service de la reine pour passer à celui de madame la dauphine, dont elle seroit dame d'honneur, afin d'instruire cette princesse des étiquettes de la cour, que la duchesse savoit mieux que personne. On nomma pour dame d'atours la maréchale de Rochefort; et tous ces choix faits, le roi annonça à madame de Maintenon qu'il créoit pour elle une seconde place de dame d'atours. (Il n'y en avoit jamais eu qu'une.) Madame de Maintenon reçut cette grâce avec autant de modestie que de reconnoissance; elle ne l'accepta que lorsqu'elle se fut assurée que la maréchale de Rochefort, d'un rang si supérieur au sien, la verroit sans peine devenir son égale (1). Ainsi le roi, par une tendresse ingénieuse, trouva le moyen de lui donner une des premières places de la cour, sans que personne eût le droit de s'en plaindre, puisque cette grâce ne fit nul tort aux femmes qui sollicitoient. La jalousie n'en fut pas moins vive; et cependant on ne s'étonnoit point de son élévation. *Elle n'a besoin que de son esprit pour monter à tout*, disoit madame de Sévigné (2). Le duc de la Feuillade, perçant la foule de ceux qui la félicitoient, lui dit: *Madame, c'est avec sincérité que je vous fais mon compliment de ce nouvel honneur, car je n'y prétendois pas* (3).

Le brevet de dame d'atours que reçut madame de Maintenon fut une nouvelle grâce;

(1) Historique. (2) Historique.

(3) Historique.

il exprimoit que cette place lui étoit accordée pour *son mérite, sa vertu, et les lumières que sa majesté reconnoissoit en elle* (1). Louis aimoit à honorer ceux dont il faisoit la fortune; c'étoit en même temps élever les places, et donner un prix inestimable à ses bienfaits. Il eut pour principe de ne jamais humilier publiquement ceux dont il vouloit se servir encore, et d'accorder les distinctions les plus flatteuses, lorsqu'il avoit lieu d'être satisfait du zèle et de la conduite. Ce fut par cette bonté, ou cette politique parfaite, que sa cour eut tant de dignité. Il donna de la grandeur à tout ce qui l'entouroit, aux hommes et aux emplois. Madame de Maintenon changea de logement; le roi voulut qu'elle eût un appartement au-dessus du sien, afin qu'elle fût rapprochée de lui.

Il étoit bien étrange de voir à la fois à la cour une ancienne favorite, impérieuse, frondeuse et jalouse, qu'on n'y laissoit que par pitié; une nouvelle maîtresse déclarée, brillante de jeunesse et de beauté, mais sans aucun crédit, et une amie de quarante-trois ans, modeste, dévote, de moeurs austères, qui seule possédoit la confiance et le coeur du roi. Aussi madame de Maintenon, dans une dispute avec madame de Montespan, lui disant: „Mais, madame, me croyez-vous donc maî„tresse du roi? Assurément, répondit madame „de Montespan; il en a trois; moi, par habi„tude; *cette fille*, par fantaisie; et vous, par „inclination (2)."

(1) Lettres de madame de Maintenon.
(2) Historique.

On envoya au-devant de madame la dauphine (1) Bossuet (son premier aumônier), et madame de Maintenon. Quelle idée ces deux personnes dûrent lui donner de la cour de France! Cette princesse avoit beaucoup d'esprit; les députés de Strasbourg voulant la haranguer en allemand: Messieurs, dit-elle, parlez-moi français, je ne sais plus l'allemand. Le roi la questionnant un jour sur la grande-duchesse de Toscane, sa soeur: Sire, dit-elle, ma soeur a toute la beauté de la famille, et moi, j'en ai tout le bonheur (2). Une telle princesse devoit distinguer madame de Maintenon entre toutes les dames. Le roi vit avec plaisir les préférences accordées à celle qu'il aimoit; il en apprécia mieux l'esprit et le caractère de madame la dauphine; il vécut davantage dans l'intérieur de sa famille; il y trouvoit toujours madame de Maintenon. Ses soirées s'écouloient sans ennui chez la reine ou chez madame la dauphine. Madame de Maintenon, plus empressée que jamais de servir la reine, ne perdoit pas une occasion de la faire valoir auprès de Louis, tantôt en louant son indulgence et sa douceur, tantôt en contant au roi des traits de bonté de cette princesse, et en lui disant combien elle étoit universellement aimée et admirée. Sire, ajoutoit madame de Maintenon, vous devez chérir la reine, parce qu'elle est aimable, vertueuse, et qu'elle vous aime uniquement; mais vous lui devez même de la reconnoissance, non-seulement parce qu'elle sup-

(1) Princesse de Bavière.
(2) Historique.

porte vos infidélités avec une patience inaltérable, mais aussi parce qu'elle contribue à votre gloire : c'est par elle, c'est par sa tendresse pour vous, qu'on juge de vos qualités sociales ; sa charité sans bornes vous acquiert tous les coeurs qu'elle gagne ; son affabilité rend votre cour plus agréable. Enfin, quand le peuple français aime sa souveraine, il en aime mieux son roi. Lorsque madame de Maintenon s'exprimoit ainsi, avec toute l'effusion de la sensibilité, Louis l'écoutoit avec ravissement ; en lui parlant d'une autre, elle ne pouvoit l'occuper que d'elle ; il admiroit son caractère, il aimoit à la voir justifier ses sentimens, il regrettoit de n'avoir pas eu toujours une amie si sûre et si parfaite. C'est ainsi qu'en remplissant son devoir, elle affermissoit sa faveur et préparoit sa fortune. Des vues ambitieuses auprès d'un tel souverain n'auroient jamais pu la servir aussi bien.

Il y a sans doute une Providence particulière pour la vertu constante unie à la prudence et à l'esprit : un tel caractère semble disposer des événemens, parce que Dieu veut qu'il triomphe de tous les obstacles, qu'il réussisse sans calcul et même sans dessein, qu'il ait une force naturelle devant laquelle tout fléchisse, qu'il n'y ait point pour lui de hasard, que sa seule persévérance produise un enchaînement inévitable de succès. Ces exemples doivent être bien rares, puisque la réunion des qualités qui peuvent obtenir tant de bonheur et de gloire, est un véritable phénomène.

La duchesse de Richelieu, dévorée d'envie, se flatta que du moins, dans sa place, elle éclipseroit ma-

dame de Maintenon par son expérience et son usage de la cour. Mais le désir de se surpasser elle-même, joint à son dépit secret, lui ôta toute l'espèce de grâce qu'on avoit louée en elle jusqu'alors. En faisant les présentations et les honneurs chez madame la dauphine, elle s'agita et parla trop; et, pour montrer une parfaite aisance, elle approcha quelquefois de la familiarité, elle dit souvent des choses déplacées (1). Elle le sentit, car en ce genre on se juge toujours bien soi-même. Ayant toute sa vie attaché la plus grande importance aux succès de cette espèce, elle ne supporta pas l'idée que l'on alloit peut-être cesser de la citer, parmi les femmes, comme juge suprême des étiquettes, et comme le modèle accompli du bon goût dans l'art à la fois imposant et léger de faire les honneurs d'une cour, et de représenter avec grâce et dignité dans un cercle. Cette crainte, si terrible pour elle, lui donna un embarras qui lui parut un opprobre après vingt ans de confiance et d'applaudissemens; pour comble de malheur, elle voyoit triompher à côté d'elle, par la modestie, la grace naturelle et la simplicité, celle qu'elle avoit voulu accabler de sa supériorité..... La duchesse, qui auroit soutenu avec courage la perte de sa fortune, succomba sous cette humiliation; déchue du premier rôle, il lui sembla qu'elle n'en jouoit plus qu'un subalterne. Bientôt elle se crut ridicule, elle le devint, elle perdit la tête; on remarqua dans sa conduite un mélange étonnant d'humeur, d'orgueil, de souplesse et de caprices.

(1) Lettres de madame de Sévigné.

On la vit tour à tour dédaigneuse et rampante, voulant regagner la considération par de la hauteur, ou tâchant de réparer des impertinences par une politesse affectée et par des flatteries. Sa haine pour madame de Maintenon s'accrut de ses disgrâces; ne pouvant l'égaler en public, elle entreprit de la perdre en particulier dans l'esprit de madame la dauphine (1). Elle y parvint en la calomniant avec une intrépidité qui réussit presque toujours, surtout avec les princes, parce que ces derniers en soupçonnent rarement l'effronterie; ils se persuadent trop facilement que le respect qui leur est dû ne permettroit pas une telle impudence. On sait qu'avec les princes clairvoyans, il vaut mieux, en général, calomnier sans déguiser la haine, à laquelle on donne néanmoins le nom de *mépris* et d'*indignation*. Madame la dauphine n'eût pas été la dupe de l'apparente modération ou de la fausse sensibilité; elle n'eût vu, dans ces égards artificieux, que de l'hypocrisie. C'est pourquoi la duchesse n'employoit, avec la reine, que des moyens d'insinuation, tandis qu'avec madame la dauphine elle déchiroit madame de Maintenon sans aucun ménagement. La princesse n'ajouta pas foi à tout ce qu'on lui dit, elle pensa qu'elle ne devoit en croire *que la moitié*. La duchesse avoit compté d'avance sur ce principe si généralement reçu, et, en conséquence, elle doubla le nombre de ses calomnies. Madame de Maintenon, traitée d'abord avec tant de grâce et de bonté par madame la dauphine, remarqua bientôt un changement ex-

(1) Historique.

trême dans les manières de cette princesse. Comme elle ne s'en plaignit point, le roi ne s'en aperçut que beaucoup plus tard; sans en parler à madame de Maintenon, il questionna vivement la reine et madame la dauphine, et ces deux princesses, en nommant madame de Richelieu, avouèrent tout (1). Le roi contint son indignation, il n'instruisit point madame de Maintenon de ces nouvelles méchancetés, et il attendit une occasion favorable d'exécuter le projet qu'il méditoit.

Un matin, ne trouvant chez la reine que madame la dauphine, la duchesse de Richelieu et madame de Maintenon, il dit à la duchesse d'aller donner l'ordre à l'huissier de la chambre de ne laisser entrer personne, en ajoutant: Et vous reviendrez, madame; je désire avoir une explication avec la reine et avec madame la dauphine, et je veux que vous soyiez présente. Ces paroles, prononcées d'un ton terrible, furent un coup de foudre pour la duchesse, sa conscience lui annonça tout ce qu'elle alloit éprouver. Madame de Maintenon, surprise, alarmée, se leva pour se retirer, Louis la retint: Restez, madame, lui dit-il, vous allez avoir un triomphe qui vous affligera; mais je veux que vous connoissiez enfin la personne dont vous avez si souvent pris le parti contre moi. Ah! sire, répondit madame de Maintenon, j'ose dire que votre majesté doit savoir que je ne me consolerois pas d'être la cause d'une disgrâce.... Comme elle disoit ces mots avec une extrême émotion, la duchesse rentroit; pâle, trem-

(1) Historique.

blante, elle s'avança lentement. Asseyez-vous, madame, lui dit le roi, je veux vous parler maintenant, et je défends que l'on m'interrompe. La duchesse s'assit; elle avoit la contenance d'un criminel qui attend l'arrêt de sa mort. Ne pouvant soutenir les regards de ce maître absolu, si justement irrité, elle baissa les yeux. Le roi garda le silence pendant quelques minutes; pour les personnes rassemblées dans cette chambre, la figure si majestueuse de ce prince étoit d'autant plus imposante dans ce moment, qu'elles n'avoient jamais vu sur sa physionomie l'expression redoutable d'une profonde indignation..... Le roi, reprenant la parole, et s'adressant à la duchesse de Richelieu: Je connois, madame, lui dit-il, toutes les calomnies dont vous avez voulu noircir madame de Maintenon; vous n'avez pas craint de m'inculper moi-même dans ces mensonges.... Cependant mes bienfaits ont toujours suivi vos demandes, et les ont souvent prévenues; madame de Maintenon ne m'a jamais parlé de vous que pour solliciter les grâces que vous désiriez.... Tandis que vous tâchiez et de lui ravir l'estime de la reine, et de la rendre odieuse à madame la dauphine, elle employoit tous ses soins à vous servir auprès de moi; elle s'occupoit avec autant de suite que de zèle, de vos interêts et de ceux de votre famille, car tout ce qui porte le nom de Richelieu lui est cher (1). A présent, madame, jugez-vous..... Pendant ce discours foudroyant, madame de Maintenon, en attitude suppliante, les mains jointes, les yeux baignés

(1) Historique.

de larmes et fixés sur le roi, attendoit un regard pour implorer la pitié, la clémence, mais Louis ne la regarda pas. La duchesse, terrassée, restoit immobile..... Qu'on se figure une femme ambitieuse, qui n'a jamais attaché de prix qu'à la faveur, et qui se voit, dans un instant, honteusement déchue des plus brillantes espérances, démasquée par son souverain même, ayant à soutenir, à la fois, une disgrâce inattendue, soudaine, ignominieuse, un bouleversement total de fortune, le poids affreux d'un juste mépris, et le triomphe éclatant de l'objet de son envie et de sa haine!.... Toute dénégation étoit non-seulement inutile, mais impossible, les témoins étoient là! Et quels redoutables témoins!.... On ne pouvoit ni les récuser, ni les accuser d'exagération. La malheureuse duchesse étoit hors d'état de proférer une parole; mais, aussitôt que le roi eut cessé de parler, madame de Maintenon, osant enfin intercéder pour son ennemie, parla en sa faveur, et avec cette délicatesse généreuse qui sait tout pallier, tout adoucir, sans avoir l'air d'implorer un pardon. Selon elle, madame de Richelieu, blessée de la voir moins souvent, avoit cru n'être plus aimée d'elle, et, envenimée par de faux rapports, n'avoit eu que le tort de répéter des calomnies inventées par d'autres. Cette apologie fut faite avec une chaleur, une sensibilité, qui ne pouvoient laisser de doute sur la sincérité de madame de Maintenon; le roi et les deux princesses ne cachèrent point leur attendrissement. Ce fut pour la duchesse une nouvelle humiliation qu'elle ne peut supporter: Cessez, madame, dit-elle, cessez de

m'accabler par un zèle apparent qui ne peut qu'aggraver mes peines..... Ces paroles achevèrent d'irriter le roi: Allez, madame, interrompit-il, la reine vous instruira de mes volontés..... La duchesse se leva en disant: Sire, en donnant ma démission, faut-il me préparer à l'exil? Vous le saurez demain, répondit le roi La duchesse baissa la tête, s'inclina profondément et sortit. Cette scène laissa dans le coeur de madame de Maintenon l'inquiétude la plus douloureuse! Elle revit Louis le soir tête-à-tête; et, voulant lui reparler en faveur de la duchesse, le roi lui coupa la parole, en disant: Son sort est décidé, elle recevra demain l'ordre de partir sur-le-champ pour Richelieu. Grand Dieu! s'écria madame de Maintenon, perdre la bienveillance de votre majesté, sa place, et subir la peine d'un tel exil!.... se trouver tout à coup forcée d'aller s'ensevelir dans le fond d'une province, à deux cents lieues de sa famille et de ses amis!.... — N'en parlons plus; elle doit être sévèrement punie, elle le sera.... — Mais, moi, sire, ai-je mérité de l'être? — Oubliez une femme remplie de noirceur et de perfidie..... — Cette femme, sire, fut ma protectrice, elle m'aima avec sincérité; elle adoucit alors toutes mes peines, me procura tous les amis qui m'ont servie depuis;..... et je serois cause du malheur éternel de sa vie!.... — Son arrêt est prononcé, il est irrévocable. — Cette rigueur jetteroit sur ma réputation une tache ineffaçable si je restois à la cour;.... si sa disgrâce éclate, je dois me retirer. Ici, madame de Maintenon s'arrêta. .... Elle venoit de blesser pro-

fondément le coeur et la fierté de Louis; elle voyoit la plus violente colère se peindre dans ses regards. Quoi! madame, reprit-il, vous formez le projet de me quitter pour madame de Richelieu?... — Oui, sire, si elle est bannie, je la suivrai, elle m'accueillit dans ma misère, je partagerai son exil. A ces mots, le roi, hors de lui, garda un instant le silence, il craignoit de parler... Il se leva, ses jambes trembloient; il fit quelques pas en disant d'une voix concentrée: *Adieu, madame... adieu...* Madame de Maintenon ne répondit rien.... Il se retourne, il la voit baignée de larmes; il s'arrête, se rapproche lentement, s'appuie sur la cheminée, et, tâchant de prendre un ton calme et froid; Ainsi, madame, dit-il, vous me sacrifiez sans balancer,.... et à qui!... à une femme que vous ne pouvez aimer, que vous devez mépriser, qui vous a trahie, calomniée;... voilà cet attachement sur lequel je comptois!... Dans vos desseins généreux, vous ne songez qu'à votre ennemie; mais, moi, ne méritois-je pas d'être compté pour quelque chose?.... Ah! sire, reprit madame de Maintenon, en formant cette résolution qui me perce le coeur, c'est vous, surtout, qui m'occupez!... Quoi! s'écria Louis, qui ne pouvoit plus se contenir, quoi! quand vous me menacez de m'abandonner, de mettre entre nous une immense distance, pour suivre une femme qui vous déteste, et qui rejetteroit vos soins et vos consolations.... vous me préférez votre implacable ennemie!.... ou, pour mieux dire, vous m'immolez sans pitié à l'opinion des autres!...

Que n'aurois-je pas fait pour vous, si vous l'aviez voulu !... Quand vous m'avez pressé de rompre des noeuds illégitimes, vous ne m'avez parlé que de mes devoirs, j'ai pu vous résister.... Que ne me demandiez-vous ce sacrifice pour vous; que ne disiez-vous que votre coeur le désiroit! je n'eusse pas hésité, même sans espérance!... du moins, je croyois à votre amitié.... Oh! combien je m'abusois! votre âme est grande et fière, mais elle ne fut jamais sensible; non, vous ne savez point aimer!... Quoi! vous craignez que la disgrâce de madame de Richelieu vous fasse accuser injustement de manquer à la reconnoissance, et vous ne craignez pas, en me quittant, de paroître ingrate à mes yeux! vous que j'aimois de préférence à tout.... Ah! que les rois sont malheureux!... Vous venez d'anéantir dans mon coeur toute la sensibilité que vous y aviez ranimée; que dis-je? que vous y aviez développée, créée!... cependant vous ne m'aimez point!...

Madame de Maintenon écoutoit Louis avec un attendrissement qu'elle n'avoit jamais éprouvé; loin d'être effrayée de sa colère, elle ne jouissoit, elle y trouvoit la preuve et la mesure du sentiment qu'elle partageoit. Louis paroissant attendre une réponse, la regardoit fixement; surpris et blessé de ne voir en elle qu'une douce expression de calme et de sérénité: Eh bien! madame, dit-il, dédaignez-vous même de me répondre? — Sire, je crois toujours que vous devez lire dans mon coeur; ce coeur s'est montré à vous avec une si parfaite sincérité, qu'il me semble que vous devez le connoître mille fois

mieux que je ne pourrois vous le dépeindre. Mes paroles n'exprimeront jamais bien ce que je sens, et jusqu'ici j'ai mieux aimé être devinée par vous!..... Oui, sire, je renoncerois au bonheur, je m'éloignerois de vous, plutôt que de donner à mes ennemis le droit affreux de condamner ma conduite; combien l'honneur m'est devenu plus cher!.... J'ai votre estime à justifier. Je dois tout faire pour la vertu, tout sacrifier à ma réputation. Sire, en faveur de vos glorieuses actions, de vos éminentes qualités et de l'éclat que vous avez su donner à votre siècle, l'équitable postérité vous pardonnera facilement les égaremens où l'amour a pu vous entraîner; on excusera cet ascendant naturel et si commun de la jeunesse et de la beauté sur un prince si digne d'être aimé, et qui dut être séduit par les sentimens même qu'il inspiroit!.... Mais, sire, toutes vos liaisons sérieuses et réfléchies seront jugées sans indulgence.. Si la femme obscure que vous avez tiré d'une classe inférieure pour l'élever aux premières dignités de la cour et pour l'approcher de vous; si cette femme, qui n'a pu vous séduire par la jeunesse et par des agrémens frivoles, ne laisse pas des souvenirs honorables, que pensera-t-on, sire, de votre discernement, de votre âme et de votre esprit?..... Si cette idée ne m'élevoit pas au-dessus de moi-même, combien je serois indigne de tout ce que vous avez fait pour moi!.... Ah! quand je suis prête à sacrifier, sans hésiter, ma félicité, mon repos à mon réputation, c'est à vous surtout que je veux m'immoler; c'est là du moins ma première pensée. Je n'ai plus besoin

de principes, je pourrois désormais me passer de vertu; pour faire tout ce que l'honneur et le devoir peuvent exiger de douloureux et d'héroïque, il me suffiroit de me rappeler que Louis-le-Grand m'a donné le titre de son amie!.... Sire; vous avez placé mon nom dans l'histoire, il faut illustrer ce nom qui, sans vos bontés pour moi, devoit être à jamais ignoré. Voilà toute mon ambition; ce n'est point un fol orgueil qui me l'inspire, c'est l'attachement le plus pur et le plus tendre qu'on ai jamais éprouvé.

Ce discours pénétra de tendresse et d'admiration la grande âme de Louis. Jusques-là timide et réservé dans ses manières avec madame de Maintenon, il ne s'étoit jamais permis ces démonstrations que l'amitié autorise et que l'amour respectueux s'interdit; mais dans cet instant, le noble sentiment qui remplissoit son coeur l'élevoit au-dessus de cette espèce de crainte. Il saisit la main de madame de Maintenon, et la serrant avec transport dans les siennes: Oui, s'écria-t-il, vous êtes mon amie, mon unique amie!.... j'y consens, madame de Richelieu ne sera point exilée.... — Ah! sire, la clémence doit être en vous, comme toutes vos autres vertus, entière et parfaite. Madame de Richelieu ne perdra point sa place?.... — Y pensez-vous? Oubliez-vous qu'elle a dit, avec les plus noires intentions, que je n'avois de confiance qu'en vous, de véritable attachement que pour vous? — Eh bien! vous a-t-elle calomnié?.... — Le secret de mon coeur n'appartient qu'à vous; et quand on le dévoile avec méchanceté, je dois punir cette insolente audace. — Il seroit si

beau de la mépriser!.... Et cette malheureuse femme n'a-t-elle pas été assez punie? elle vous a justement indigné! Songez, sire, combien la journée qui vient de s'écouler a été terrible et douloureuse pour elle; songez aux angoisses de la nuit qu'elle va passer!.... Oh! qu'il est peu d'occasions où les souverains puissent, sans barbarie, imposer des grands châtimens! Un mot d'eux suffit pour troubler notre existence!.... — Mais n'est-ce pas une foiblesse de pardonner de semblables injures? — Quand l'indulgence ne compromet en rien lés intérêts de l'état, son excès même est toujours adorable en celui qui tient dans sa main tous les moyens d'une vengeance prompte, facile et terrible.

Madame de Maintenon voyant Louis ébranlé, continua ses sollicitations avec tant de chaleur, qu'elle obtint enfin ce qu'elle désiroit (1). Louis, le lendemain, fut déclarer à la reine et à madame la dauphine, que si elles le désiroient, il consentoit que la duchesse gardât sa place. Les deux princesses furent trés-surprises. La reine étoit véritablement indignée de la conduite de la duchesse; mais madame la dauphine, quoique refroidie pour elle, l'auroit vu partir à regret. Elle ne pouvoit se dissimuler que la duchesse avoit indignement calomnié madame de Maintenon; cependant elle persistoit toujours à croire que cette dernière n'avoit pu acquérir un tel ascendant sur l'esprit de Louis, qu'à forces d'intrigues et d'artifices. Ainsi elle garda beaucoup de préventions contre madame de

(1) Historique.

Maintenon; elle craignit son crédit, elle envia sa faveur, et elle n'aima jamais cette personne si généreuse, et si digne d'obtenir sa confiance (1). Quelques jours après, madame de Maintenon fut trouver la duchesse pour lui promettre l'oubli de tout ce qui s'étoit passé; elle lui parla d'une manière si touchante, que la duchesse parut attendrie; il y eut une réconciliation. Le pardon fut accordé du fond de l'âme, mais celle qui le reçut n'y crut pas; elle conserva toute sa haine; elle se promit seulement de la mieux cacher à l'avenir.

Depuis cette époque, la faveur de madame de Maintenon parut aux yeux des courtisans ne pouvoir plus augmenter. Louis sembloit prendre plaisir à se glorifier en toute occasion de la profonde estime qu'il avoit pour elle. Un jour, chez madame de Montespan, il lui dit: On donne aux papes le titre de *sainteté*, aux rois celui de *majesté*; pour vous, madame, vous avez tant de raison, que l'on devroit vous appeler *votre solidité* (2).

Le comte d'Aubigné, frère de madame de Maintenon, ne s'étoit montré jusques-là que très rarement à la cour. Madame de Maintenon lui avoit fait avoir successivement un gouvernement, des pensions et quelques autres grâces. D'Aubigné s'étoit distingué à la guerre par son courage; il avoit d'ailleurs une bonne réputation; madame de Maintenon l'aimoit tendrement, et le lui prouva toute sa vie, néanmoins

(1) Historique.

(2) Historique.

elle eut le chagrin de le voir toujours mécontent et ridicule ; ne se formant ni par ses conseils, ni par l'habitude de vivre à la cour, il étoit dans la destinée de madame de Maintenon de ne devoir ses succès et sa fortune qu'à elle seule. Elle ne fut ni aidée, ni secondée: elle fut souvent traversée, déjouée et trahie; auprès de tout autre souverain, son frère auroit pu la compromettre et lui nuire. D'Aubigné ne manquoit pas d'esprit, mais il étoit entièrement dépourvu de cet tact et de ce bon goût que madame de Maintenon possédoit à un si haut degré Il croyoit acquérir une grande considération, et ajouter à celle de sa soeur, par du faste, des airs et un ton important. Souvent, avec la fatuité gauche d'un provincial parvenu, il vantoit son crédit, et offroit sa protection: malheureusement il n'avoit aucune timidité, il étoit questionneur et familier avec les plus grands seigneurs, lorsqu'il les rencontroit chez madame de Maintenon; il prenoit la politesse affectée qui repousse, pour du respect; ainsi la sécheresse qu'on lui montroit ne le rendoit que plus vain et plus confiant; il vouloit mettre à leur aise ceux qui ne songeoient qu'à le mettre à sa place. Il n'étoit jamais plus impertinent que lorsqu'il croyoit être affable. Il faisait cruellement souffrir madame de Maintenon, sans cesse occupée du soin de le contenir, de le faire taire, ou de reparer ses sottises. Pour surcroît de peine, il étoit ambitieux, il prétendoit à toutes les grâces, demandoit tout, et ne trouvoit, dans la noble modération de sa soeur, que de la duperie et une indifférence choquante pour

lui (1). Madame de Maintenon pensoit qu'elle devoit profiter de sa situation pour assurer à son frère, à ses proches parens, à ses amis, une fortune honnête et une existence parfaitement agréable; elle demanda pour eux, avec zèle, avec suite, tout ce qu'elle pouvoit raisonnablement obtenir; elle s'arrêta là: trait caractéristique de sa vie, d'autant plus admirable, qu'elle s'oublia toujours elle-même, qu'elle fut la plus désintéressée de toutes les femmes, qu'elle dédaigna toujours toute espèce de luxe, qu'elle n'eut jamais de magnificence que dans ses dons et dans ses aumônes, et qu'après trente ans de règne, elle se trouva sans pensions et sans aucune fortune assurée (2).

Cependant madame de Montespan, détestant à la fois et presqu'également madame de Maintenon et la duchesse de Fontanges, eut un nouveau sujet de jalousie, en voyant la duchesse devenir mère; mais l'enfant ne vécut pas, et madame de Fontanges tomba dans un état de langueur et de dépérissement qui fit tout craindre pour sa vie. Tous les secours de l'art lui furent prodigués. Parvenue aux derniers jours de sa vie, elle voulu voir le roi; cette entrevue fit sur le coeur de Louis une profonde impression. La duchesse mourante n'étoit plus cette jeune personne frivole et bornée, dont il avoit toujours dédaigné l'entretien; maintenant chacune de ses paroles avoit une sorte d'autorité, et méritoit d'être recueillie! L'approche de la mort donne toujours un caractère auguste. Dans ce moment solennel, le

(1) Historique. (2) Historique.

manque ou la supériorité d'esprit ne se fait plus sentir, l'âme alors est tout, et qui la montre courageuse et résignée paroît sublime. La duchesse parla avec piété et sensibilité; le roi ne lui répondit que par des pleurs: *Je meurs satisfaite*, lui dit-elle, *puisque mes derniers regards ont vu couler vos larmes* (1).

La duchesse mourut; madame de Montespan eut assez peu de delicatesse pour montrer à Louis, dans cette occasion, une joie insolente et barbare. Louis, indigné, fut chercher celle dont le coeur répondoit toujours au sien, madame de Maintenon pleura avec lui. Ah! lui dit-il, je ne suis heureux ou consolé que par vous (2)!...

Madame de Montespan crut que la mort de sa rivale alloit lui rendre ses anciens droits; elle fit un dernier effort pour rappeler Louis. Elle lui écrivit une lettre dans laquelle l'amour s'exprimoit avec tout l'emportement de la passion la plus impétueuse. Ce langage, si peu fait pour une femme, révolta Louis; le mépris et le dégoût achevèrent enfin de dénouer ces liens criminels (3). Louis rompit entièrement avec madame de Montespan, et ce fut sans retour. Madame de Montespan resta à la cour, et garda sa place chez la reine; elle ne put d'abord contenir sa douleur et son dépit; on vit en elle un redoublement frappant d'humeur et de caprices; mais on ne la craignoit plus; elle ne trouva plus dans les autres, au lieu de

(1) Historique.
(2) Ses propres paroles.
(3) Historique.

la patience et de la dissimulation, que du ressentiment, de la hauteur et souvent de l'impertinence. Alors, passant subitement d'une extrémité à l'autre, elle devint tout à coup obligeante et flatteuse; elle ne pouvoit quitter son genre d'esprit mordant et satirique; mais elle n'attaqua plus personne directement; elle ne fit plus des scènes; elle ne retrancha de la méchanceté que la hardiesse et l'imprudence; elle tâcha de suppléer à la faveur par l'intrigue, et pour obtenir les choses qu'elle désiroit, elle eut recours à madame de Maintenon, qui, jusqu'à la fin de la vie de madame de Montespan, ne laissa jamais échapper une occasion de l'obliger et de la servir (1). On se rendit à Chambord aussitôt après la mort de la duchesse de Fontanges. Madame la dauphine étant grosse et très-avancée dans sa grossesse, ne fut pas de ce voyage. On remarqua que le roi partit avec la reine et madame de Maintenon dans la même voiture. Grâces aux soins actifs de madame de Maintenon, le rapprochement du roi et de la reine fut cette fois sincère et durable. La reine connut tout ce qu'elle devoit à cet égard à madame de Maintenon; elle le sentit vivement. De retour à Versailles, elle lui donna son portrait, faveur que cette princesse n'avoit faite encore à personne (1).

Louis, se croyant autorisé par l'estime la plus parfaite, à ne plus contraindre ses sentimens pour madame de Maintenon, les laissa

(1) Historique.

(2) Historique.

paroître sans nul déguisement; il alloit tous les soirs chez elle, et souvent il l'envoyoit chercher, et passoit dans son cabinet deux ou trois heures avec elle (1) Dans ces entretiens, madame de Maintenon ne parloit que d'amitié, de morale et de religion. Louis trouvoit toujours du charme à écouter celle qui avoit sur son coeur un suprême ascendant; il aimoit cette raison supérieure qui s'exprimoit avec tant de naturel et de grâces, et cette vertu parfaite qui ne se démentoit jamais On lui ôtoit l'espérance, mais on augmentoit son admiration Il promettoit de respecter à l'avenir toutes les bienséances; mais il peignoit sa tendresse d'une manière si vive et si touchante, qu'il étoit impossible de l'entendre sans émotion..... Cependant on n'avoit pas le droit de se fâcher; on n'osoit même montrer de l'embarras; on ne parloit point d'amour, ce mot du moins n'étoit jamais prononcé..... Madame de Maintenon pouvoit bien cacher à Louis son trouble et ses craintes; mais elle ne pouvoit tromper sa conscience; les scrupules, fondés surtout sur le sentiment qu'elle éprouvoit, lui causèrent une agitation que chaque réflexion augmentoit. Elle voulut consulter l'homme qui possédoit depuis long-temps toute sa confiance; l'abbé Gobelin fut appelé. Madame de Maintenon lui ouvrit son coeur (2), et lui dit, en versant des larmes amères: Je dois fuir, je le sens: tant qu'on a vu au roi une maitresse déclarée, j'ai souffert de ce désordre; mais mon

(1) Historique.
(2) Historique.

rôle n'avoit rien d'embarrassant et d'équivoque, et je pouvois mépriser les discours de la méchanceté, parce qu'ils étoient dépourvus de toute vraisemblance; maintenant le roi n'a plus d'attachement connu de ce genre; jamais ses bontés pour moi n'ont eu autant d'éclat, et chaque preuve que j'en reçois m'inspire autant d'inquiétude que de reconnoissance. Mais comment s'éloigner du bienfaiteur le plus chéri, de l'ami le plus tendre et le plus respectable? et comment demeurer à la cour, sans hasarder ma réputation, sans scandaliser l'Europe, déjà étonnée de ce mélange de piété connue et de foiblesse soupçonnée?... Cependant je trouve une espèce d'hypocrisie à quitter le roi; ne suis-je pas sûre qu'il me rappellera, et que je ne pourrai résister à ses ordres et à ses instances? Cette fuite ne sera-t-elle pas comparée à celle de madame de la Vallière? Ne serai-je pas confondue avec une maîtresse qu'on délaisse ou qui se repent?... Il faudroit fuir sans lui dire adieu, sans qu'il pût le prévoir; il faudroit quitter la France, et m'aller ensevelir dans une retraite obscure, sous un autre nom que celui qu'il a rendu célèbre!.... Mais que deviendra-t-il sans moi? Que deviendra sa conscience, dans laquelle j'ai jeté tous les germes du repentir et de la piété? N'aura-t-il pas le droit de m'accuser d'ingratitude? Et comment me résoudre à quitter pour jamais ces enfans charmans qui m'ont coûté tant de veilles et de soins, et qui me sont si chers?.... Et que dira le monde? Ne prendra-t-on pas ce douloureux sacrifice fait à la vertu pour un acte de désespoir, ou pour l'expiation d'une foiblesse?..... Ah!

guidez-moi; que dois-je faire? parlez-moi sans aucun ménagement.... Madame, répondit le respectable ecclésiastique, mon état et mon caractère doivent vous répondre de ma sincérité; je n'ai point d'ambition, vous le savez; je vous dois un bénéfice qui me donne toute l'aisance que je pouvois raisonnablement désirer; je ne veux point être évêque; je ne vous demanderai jamais rien (1), ainsi mes conseils seront parfaitement désintéressés..... — Ne m'épargnez point, ne songez qu'à la religion..... — C'est en ne consultant qu'elle, que je dois vous exhorter à ne point quitter le roi. Sa conversion n'est qu'ébauchée, il faut la finir. Dieu ne vous a placée ici, madame, que pour commencer et pour achever cet important ouvrage, que pour sanctifier les admirables qualités de ce grand prince. Si vous l'abandonnez, qui lui dira la vérité, avec le double courage de l'attachement et de la vertu? Qui le consolera des ennuis de la grandeur et des soucis du trône? — Mais ma réputation?.... — Votre vie entière et le caractère du roi la mettent à l'abri de tout soupçon outrageant. En vous voyant remplir avec tant de piété tous les devoirs de la religion, il faudroit vous croire capable de la plus odieuse hypocrisie, pour douter de la pureté de vos moeurs; et ne sait-on pas d'ailleurs qu'une telle conduite n'inspireroit au roi que le plus profond mépris? On conçoit qu'il puisse désirer le mystère; mais on connoît assez sa droiture pour être assuré

(1) Historique, et l'abbé Gobelin soutint toujours ce caractère.

qu'il auroit horreur d'une femme qui, en se livrant à l'adultère, montreroit la plus grande dévotion, et commettroit sans cesse des sacrilèges, en profanant tout ce que la religion a de plus auguste et de plus saint. — Mais cependant le sentiment qu'il a pour moi est beaucoup plus tendre que l'amitié.... — Ne savez-vous pas le réprimer?... — Sans doute.... mais celui que j'éprouve moi-même?.... — Il faut le vaincre. — Eh! le puis-je ici?... Néanmoins ce sentiment qui remplit mon âme, n'a rien de commun avec l'amour qu'on m'a dépeint jusqu'ici, il ne m'inspire rien de contraire à mon devoir; mais j'aime le roi de préférence à tout au monde. Je ne suis naturellement occupée que de lui; ce n'est que par une volonté qui me coûte, que je puis penser à ce qui n'a point de rapport avec lui... Et comment me distraire de son image, quand tout me la retrace?..... Je la retrouve dans ses enfans; les uns ont ses traits, les autres le son de sa voix; le duc du Maine a sa grâce, son esprit, sa bonté!.... Dans mon école de Noisy, puis-je ne pas penser à lui? il en est devenu le bienfaiteur. Suis-je seule avec la reine, elle ne m'entretient que de son amour pour lui. Mes amis ne me parlent que pour solliciter des grâces qui dépendent de lui.... Son nom retentit sans cesse à mon oreille.... La religion, qui me commande d'écarter ce dangereux souvenir, me le rappelle continuellement; ne dois-je pas m'occuper de sa conversion, ne dois je pas prier pour lui?.... Au tribunal même de la pénitence, je ne puis parler que de lui! Je dois m'accuser de n'exister que pour lui; de

ne plus aimer la retraite, parce que je ne l'y verrois point; de ne jamais songer au passé, parce que je ne l'y trouverois pas, et de ne voir que lui dans l'avenir. Il y a de la passion dans cette manière d'aimer. *Et ne sais-je pas qu'il n'est point de passion pardonnable devant Dieu, ni devant les hommes raisonnables* (1)? — Quand vous êtes seule, il faut vous distraire de cette idée trop dominante par la lecture..... — Que lirai-je? l'histoire? Je ne songe alors qu'à le comparer aux souverains qui ont régné avec gloire; et c'est toujours pour l'élever au-dessus d'eux. — Lisez des livres de morale. — Quand j'y trouve de bonnes idées, je me promets de les lui communiquer, et je m'occupe encore de lui.... Dans l'exercice même de la charité, je n'agis plus en chrétienne; dans mes bonnes actions les plus secrètes, je ne puis m'empêcher de me dire: Il le découvrira peut-être, il m'en estimera davantage!... Ah! je ne suis plus charitable comme je l'étois jadis! Ma recompense terrestre est toujours là; je l'entrevois ou je l'attends, ou du moins je la désire. Je n'ai plus de mérite aux yeux de Dieu. — Combattez avec courage et persévérance; vous avez la foi, la pureté d'intention; Dieu vous soutiendra; manque-t-on de force avec son secours? La religion, l'expérience et la raison vous feront triompher de tout. Songez, madame, que le bonheur de la reine, le salut du roi, l'édification d'une grande nation, dépendent de votre persévérance, et que si vous abandonniez le roi, il re-

(1) Phrase extraite de ses Lettres.

tomberoit sûrement dans des égaremens déplorables, qui se prolongeroient peut-être jusqu'au terme de sa vie. Vous seriez responsable devant Dieu de tous les maux que vous pouvez prévenir, des chagrins amers de notre vertueuse souveraine, des prodigalités du roi pour ses maîtresses, du funeste exemple qu'il donneroit a sa famille, à sa cour, à la France entière, et dans un âge où de telles foiblesses cessent d'être excusables dans l'opinion même des gens du monde. Songez enfin que les enfans du roi, que vous avez élevés, auront toujours besoin de vos conseils et de votre influence sur l'esprit de leur auguste père, et que vous ne pourriez quitter la cour, sans abandonner en même temps votre école et la plus grande partie de vos pauvres.

Madame de Maintenon fut persuadée, non parce que ces conseils s'accordoient avec son penchant, mais par la force des raisons qui lui parurent véritablement convaincantes (1).

Il étoit impossible d'éviter les fréquens tête-à-tête avec le roi; madame de Maintenon prit le parti de n'avoir jamais l'air de les craindre; elle sut toujours contenir Louis dans les bornes qu'elle ne vouloit pas qu'il franchît, en lui montrant la plus grande confiance en son estime, et le plus tendre attachement pour la reine. Le roi laissa voir quelquefois de la tristesse et de l'humeur, mais il ne se refroidit jamais. Cette situation duroit depuis près de deux

(1) Ce fut en effet l'abbé Gobelin qui vainquit ses scrupules, et la décida à ne point quitter la cour.

ans, lorsqu'un événement inattendu vint bouleverser le coeur et l'imagination de madame de Maintenon. La reine tomba dangereusement malade, et fut en peu de jours réduite à l'extrémité. Le roi parut très-affligé de son état. Madame de Maintenon se partagea entre le roi et la reine; elle donnoit à l'un de tendres consolations, elle passoit les nuits à servir l'autre avec tout le zèle d'une vive affection.

Quand la reine eut reçu ses sacremens, madame de Maintenon passa dans la chambre voisine pour y pleurer et pour prier en liberté. Deux heures après, la reine l'envoya chercher; madame de Maintenon se mit à genoux devant son lit. La reine tira une bague de son doigt et la lui offrit, en disant d'une voix éteinte: *Recevez ce dernier gage de mon estime et de ma reconnoissance* (1). Madame de Maintenon fondit en larmes.... La reine expira dans ses bras!... Aussitôt qu'elle eut rendu le dernier soupir, madame de Maintenon voulut se retirer chez elle; mais le duc de la Rochefoucauld, favori de la création de madame de Montespan, la prit par le bras avec vivacité, en disant: *Il n'est pas temps, madame, de vous retirer; dans l'état où est le roi, il a besoin de vous.* Ce zèle pouvoit être sincère; mais il pouvoit aussi servir à rapprocher d'une femme dont on reconnoissoit enfin qu'il ne falloit plus être l'ennemi. Il la conduisit chez le roi; elle passa deux heures enfermée tête-à-tête avec ce prince (2).

---

(1) Historique.
(2) Historique.

Le lendemain, Louvois alla chez elle, et la pria, de la part du roi, de le suivre à Saint-Cloud. Louvois, ennemi irréconciliable de madame de Maintenon, parce qu'il la supposoit faussement orgueilleuse et vindicative, ne s'acquitta de cette commission qu'avec un violent dépit qu'il dissimuloit à peine. Le roi prenoit plaisir à lui causer cette espèce d'humiliation; c'étoit venger madame de Maintenon de la haine la plus injuste.

Madame de Maintenon suivit seule Louis; toute la cour en montra sa surprise; et là, l'étonnement est presque toujours de l'improbation; c'est la manière la plus respectueuse de critiquer les souverains et les princes. *N'êtes-vous pas très-étonné?* disent alors les mécontens et les frondeurs. *Cela est inconcevable, je n'en reviens pas*, sont des phrases qui signifient si souvent: *Cela est injuste. extravagant, révoltant!...*

Ce voyage de Saint Cloud fut de cinq jours: on y pleura de bonne foi; après un tel événement, tout est vrai dans l'attendrissement des personnes bien nées.

Madame de Maintenon avoit alors quarante-sept ans, mais ayant pris depuis deux ans beaucoup plus d'embonpoint, sans rien perdre de la noblesse de sa taille, elle étoit plus belle qu'on ne l'avoit jamais vue à la cour; sa figure étonnoit par son éclat et par sa majesté; elle n'avoit jamais mis de rouge, et le teint d'aucune jeune personne n'effaçoit la pureté du sien. Toujours vêtue avec la même simplicité, ne quittant presque jamais sa modeste couleur favorite, *le feuille morte*, son costume étoit cependant

d'une élégance particulière (1); enfin elle avoit encore tant de charmes, que tout le monde pensa qu'il étoit impossible que le roi la vît si souvent, et dans une telle intimité, sans en être passionnément amoureux. En effet, Louis réunissoit sur elle tous les sentimens de son coeur, l'admiration, l'amitié, la confiance et l'amour.

Après le voyage de Saint Cloud, Louis accoutumé à voir à toute heure madame de Maintenon, ne pouvoit plus s'arracher d'auprès d'elle que pour tenir ses conseils, ou pour recevoir sa cour. La mort de la reine anéantissoit tant de scrupules, que Louis reprit une espérance depuis long temps éteinte. Sans oser expliquer ses sentimens, il les laissa voir de mille manières.

Cependant madame de Maintenon étoit livrée à la plus violente agitation; une multitude d'idées confuses, nn espoir vague que la raison cherchoit en vain à repousser, produisoient une étonnante révolution dans son caractère. Ce n'étoit plus cette personne calme, modérée, dénuée d'ambition; une perspective éblouissante se déployoit à ses regards; elle y voyoit le bonheur environné de tant d'éclat!... et désormais la felicité ne pouvoit se trouver pour elle que dans une élévation suprême.... Son coeur, ses principes, sa fierté, tout la ramenoit à une pensée qu'elle trouvoit chimérique, mais dont rien ne pouvoit la distraire.... Il est un degré de gloire qu'il est impossible d'envisager froidement; la grandeur même de l'âme ne sert qu'à le faire mieux apprécier. Dans ses longues

(1) Historique.

rêveries, madame de Maintenon se rappela que, dans sa jeunesse, un maçon lui avoit prédit qu'elle s'élèveroit au-dessus de toutes les femmes; et cet esprit si raisonnable se laissoit séduire par la plus frivole superstition! La présence du roi lui causoit une émotion qu'elle n'avoit jamais éprouvée; il sembloit que l'ambition eût développé l'amour dans son coeur, en y autorisant l'espérance. Le monde lui devenoit odieux; le temps s'écoule si rapidement dans la solitude avec un grand secret et un grand projet!...

Toute la cour étoit aux pieds de madame de Maintenon. Les femmes même qui avoient refusé avec persévérance d'aller chez madame de Montespan, les duchesses de Chevreuse et de Beauvilliers recherchoient son amitié, et ces démarches, loin de diminuer leur considération, ne firent que l'accroître: telle étoit l'estime qu'inspiroit le caractère de madame de Maintenon. Le monde, envieux et malin, est pourtant presque toujours favorable aux gens heureux, ou du moins il n'est jamais injuste pour eux. Il admire naturellement le bonheur.

Madame de Maintenon profita, pour faire le bien, de l'ascendant que lui donnoit sa faveur sur toutes les femmes de la cour; elle forma avec elles, à Versailles, une association de *Dames de la charité* (1). Ces assemblées, qui se tenoient deux fois par mois, commençoient par une exhortation (faite par le curé de Versailles), et finissoient par une quête distribuée

(1) Historique. Elle avoit déjà fait un établissement semblable à Bagnères.

aux pauvres honteux, et aux jeunes filles que l'indigence exposoit à la séduction. La plupart des dames de la cour, pour être nommées au roi, faisoient à l'envi des aumônes; madame de Maintenon arrachoit à la vanité ce qu'elle auroit en vain demandé à la vertu; et son zèle pourvut ainsi à d'immenses charités auxquelles son revenu n'auroit pu suffire. Elle fit nommer *supérieure de cette assemblée de charité*, la duchesse de Richelieu, dans la seule intention de redonner de la considération à cette personne, qui avoit voulu lui faire tant de mal, mais qu'elle avoit aimé jadis (1). Elle n'ignoroit cependant pas qu'elle n'avoit point cessé de la haïr. La duchesse lui rendoit beaucoup de soins, et lui témoignoit en particulier une extrême amitié; mais madame de Maintenon remarquoit que, devant certaines personnes, et surtout en présence de madame la dauphine, elle n'avoit jamais avec elle des manières affectueuses; elle devinoit facilement que la duchesse se conduisoit ainsi pour ne pas avoir l'air de la fausseté aux yeux des personnes qui connoissoient ses véritables sentimens. Cette seule observation a souvent fait découvrir, dans le monde et à la cour, des perfidies cachées d'ailleurs avec un art infini.

La guerre vint arracher madame de Maintenon à sa profonde préoccupation. Le roi se rendit au siége de Luxembourg; madame la dauphine y suivit le roi, et elle y emmena madame de Maintenon.

Ce fut vers ce temps que madame de Maintenon écrivit à son frère, partant pour les armées

1) Historique.

cette lettre admirable qui peint si bien l'élévation de ses sentimens :

„Rien ne me feroit plus de plaisir que de „vous voir revenir après avoir rendu de grands „services à vos maîtres, dussiez-vous ensuite „aller labourer vos terres, n'en sortir jamais, „n'éprouver que l'ingratitude des rois, et n'a„voir d'autre récompense que la gloire sans les „honneurs (1)".

Madame de Maintenon revint de Luxembourg plus tendre et plus agitée que jamais; ses sentimens s'étoient exaltés par les craintes mortelles des dangers qu'avoit courus Louis, et par la gloire nouvelle qu'il venoit d'acquérir.

Peu de jours après le retour de madame de Maintenon à Versailles, le jeune comte de Vexin, fils du roi et de madame de Montespan, mourut presque subitement. La douleur de madame de Maintenon fut extrême. Le roi, en la voyant pleurer, s'écria: Ah! qu'il seroit doux d'être aimé par celle qui sait aimer ainsi!.... (2). Madame de Maintenon feignit de n'avoir pas compris; mais Louis, soulagé par cette nouvelle déclaration, parla dans la suite comme si on lui eût avoué qu'on l'avoit entendu.

Madame de Maintenon connut alors, avec autant de joie que d'attendrissement, que Louis avoit toujours pour elle les mêmes sentimens, néanmoins elle ne se livroit qu'en tremblant au bonheur d'être aimée avec tant de constance;

---

(1) Ses Lettres.

(2) Historique.

elle ne s'abusoit pas sur les intentions de Louis... Elle fut enfin forcée non-seulement de s'avouer *le projet* le plus ambitieux, mais de le combiner. La grande difficulté étoit de donner au roi cette idée; car il falloit qu'elle vînt de lui, ou que du moins il pût le croire. Les princes en général, et même les plus spirituels, s'avisent rarement de choses extraordinaires; ils ont raison de respecter les vieux usages, les anciennes coutumes, et tous les préjugés qui peuvent donner de l'éclat à la majesté royale Le génie fonde les trônes, la sagesse les affermit; l'esprit d'innovation les ébranle, et finit bientôt par les renverser.

Louis étoit, de tous les souverains, le plus attaché aux bienséances, et celui qui avoit le plus de prudence et de dignité; il s'agissoit de le décider à offrir sa main à la veuve de Scaron!... Cependant il falloit obtenir cet honneur suprême, ou renoncer à lui, s'éloigner, faire son malheur... à moins de sacrifier ses principes, la religion et sa gloire! .. Mais il étoit impossible d'atteindre un tel but sans un peu d'artifice; et comment employer la ruse et les détours qu'on avoit toujours méprisés, et avec celui qu'on aimoit, et qu'on n'avoit enchaîné si solidement que par la droiture et la sincérité? D'ailleurs, Louis étoit si clairvoyant, et il avoit un tact si fin et si sûr! Le moindre soupçon pouvoit ravir sans retour sa confiance. Ces pensées jetèrent madame de Maintenon dans des perplexités inexprimables. Souvent elle projetoit d'entamer la conversation de manière à pouvoir amener ce qu'elle vouloit insinuer. Elle étoit charmée de la tournure fine et délicate qu'elle vouloit

employer; mais dès qu'elle se trouvoit seule avec le roi, la parole expiroit sur ses lèvres; tout ce qu'elle avoit imaginé lui paroissoit grossier; la seule présence de Louis déconcertoit tous ses plans, elle ne pouvoit soutenir ce regard si doux, mais si pénétrant; elle croyoit avoir l'air coupable; il lui sembloit que Louis alloit deviner qu'elle avoit voulu feindre avec lui. Les hommes conservent toutes les ressources de leur esprit en aimant, parce qu'ils ont toujours besoin d'artifice pour réussir, puisqu'il s'agit de vaincre une résistance; ils ne peuvent jamais séparer la séduction de l'amour; les femmes seules sont dominées par leurs affections; tant qu'elles aiment véritablement, elles deviennent incapables de prendre l'empire même qu'on leur accorderoit sans peine.

Madame de Maintenon, aussitôt que Louis la quittoit, se repentoit de n'avoir pas parlé; elle se promettoit vainement d'avoir plus de courage une autre fois; souvent encore, en s'occupant de ses espérances, elle s'étonnoit de sa témérité: aspirer à devenir l'épouse de Louis-le Grand!.... enchaîner à jamais, par un lien secret, mais légitime, celui que tant de beautés parfaites n'avoient pu fixer!.... Cependant elle se rappeloit avec complaisance tous les exemples d'union de ce genre que présentoit ce siècle même. En Danemarck, Christian IV avoit épousé publiquement Christine Monck, et Frédéric IV, mademoiselle de Reventlau, qu'il déclara reine. En Angleterre, on avoit vu, sans surprise, mademoiselle Hyde, fille d'un avocat, s'unir au duc d'Yorck, héri-

tier du trône. En Piémont, Victor-Amédée ne dédaigna pas d'accorder sa main à la marquise de Saint-Sébastien. En Russie, Pierre Ier. plaça sur le trône une femme née dans le dernier rang de la société. Mais qu'étoient tous ces princes auprès de Louis!....

Tourmentée par ses voeux, ses craintes, et par ses esperances même, qui exaltoient un amour jadis si timide et si long-temps caché dans le fond de son coeur; redoutant mortellement les regards curieux des courtisans, madame de Maintenon se rendoit inaccessible autant que sa situation pouvoit le lui permettre. Sa porte étoit souvent fermée; elle s'échappoit sans cesse du château de Versailles, pour aller à son école de Noisy et à Maintenon, où elle formoit de manufactures. Elle y appela des tisserands de Normandie, qui fabriquèrent de belles toiles; elle se fit venir des ouvriers flamands, qui travaillèrent à des superbes dentelles. Elle établit aussi des filatures, fit beaucoup de plantations; et, par tous ces soins, elle employa des millions de bras, bannit la fainéantise et la mendicité de sa terre dont elle doubla le revenu (1). Comment Louis n'auroit-il pas adoré une femme si supérieure à toutes les personnes de son sexe; une femme qui, privée jusqu'à trente-cinq ans de tous les dons de la fortune, avoit passé de la misère à l'opulence, de l'obscurité au plus haut degré de la faveur, sans avoir éprouvé un instant d'enivrement, sans rien perdre de sa modestie et de sa simplicité; une femme qui montra dans les em-

(1) Historique.

plois qui lui furent confiés, un zèle, un dévouement sans bornes, et qui sut remplir dans leur juste mesure tous les devoirs de parente et d'amie; une femme, enfin, consacrant aux infortunés les trois quarts de son revenu, et qui, malgré cette noble passion, satisfaite de sacrifier son aisance aux indigens, craignit ou dédaigna constamment les richesses et n'en acquit jamais? Et cette femme étoit belle, attrayante, elle avoit autant de grâces que d'esprit et de raison!..... Aussi Louis, par un mouvement naturel, lui accordoit sans cesse des distinctions que nulle femme encore n'avoit obtenues; il oublioit alors que l'amour l'inspiroit, il croyoit n'écouter que la justice.

Un matin que madame de Maintenon étoit dans le cabinet du roi, Louvois entra pour travailler avec le roi, madame de Maintenon se leva pour se retirer, Louis la retint: Restez, madame, lui dit-il, vous ne nous serez pas inutile, je désire avoir votre avis sur l'affaire dont on va me parler (1). A ces mots, madame de Maintenon éprouva une sorte de saisissement que lui causoit toujours, depuis quelque temps, tout ce que Louis faisoit d'extraordinaire pour elle. Louvois, son porte-feuille sous le bras, resta pétrifié ..... Une femme assister au travail secret du roi et de son ministre! et le roi lui demanderoit son avis!... Toute la fierté ministérielle se soulevoit en vain, il falloit se soumettre; ce fut de si mauvaise grâce, et avec un air si froid, si sec, si mécontent, que Louis lut parfaitement sur son

(1) Historique.

visage tout ce qu'il pensoit; il n'en témoigna rien, écouta tranquillement le rapport de l'affaire, la discuta avec sa sagesse ordinaire, consulta sur un point délicat madame de Maintenon, qui répondit avec une justesse admirable et ce ton modeste qu'elle avoit toujours. Louis applaudit à sa réponse; Louvois voulut la combattre, et son objection étoit tout à fait dépourvue de raison. Le roi le lui fit sentir froidement avec une nuance d'ironie, il jouissoit du triomphe de madame de Maintenon. Louvois n'avoit plus sa tête, il balbutioit, il trembloit; son visage enflammé, ses sombres regards montroient assez l'excès de son dépit et de sa colère. Louis, toujours calme, parut ne pas remarquer son trouble extrême, et il le congédia. Le lendemain matin, lorsqu'il vint chez le roi pour le même travail, ce prince lui dit: Suivez-moi chez madame de Maintenon, c'est là désormais que je veux travailler avec mes ministres (1). Louvois obéit en frémissant de rage. Madame de Maintenon alloit assister à toutes les délibérations secrètes! on ne pourroit plus parler au roi qu'en sa présence! on lui connoissoit une mémoire prodigieuse! elle seroit là pour relever les contradictions, les inconséquences, pour opposer l'opinion de la veille à celle du jour: enfin, il ne seroit plus possible de hasarder un mot étranger aux affaires!.... Comment supporter un tel changement, une *innovation* si choquante!... Madame de Maintenon, qui ne s'attendoit pas à cette nouvelle marque d'une confiance sans bornes, fut aussi surprise que

(1) Historique.

troublée. Elle s'assit à dix pas de la table sur laquelle travailloit le roi ; elle prit sa quenouille et se mit à filer (1). Peut être en ce moment se rappela-t-elle ce temps de sa première jeunesse, où, gardant le troupeaux de sa tante, elle sollicitoit comme une insigne faveur la permission de filer à côté d'une vieille servante de bassecour!.... Et maintenant, initiée dans tous les secrets de l'État, elle recevoit chez elle son maître, son souverain, le plus grand roi du monde! et il daignoit la consulter!... Plus d'une fois il se retourna vers elle, et lui dit en souriant : Eh bien! madame, que pense là dessus *votre solidité* (2)?

Une petite discussion s'étant élevée entre lui et son ministre, il voulut prendre madame de Maintenon pour arbitre : *Consultons*, dit-il, *la raison même* (3). Quelle souffrance pour Louvois, obligé de déférer à l'opinion d'une femme! et il falloit dévorer sa colère! Il se dédommageoit de cette contrainte à son audience, en y montrant toute l'arrogance de la plus mauvaise humeur. Ceux qui venoient solliciter des grâces s'étonnoient de sa hauteur et de sa brusquerie ; ils ne savoient pas que c'étoit une vengeance, sorte de représailles que les ministres humiliés par leurs maîtres se sont souvent permise avant et depuis Louvois. Il est étrange de vouloir ajouter au malheur d'être mécontent de son souverain, celui de se faire haïr de tout le monde.

Le travail de ministres chez madame de

(1) Historique. (2) Historique.
(3) Historique.

Maintenon parut avec raison la chose du monde la plus surprenante. Cette faveur extraordinaire fut extrêmement critiquée, et surtout par les femmes et par tous les amis des ministres. A voir le déchaînement des femmes, lorsque l'une d'elles obtient quelque distinction éclatante, on croiroit qu'elles ont un puissant intérêt à conserver et à propager l'opinion de l'incapacité de leur sexe. Que l'envie est aveugle, et qu'elle raisonne mal!....

Le roi répondit aux clameurs d'une manière aussi étrange qu'inattendue, il fit entrer deux fois de suite madame de Maintenon au conseil (1). On fut atterré, on se tut. Il est des cas où, à force de braver l'opinion publique, on la soumet. Elle s'enhardit souvent par les ménagemens. Les princes feront toujours bien de la consulter d'avance, c'est-à-dire de la pressentir; mais ceux qu'elle fait rétrograder conservent rarement une grande considération personnelle.

Madame de Maintenon ne voulut plus retourner au conseil. Avec sa franchise ordinaire, elle dit là-dessus à la marquise de Montchevreuil: „On m'a demandé le secret; mais „on a examiné des objets si peu importans, les „avis de ceux qui les ont discutés m'ont paru si „faux et si ridicules, que ce secret est bien plus „utile aux ministres qu'aux affaires."

Cependant toutes ces singularités inouïes affermissoient l'espérance secrète de madame de Maintenon; il lui sembloit qu'en l'élevant si haut, le roi devoit avoir un grand dessein.

(1) Historique. *Voyez* Mémoires de la Baumelle.

Elle se trompoit, il étoit dans le caractère généreux de Louis de soutenir hautement contre l'opinion, ou ceux qu'il employoit, ou ceux qu'il aimoit. Jamais il ne sacrifia un ministre au ressentiment public; Louvois fut universellement haï, Louis même avoit une sorte d'aversion pour lui, et néanmoins Louvois ne fut jamais chancelant dans sa place, il la garda jusqu'à sa mort. Ce furent jadis les mépris dont madame Henriette d'Angleterre accabla mademoiselle de la Vallière, qui décidèrent Louis à la faire duchesse, et à montrer avec tant de hauteur toute sa passion pour elle. Dix ans après, madame de Montespan ayant été insultée en public, le roi lui donna des gardes et l'entoura de toute la pompe de la royauté; c'étoit sans doute en profaner la dignité, mais Louis ne supporta jamais qu'on osât outrager les objets de son affection; la censure même, dans ce cas, le disposoit naturellement à les combler de nouvelles grâces. Les ennemis et les envieux de madame de Maintenon contribuèrent beaucoup à son élévation; et, dans la suite, Louis, par des honneurs éclatans, consola le maréchal de Villeroy, et de ses malheureuses campagnes, et des cris du public. Madame de Maintenon eut bientôt l'occasion de connoître combien elle s'abusoit sur l'intention qu'elle attribuoit au roi. La duchesse de Richelieu mourut, et la place de dame d'honneur de madame la dauphine se trouva vacante; c'étoit, depuis la mort de la reine, la première place de la cour. Le roi sur-le-champ fut trouver madame la dauphine, et lui demanda son choix. La princesse nomma

madame de Maintenon, et Louis se chargea de lui annoncer ce nouvel honneur. Madame de Maintenon n'éprouva au fond de l'âme qu'une surprise désagréable: si Louis avoit eu même confusément l'idée qu'elle supposoit, toute place à la cour lui eût paru au-dessous d'elle.... Il n'y pensoit donc pas... il devenoit probable qu'il n'y penseroit jamais!...

Madame de Maintenon refusa la place avec un profond respect, mais avec la décision la plus ferme et la plus inébranlable: „Quant „à l'honneur, ajouta-t-elle, que cette place me „feroit, ne l'ai-je pas tout entier dans l'offre „que daigne me faire votre majesté (1)?"

Le roi rendit compte de ce refus à madame la dauphine; cette princesse courut chez madame de Maintenon, et la conjura d'accepter. Le roi vint se joindre à elle; mais rien ne put vaincre la résistance de madame de Maintenon: „Puisque vous ne voulez pas, lui dit le roi, „jouir de mes grâces, il faut du moins, ma„dame, que vous jouissiez de vos refus." En effet (2), le roi, à son coucher, donna les plus grands éloges à la modération de madame de Maintenon, en contant tout ce qui s'étoit passé. Cette action fit un véritable honneur à madame de Maintenon, et elle méritoit beaucoup moins d'être louée qu'une infinité d'autres qu'on avoit censurées, en les interprétant mal. Mais, à la cour, on sait toujours gré du refus positif et soutenu d'une grande place. Cette action relève tant d'espérances, qu'elle ne

(1) Historique.
(2) Mémoires de Dangeau.

peut manquer d'être généralement approuvée.

De toute la dépouille de la duchesse de Richelieu, madame de Maintenon ne demanda qu'une place sans appointemens, celle de supérieure des dames de la charité. Cette femme, qui craignoit tant l'ennui, les visites et les sollicitations des courtisans, ne se trouva point importunée par les indigens qui venoient deux fois la semaine, le matin, assiéger son antichambre, pour lui présenter des placets ou lui demander des secours. Madame de Montespan, allant la voir un de ses jours d'audience, et trouvant chez elle tous ces pauvres qui attendoient leur tour pour entrer: *On ne peut mieux*, dit-elle, *parer une antichambre pour une oraison funèbre* (1). Quelquefois madame de Maintenon sortoit de son cabinet, et, se rendant dans la pièce où les infortunés l'attendoient, elle leur parloit à tous et les écoutoit à leur tour. Un jour qu'elle leur donnoit audience de cette manière, et qu'il y avoit, parmi la multitude d'indigens, plusieurs courtisans et un grand nombre d'ecclésiastiques, de religieux, d'évêques, avec lesquels elle étoit en relation pour ses oeuvres de charité, un vieux prêtre, perçant la foule, s'approcha d'elle, et lui dit tout haut: „Il y a trente six ans, madame, „que je ne vous ai vue.... Vous souvient-il „qu'à votre retour des îles, vous vous rendiez „tous les jeudis à la porte des Jésuites de la „Rochelle, où les jeunes pères distribuoient des „alimens aux pauvres? Employé à mon tour à cette distribution je vous distinguai dans la foule

(1) Historique.

„des mendians; je fus frappé de la noblesse de „votre physionomie, j'observai votre embarras, „j'en eus pitié, et j'envoyai les alimens chez „vous (1)." Pendant cet étrange discours, tous les yeux, avidement fixés sur madame de Maintenon, ne purent remarquer en elle le plus léger signe d'émotion, ni la moindre nuance d'embarras. On ne joue pas un premier mouvement, et le sien fut sublime. Elle ne rougit point, elle écouta avec l'air attentif et calme; et quand l'ecclésiastique eut cessé de parler: Quoi! c'est vous, monsieur, lui dit-elle, qui m'épargnâtes la honte de demander! Je me rappelle parfaitement tout ce que vous venez de dire; ce trait n'auroit jamais dû sortir de ma mémoire, je suis charmée qu'il me soit retracé par l'un de mes premiers bienfaiteurs (2). Cette réponse et le ton plein d'attendrissement dont elle fut faite, confondirent tous les observateurs. Tant de grandeur d'âme élevoit madame de Maintenon au dessus de sa fortune; elle subjugua l'admiration de tous ceux qui furent témoins de cette scène singulière.

Elle emmena l'ecclésiastique dans son cabinet, comme pour lui épargner à son tour l'humiliation d'exposer tout haut ses besoins. Là, le vieillard lui dit qu'ayant quitté les Jésuites, il étoit actuellement maître d'école dans un village; qu'il bornoit toute son ambition à une cure. Madame de Maintenon le remercia de sa confiance; elle lui dit qu'elle ne se mêloit point de la nomination des bénéfices:

(1) Historique.
(2) Historique.

qu'elle ignoroit s'il étoit propre à être aimé, mais qu'elle savoit bien qu'il étoit charitable, qu'elle le prioit d'accepter une bourse de cent pistoles qu'elle rempliroit tous les ans de la même somme (1). Le roi entrant chez elle dans ce moment, elle lui dit: „Voilà mon père „nourricier; et vous ne serez plus surpris, si„re, que je vous importune quelquefois pour „les orphelins (2)." Alors elle conta au roi toute cette aventure, avec la simplicité la plus touchante. Combien Louis, en écoutant ce noble récit, se félicitoit intérieurement d'avoir si dignement réparé, envers cette femme intéressante, les torts de la fortune! Cet heureux emploi de sa puissance en étoit aussi pour lui, dans ce moment, le plus beau privilége; il avoit jusqu'alors connu toute sa propre grandeur, mais il lui sembloit qu'il en sentoit, pour la première fois, et le charme et le prix!... Lorsqu'il fut seul avec madame de Maintenon: Que votre âme est au-dessus du vulgaire! lui dit-il; vous m'étonnez toujours, et je me le reproche, j'en rougis; ne devrois-je pas vous connoître, et vous admirer sans surprise!... vous méritiez un trône!... Ces paroles firent tressaillir madame de Maintenon.... Ah! s'écria-t-elle, je bénis chaque jour les infortunes et les humiliations de ma jeunesse! quels dédommagemens le ciel me préparoit! J'étois destinée à ne tenir la gloire que de votre seule main, à ne trouver le bonheur que dans vos sentimens!... vous deviez être pour moi l'unique dispensateur de tout ce qui peut attacher

(1) Historique.
(2) Ses propres paroles.

à la vie, et de tout ce qui peut l'ennoblir!...; tout ce que les hommes estiment et recherchent avec ardeur, a doublé de valeur à mes yeux; je ne possède rien qui ne vienne de vous!.. Non, non, dit Louis avec émotion, le sort fut injuste envers vous!.... vous deviez naître dans le rang le plus élevé!.... Et je ne serois pas votre ouvrage! reprit madame de Maintenon. A ces mots, les yeux de Louis se remplirent de larmes; il y eut un moment de silence. Madame de Maintenon respiroit à peine;.... elle crut voir, dans le coeur attendri de Louis, l'agitation causée par une pensée qui se rapprochoit de la sienne. Mais il tomba dans une profonde rêverie; elle espéra que cette pensée soudaine, mûrie par la méditation, se développeroit les jours suivans. Elle fut trompée dans son attente. Louis, non-seulement ne s'expliqua point, mais il parut avoir entièrement écarté de son imagination l'idée passagère qui l'avoit si vivement ému. Il falloit la lui rappeler; comment faire? quel moyen employer? Après beaucoup de réflexions, madame de Maintenon lui écrivit la lettre suivante:

„Mon coeur agité, combattu, a besoin de „s'épancher dans le vôtre; et néanmoins, par „un destin bizarre, il ne pourra s'ouvrir qu'à „demi! Comment saurois-je exprimer bien tant „de sentimens vagues, tant d'idées fugitives?.... je ne me connois plus moi-même! „Mais, sire, cette âme, uniquement occupée „de vos bienfaits et de sa tendresse pour vous, „pourroit-elle se déguiser en vous parlant? Si „je ne me dévoile pas entièrement, c'est que

„je n'ai plus la force de me rendre compte de „tout ce que j'éprouve!...

„Tant que la reine a vécu, je me suis livrée „sans inquiétude à un sentiment que les bontés „de la reine pour moi, et votre union avec „elle rendoient respectable à tous les yeux. „Maintenant tout est changé! on nous observe, „on s'étonne, on murmure..... Je descends „dans ma conscience, je n'y trouve toujours „que l'attachement le plus pur, et cependant „je me le reproche.... Cette conscience sé„vère me dit qu'une affection sans bornes ne „sauroit être parfaitement innocente, et qu' „elle n'est jamais sans danger. Eh! qui peut „ignorer comme je vous aime? mes yeux, mes „actions, mon langage, mon silence même, „tout l'exprime! On sait que je hais la gêne, „le faste, le tumulte du grand monde, l'em„barras des affaires, l'intrigue et la représenta„tion; on sait que je vous sacrifie tous mes „goûts pour vous consacrer mon existence. Que „dis je? Ah! depuis long-temps je ne vous fais „plus de sacrifices! N'avez-vous pas changé „mon caractère? puis je conserver des penchans „qui m'éloigneroient de vous? m'est-il possible „d'avoir une autre volonté que la vôtre? Vous „avez mieux fait que m'enchaîner; vous m'a„vez transformée, je ne sens jamais votre „empire; pour ne pas vous obéir, il faudroit „me révolter contre moi même!.... Voilà le „sentiment qu'on me connoît, je n'ai pu son„ger à le cacher, il fait ma gloire, il est de„venu ma vie!..... Il n'est pas étonnant qu'un „tel dévouement, quoiqu'il soit fondé sur l'ad-

„miration et sur la reconnoissance, ne paroisse „aux gens du monde qu'une passion violente. „Je frémis en pensant que la régularité même „de ma conduite n'est peut-être à tous les yeux „qu'un horrible scandale, et qu'elle me fait „soupçonner d'une exécrable hypocrisie! Je ne „vous dirai point qu'il faut nous séparer; cette „idée terrible n'a plus rien d'effrayant pour „moi, tant elle me paroît chimérique. Moi, „vous quitter! moi, vivre sans vous voir, sans „vous entendre! cela est impossible; voilà tout „ce que cette pensée peut m'inspirer. Mais „il faut retrancher ces tête-à tête, ces entre-„tiens particuliers, trop tendres peut-être, qui „sont devenus le sujet d'une juste censure. „J'aurai toujours le bonheur de vous voir le „matin, quand vous travaillez avec vos minis-„tres; mais le soir, souffrez, sire, que je ras-„semble chez moi, quand vous y venez, quel-„ques-unes des personnes qui vous sont agréa-„bles. Voilà ce qu'il faut accorder à la mali-„gnité, à la raison, à la décence. Je regret-„terai sans doute ces entretiens si remplis de „confiance et de charmes, mais ce sacrifice est „nécessaire.... Eh! ne serai-je pas toujours „heureuse, tant que je pourrai vivre auprès „de vous, avec l'espoir de vous voir chaque „jour!"....

Il y avoit sans doute de l'art dans cet écrit, mais il ne contenoit rien de contraire à la vérité. Quand une personne spirituelle, remplie de droiture, se décide enfin à employer un peu de finesse et de ruse, ses artifices sont plus ingénieux et plus adroits que ceux des

intrigans, parce qu'ils sont plus délicats, et qu'ils ont toujours un côté vrai. Une telle personne ne peut tromper une autre que comme on se trompe soi-même, par une logique de sentiment, par des illusions dont la source est dans le cœur, et non par des fausseté positives.

Cette lettre de madame de Maintenon affligea profondément le roi. Il avoit perdu l'espérance de séduire madame de Maintenon, et la certitude d'être uniquement aimé ne la ranima pas. Il connoissoit enfin cette âme pure et sensible, fortifiée par la religion, et incapable de démentir par une foiblesse sa fierté, ses principes et sa vie entière Louis gémissoit de l'intervalle qui le séparoit d'elle, mais il n'imaginoit pas encore que l'amour pût le franchir. Il tâcha même de se persuader qu'il pourroit aussi se contenter du bonheur de vivre avec elle dans une société, intime, il voulut du moins l'essayer. Il se soumit à ce qu'elle exigeoit; il promit de ne plus la voir seule que pour la consulter, et lorsqu'il auroit quelque chose de particulier à lui dire (1).

Madame de Maintenon vouloit que le roi, par cette épreuve, apprît à connoître son propre cœur. Si, en effet, il pouvoit se passer d'une liaison plus intime, elle sauroit régler alors ses sentimens sur les siens; si cette contrainte le rendoit malheureux; madame de Maintenon pensoit qu'il trouveroit enfin le moyen d'accorder ensemble les bienséances, l'amour et la vertu. Avec

(1) En effet, madame de Maintenon, à cette époque, ne voulut plus voir seule le roi, et il se soumit à cette volonté.

ces idées et cette espérance, une autre n'eût pas fait de grands efforts pour rendre agréables les soirées qu'on ne devoit plus passer tête-à-tête. Mais cet artifice étoit indigne de madame de Maintenon, elle ne songea, au contraire, qu'à former chez elle, pour l'amusement du roi, la société la plus brillante et la plus aimable. Il semble qu'il fut dans sa destinée de rassembler toujours autour d'elle, à toutes les époques de sa vie, tout ce qu'il y avoit en France de gens véritablement distingués par l'esprit, les grâces et les talens. Le roi trouvoit tous les soirs chez elle deux femmes d'un esprit supérieur, la princesse d'Harcourt et la maréchale de Schomberg; la duchesse de Ventadour, qui se fit pardonner dans sa jeunesse de grands égaremens, par la réunion, si rare dans ce cas, de la franchise et de la décence, et qui, dans l'âge mûr, recouvra de la considération à force de bonhomie, en montrant une juste indulgence pour les erreurs qu'elle avoit abjurées, et qu'elle réparoit par le retour le plus sincère à la vertu; la belle princesse de Soubise; la comtesse de Grammont, dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, joignant aux moeurs les plus pures, l'esprit, la douceur de son frère (1), et toute la gaîté piquante de son mari; mademoiselle de Levestein, la plus belle personne de la cour, devenue l'élève chérie de madame de Maintenon, et qui honora également les soins qu'elle en reçut, par son mérite, son caractère et sa conduite angélique (2); mademoiselle

(1) Hamilton.
(2) Madame de Maintenon la maria depuis au marquis de Dangeau.

de Murçay, nièce de madame de Maintenon (1), âgée alors de quinze ans, si séduisante par ses grâces et sa figure, et à laquelle sa tante ne reprochoit que d'être trop aimable et trop formée pour le monde, dans l'âge de la réserve et de la timidité; le grand Condé; le duc du Maine, sorti de l'enfance, et digne élève de madame de Maintenon, montrant tout l'esprit et toute la raison de l'âge mûr; le jeune duc de Chartres (2), brillant de grâces, de talens et de vivacité, mais annonçant déjà des passions impétueuses et la plus inquiétante légéreté; le sévère Montausier, dont la vertu fut si parfaite et le mérite si éminent, qu'on le dispensa de la qualité que nous désirons le plus dans les autres, l'indulgence; le duc de Beauvilliers, qui cachoit la même austérité sous les dehors les plus doux et les plus lians; Bossuet; Bourdaloue; l'abbé de Fénélon, que Louis trouvoit un peu systématique, et dont les idées lui paroissoient romanesques, quoiqu'il rendit justice à son esprit, et qu'il aimât sa grâce et sa douceur; le duc de Nevers, courtisan souple et délié, et poète satyrique; le maréchal de Boufflers, oubliant toujours sa gloire militaire, pour ne montrer dans la conversation qu'une simplicité pleine de charme; le duc de Villeroy, modèle de politesse et d'aménité; enfin, Racine et Boileau, admis dans cette société à la prière de madame de Maintenon, tous deux attirés par elle et goûtés par le roi, tous deux aussi aimables dans ce cercle brillant, qu'ils étoient admirables et

(1) Depuis, madame de Caylus.
(2) Depuis, duc d'Orléans et régent.

sublimes dans leurs écrits (1). Madame de Maintenon étoit l'âme de ces assemblées, composées de personnes d'un goût si délicat. Fénélon disoit, en parlant d'elle, que *c'étoit la Sagesse s'exprimant par la bouche des Grâces* (2). L'austère Bourdaloue la peignoit sous de plus nobles traits encore : *Un rien lui suffit*, disoit il, *pour élever son âme aux plus hautes pensées* (3). Dans ce même temps, le caustique Boileau loua dignement aussi madame de Maintenon dans sa *Satire des Femmes* ; il disoit qu'il en connoissoit une,

Humble dans les grandeurs, sage dans la fortune,
Qui gémit comme Esther de sa gloire importune.

C'est elle encore qu'il avoit en vue, en parlant de celle qui ne veut pas

Qu'à l'église jamais, devant le Dieu jaloux,
Un fastueux carreau soit vu sous ses genoux (4).

Un jour, chez elle, en présence du roi, Boileau déclamant contre la poésie burlesque : Heureusement, ajouta-t il, ce goût est passé, et l'on ne lit plus Scaron, même en province. Racine se hâta de détourner la conversation ; et quand il se trouva seul avec Boileau : Perdez-vous la tête ? lui dit-il ; hier c'étoit *Dom Japhet*, aujourd'hui *le Virgile travesti*, et toujours *Scaron !* Ignorez-vous donc l'intérêt qu'elle y prend ? Hélas ! non, répondit Boileau ; mais, en la voyant et en l'écoutant, c'est la première

(1) Historique. (2) Historique.
(3) Historique.
(4) Racine, depuis, l'a louée d'une manière plus touchante, en faisant d'elle le portrait le plus ressemblant.

chose que j'oublie (1). En effet, tout étoit en elle et si noble et de si bon goût, que rien ne pouvoit rappeler sa première situation. Jamais femme ne mérita mieux la reconnoissance et les hommages des gens de lettres. On lui doit les plus belles fables de La Fontaine et les poésies sacrées de Rousseau, qu'elle fit faire pour l'éducation du duc du Maine et pour celle du duc de Bourgogne. Elle obtint du roi une pension pour madame Dacier. Elle établit Racine et Boileau dans l'intimité de Louis; et ne protégeant que les talens, voulant ignorer les inimitiés qu'ils produisent, tandis qu'elle accueilloit Racine d'une manière si éclatante, elle faisoit donner par le roi, à son ennemie, madame Deshoulières, une pension et des gratifications (2). Son admiration et son amitié pour Boileau ne l'empêchèrent pas d'apprécier les talens de Quinault. Ce poète ne composa jamais un opéra, sans apporter au roi plusieurs plans de poëmes, et le choix du monarque fixoit toujours le sien. Un soir, chez madame de Maintenon, il présenta deux sujets d'opéra: *Armide*, et *Macarie*, *fille d'Hercule*. *Armide* fut préférée par madame de Maintenon, et, peu de temps après, on vit paroître le plus beau poëme de Quinault (3). Nous devons cet ouvrage, ainsi que tant d'autres chef-d'oeuvres en tout genre, au goût exquis de madame de Maintenon. Duché et plusieurs autres poètes, en-

(1) Historique.

(2) Historique.

(3) Historique.

courages et récompensés par elle, travaillèrent pour Saint-Cyr, et donnèrent, sous ses auspices, *Jephté*, *Absalon*, *Débora*, etc. Les premières lectures d'*Esther* et d'*Athalie* furent faites dans son cabinet. On sait qu'elle sentit seule alors toute la grandeur, toute la beauté d'*Athalie*, et que, malgré la longue injustice du public à cet égard, elle persista toujours à trouver cette pièce sublime. C'est un titre de gloire littéraire, qui vaut mieux que tous ceux que les femmes auteurs ont pu acquérir avant et depuis elle.

Lorsqu'un si grand nombre de bons juges admiroient tant madame de Maintenon, que devoit penser le roi qui la connoissoit mieux encore, et qui n'aimoit qu'elle?

Cependant on apprit à la cour avec étonnement que le roi ne voyoit plus madame de Maintenon en particulier, on forma là-dessus mille conjectures différentes. Madame la dauphine qui, au fond de l'âme, envioit toujours la faveur de madame de Maintenon, se persuada que toute liaison intime du coeur étoit rompue, et que madame de Maintenon ne songeoit plus qu'à faire une retraite honorable. Ce qui confirma dans cette idée, fut le soin avec lequel madame de Maintenon se faisoit arranger un appartement dans les bâtimens de Saint-Cyr, qui venoient d'être achevés. Cet apartement étoit meublé avec une simplicité religieuse, on n'y voyoit ni glaces, ni dorures; une tenture de serge bleu foncé, des siéges de même étoffe, en formoient tout l'ameublement qui ne fut jamais renouvelé, et que le repect dû à la

fondatrice, conserva jusqu'à nos jours (1). Madame de Maintenon s'occupoit depuis long-temps du plan d'éducation ébauché avec succès à Noisy, et qui, perfectionné par l'expérience, devoit être suivi à Saint-Cyr. Ce plan d'éducation publique, le plus beau, le plus parfait qu'on ait jamais imaginé, fut soumis au roi, qui en discuta tous les articles avec madame de Maintenon. On décida qu'à l'avenir on ne recevroit à Saint-Cyr que des filles de pauvres gentilshommes. Un sentiment de justice dicta ce réglement: les provinces étoient remplies de familles nobles qui s'étoient ruinées au service du roi; car l'état militaire, alors, ne promettoit que la gloire, et c'étoit assez dans ce temps. Un gentilhomme vendoit son héritage pour se mettre en campagne; c'étoit une action simple et commune, elle honoroit le corps de la noblesse, elle donnoit le droit de s'enorgueillir de sa naissance, on appeloit cela soutenir son nom; nobles sentimens qui ce déployèrent avec éclat dans les guerres de temps de Henri IV et sous les deux règnes suivans, et dont ensuite l'affoiblissement dut présager la ruine de l'État et des moeurs, et la chute du trône. . . . Il étoit donc bien juste de donner la préférence aux enfans de ceux qui avoient servi la patrie avec tant de zèle et de générosité.

Ce fut un beau jour pour madame de Maintenon que celui où l'ecole de Noisy fut transférée à Saint-Cyr! Suivie de ces deux cent cinquante jeunes personnes dont elle assuroit l'existence, et qui devoient être à jamais

(1) Historique.

remplacées successivement par un nombre égal, elle dut se dire, en entrant dans ces vastes bâtimens : *Mon nom ne périra point ; je laisserai sur la terre une trace honorable ! ....*

Le roi, qui voulut être présent à cette cérémonie, étoit avec elle. On se rendit d'abord à l'église. Quelle fut l'émotion de madame de Maintenon, en se trouvant dans cet édifice nouvellement consacré par ses soins, et dans lequel elle avoit déjà marqué sa sépulture, en s'y voyant à côté de son roi, de son bienfaiteur, de l'objet de sa plus vive affection, et en même temps environnée de toutes ses jeunes filles adoptives, de toutes ces religieuses instituées par elle, en entendant les voix innocentes de ses élèves chanter en choeur les louanges de Dieu, et bénir le ciel qui leur donnoit un asyle, et qui leur assuroit le sort le plus paisible et le plus heureux ! ....

Un homme apostolique, un saint (l'évêque de Chartres) monta dans la chaire de vérité, et dit des paroles pleines d'onction et de piété, qu'il adressoit alternativement au roi et à madame de Maintenon ; il sembloit qu'il consacrât par la religion le lien d'amour et de charité qui réunissoit ces deux personnes dans ce temple ; à plusieurs expressions de son discours, on auroit cru qu'il exhortoit deux nouveaux époux..... Louis l'écoutoit avec trouble ; madame de Maintenon recueilloit ses paroles comme d'heureuses prophéties..... En sortant de l'église, Louis offrit son bras à madame de Maintenon ; il la vit tressaillir, son émotion devint extrême, il serra la main tremblante qu'elle lui donnoit ; dans ce moment, leurs yeux humi-

des se rencontrèrent; un doux pressentiment confondit ensemble leurs coeurs et leurs pensées!....

On se rendit dans la salle de communauté, et là, madame de Maintenon, présentant au roi un livre blanc dans lequel elle se proposoit d'écrire une espèce de journal, elle le supplia de tracer quelques lignes sur le premier feuillet; le roi y mit ces paroles remarquables: *Choisir de bons sujets, et maintenir la règle, est toute la science de tout bon gouvernement* (1).

Le lendemain, l'évêque de Chartres déclara, par un décret, que l'intention du roi et la sienne étoient que madame de Maintenon fût supérieure de cette communauté, tant pour le spirituel que pour le temporel. Les dames de Saint Cyr lui présentèrent une croix d'or semée de fleurs de lis émaillées, et sur le revers de laquelle ces deux vers de Racine étoient gravés:

Elle est notre guide fidèle,
Notre félicité vient d'elle.

Allusion ingénieuse à la croix et à celle qui devoit la porter (2). Le roi lui donna un brevet par lequel il lui attribuoit *tous les droits, honneurs et prérogatives de fondateur.* Elle fut nommée malgré elle dans les lettres patentes. Elle obtint qu'elle ne le seroit point dans la médaille; mais le roi eut l'intention de l'y designer, et ce fut d'une manière aussi délicate que glorieuse pour elle. Il fit

(1) Historique.
(2) Historique.

représenter sur cette médaille la Piété personnifiée; il voulut que cette figure eût une taille majestueuse, et qu'elle fût entièrement voilée (1). C'étoit à la fois le portrait mystérieux et l'emblème des vertus et de la modestie de la fondatrice.

Tant d'honneurs si flatteurs et si nouveaux paroissoient quelquefois à madame de Maintenon le présage certain de la plus haute élévation, et dans d'autres momens, elle ne les envisageoit plus que comme le prix et les dernières récompenses d'un long dévouement. Elle n'ignoroit pas que telle étoit l'opinion de tous ses ennemis; cette idée s'offroit souvent à son esprit, et plus elle y réfléchissoit, plus elle y trouvoit de vraisemblance. Elle avoit demandé au roi la permission de passer sept ou huit jours à Saint-Cyr, afin d'établir elle-même l'ordre invariable qui devoit régler cette maison. Ces huit jours furent utilement employés; néanmoins madame de Maintenon sentoit au fond de son âme une tristesse et une distraction invincibles. Elle ne pouvoit s'empêcher de trouver que le roi lui avoit accordé bien facilement la permission de passer huit jours séparée de lui!.... Elle se flattoit du moins que, dans cet espace de temps, il reviendroit à Saint-Cyr deux ou trois fois; elle étoit toujours dans l'attente; le bruit d'une voiture, celui d'un cheval, lui causoient la plus vive émotion. Chaque soir elle se couchoit tristement, le lendemain elle se levoit avec espérance; durant la journée, elle s'agitoit

(1) Historique.

progressivement; on remarquoit dans son humeur une altération qui s'augmentoit jusqu'à l'instant où l'on fermoit les portes du couvent. Alors elle tomboit dans un abattement inexprimable!... Elle savoit que Louis ne s'occupoit que de fêtes et de plaisirs!.....

Le roi ne revint point. On n'épargnoit rien à Versailles pour lui faire oublier madame de Maintenon. Madame la dauphine, naturellement sauvage et sérieuse, sortoit de son caractère pour lui plaire et pour l'amuser. Elle chargea le prince Camille de Lorraine et le duc de Saint-Aignan d'arranger à la hâte un carrousel. Le sujet, tiré de *l'Histoire de Grenade*, fut les combats des Abencerrages et des Zégris (1). Louis avoit un goût particulier pour ces fêtes chevaleresques; cette magnificence, ce mélange de pompe guerrière et de galanterie plaisoient à son imagination. Il aimoit ces combats soutenus pour l'amour, et dont les lois généreuses prescrivoient à l'audace tant de loyauté, et donnoient au courage tant d'éclat et de grandeur! Ces nobles amusemens lui rappeloient les beaux jours de sa jeunesse, et les objets qu'il avoit aimés; son coeur, enfin, fixé pour jamais, s'égaroit encore quelquefois dans le passé, en se livrant au charme de ces brillans souvenirs. Cependant il ne regrettoit point des illusions remplacées par un sentiment profond qui remplissoit sa grande âme toute entière; souvent même il aimoit à comparer la frivolité de ces anciennes liaisons à la solidité de son attachement pour madame de Maintenon. Ce n'étoit point, se disoit-il, par de

(1) Historique.

la magnificence, par des fêtes, et par les folies d'une passion criminelle qu'on auroit pu la séduire! il falloit attendrir ce coeur si noble et si pur, que de grandes vertus et de bonnes actions pouvoient seules toucher! J'ai gagné toute sa tendresse, non par les bienfaits et les grâces dont elle a été l'objet, mais par ce que j'ai fait pour mon peuple et pour les infortunés! Depuis que je la connois, je n'ai jamais supprimé ou diminué un impôt, ou fait un établissement utile, sans trouver ensuite un charme nouveau à la revoir; que son regard, alors, est doux à rencontrer! ... Au lieu de soins, elle ne demande, elle ne désire de moi que de l'assiduité au travail; elle ne croit jamais que je la néglige, quand je remplis tous mes devoirs! Son approbation est pour moi la gloire elle-même, car elle m'en répond. L'éclat le plus éblouissant ne lui fera jamais admirer ce qui est faux ou dangereux.

A ces pensées si douces, succédoient des réflexions remplies d'amertume. Louis, vaincu par la tendresse et par l'admiration, avoit enfin accoutumé sa fierté à l'idée d'unir son sort, par un lieu sacré, à celui de madame de Maintenon; mais il trouvoit à ce projet si cher un obstacle qui lui paroissoit invincible, et qui n'existoit que dans son imagination. De-là cette crainte de s'expliquer et ces irrésolutions qui faisoient, depuis quelques mois, le tourment de sa vie.

Madame de Maintenon ne revint à Versailles que la veille du jour fixé pour le carrousel qui formoit le sujet de toutes les conversations; le roi même, entouré de tous ceux qui devoient briller dans cette fête, ne pouvoit parler d'autre chose. Madame de Main-

tenon, déjà inquiète et mécontente, fut profondément blessée, en voyant Louis si peu occupé d'elle après une absence de huit jours. Elle ne montra point d'humeur; mais, le soir même, elle demanda au roi la permission d'aller passer quelques jours à Maintenon. Quoi! dit Louis, vous ne verrez pas le carrousel? Pour toute réponse, elle sourit; mais il y avoit dans ce sourire quelque chose d'ironique et d'amer..... Louis réfléchit un moment; et reprenant la parole: Eh bien! j'y consens, dit-il; et sur-le-champ, se retournant vers les ducs de Gêvres et de Saint-Aignan, il reparla du carrousel. Ce consentement d'une nouvelle séparation, accordé si légèrement, causa à madame de Maintenon un véritable saisissement. Elle resta interdite et silencieuse, il lui fut impossible de retrouver la moindre liberté d'esprit dans tout le reste de la soirée, elle passa la nuit la plus douloureusement agitée; elle vouloit se déguiser à elle-même son dépit et sa douleur: Eh bien! se disoit-elle, je vais reprendre ma liberté, il me la rend toute entière; n'est-ce pas ce que j'ai désiré passionnément? Combien de fois j'ai gémi de mon esclavage!..... hélas! j'ai cessé de le sentir depuis que je ne dépends plus que de lui!.... Enfin Saint-Cyr est fondé! il m'a, du moins, assuré la plus noble retraite!.... Ah! si je pouvois y perdre le dangereux souvenir de tant de bonheur et de gloire! .... Pourquoi Saint-Cyr est-il placé si près de lui!... sans doute il y viendra quelquefois; mais le voir froidement et de loin en loin!... comment s'accoutumer à ce cruel changement!..... Mes enfans et mes pauvres me con-

soleront de tout!.... de tout!..... oh! non, jamais!.....

Tandis qu'elle se livroit à ces tristes réflexions, des larmes amères inondoient son visage. Tout à coup une idée nouvelle vint jeter le plus affreux désordre dans son esprit. Grand Dieu! s'écria-t-elle, auroit-il découvert l'audacieuse espérance qui m'a séduite un moment?.... Oui, je n'en doute pas, il aura pénétré mon secret, je l'ai trahi dans l'église de Saint-Cyr. Oh! combien, alors, ses regards m'abusèrent! il étoit touché, je n'ai pu m'y méprendre;..... mais, depuis, toutes ses réflexions ont été contre moi. Il n'aura vu que de l'ambition dans ces voeux involontaires de ma tendresse! il me méconnoît, il m'accuse, dans sa pensée, d'une extravagante témérité; il ne m'aime plus, il me méprise peut-être; je ne suis plus à ses yeux qu'une femme présomptueuse et ridicule!.... Ah! si telle est son opinion, quelle chute épouvantable! tous les trônes de l'univers n'en releveroient pas!.... et je ne pourrai jamais me justifier! toute explication sur ce point est impossible!... D'ailleurs, que lui dirois-je? Hélas! je ne nierois point ma folie! Comment lui prouverois-je que mon coeur seul fut coupable de cet étrange égarement? Non, non, s'il me soupçonnoit d'un orgueil insensé, je ne saurois plus lui peindre mes sentimens! Abaissée en sa présence, je ne pourrois que succomber au silence, à ce supplice affreux!.....

Ces pensées bouleversèrent tellement madame de Maintenon, qu'il lui fut impossible de rester dans son lit; elle jeta une robe sur ses épaules, et se leva, quoique le jour ne parût pas

encore. Ne pouvant se soutenir sur ses jambes, elle tomba dans un fauteuil, et croisant ses bras sur sa poitrine : O mon Dieu ! dit-elle, vous qui, seul, connoissez le fond des coeurs, peut-être étiez-vous irrité contre moi, tandis que, me reposant sur le bien que j'ai fait avec si peu de mérite, je m'endormois dans une dangereuse sécurité !... Je ne fus point enivrée de ma fortune, mais je suis subjuguée par un attachement passionné. Quelle foiblesse inexcusable à mon âge ! Mon Dieu, si vous voulez que je l'expie, que votre main paternelle m'épargne en me punissant ! exilez-moi loin de lui, replongez-moi dans l'obscurité ; mais purifiez son âme généreuse, élevez-la jusqu'à vous ; protégez toujours cet empire heureux régi par lui ; prolongez son règne mémorable, et conservez-moi son estime !.... En faisant cette prière, elle versoit un déluge de pleurs. Cet état violent étoit d'autant plus terrible pour elle, que, naturellement modérée et remplie de raison et de piété, elle n'avoit jamais connu les tourmens causés par les passions.

Sur les huit heures du matin, un message de Louis calma ces mortelles inquiétudes Le roi lui faisoit dire, par Bontems (1), qu'il la prioit de ne partir qu'après son travail avec Louvois, et qu'il viendroit chez elle, comme de coutume, à dix heures.

Madame de Maintenon reprit un peu de tranquillité ; cependant ce ne fut qu'avec un trouble inexprimable qu'elle attendit et qu'elle vit arriver le roi, suivi de Louvois. Ce dernier, en com-

(1) Premier valet de Chambre du roi.

mençant son travail, rendit compte au roi d'une affaire difficile et très-importante, qui venoit d'être terminée heureusement. Le ministre rappela au roi que l'on devoit ce succès à une décision qu'il avoit prise, contre l'avis de son conseil, quatorze ans auparavant. Ainsi, ajouta Louvois, la prévoyance de votre majesté a tout fait en ceci; aujourd'hui l'on ne peut trop admirer l'avis qu'elle ouvrit au conseil, et qui fut si combattu..... Il faut convenir maintenant que c'étoit une pensée bien sage et bien grande..... Oui, reprit Louis, mais elle n'étoit pas de moi..... — Comment, sire? — Je n'eus que le mérite d'en sentir la justesse. Je n'agis alors que d'après un conseil que m'avoit donné secrètement M. le Grand (1), il est juste de lui en faire honneur et de lui en montrer ma reconnoissance. Allez le trouver de ma part, instruisez-le de cet événement, dites lui que je reconnois avec plaisir que je lui dois ce succès que je désirois depuis si long-temps; annoncez-lui, de plus, que je lui donne dix mille louis à toucher sur le trésor royal (2). Sire, dit Louvois, M. le Grand sera bien étonné, car il est très-possible qu'il ait oublié un conseil donné il y a quatorze ans. Oui, reprit Louis, mais, moi, je devois m'en ressouvenir. Louvois se leva et sortit. Le roi se retourna vers madame de Maintenon (satisfait de l'action équitable et généreuse qu'il venoit de faire), il avoit besoin de la regarder. Quand Louis, aux justes éloges de Louvois, répondit avec tant de grandeur et de simplicité: *Cette*

(1) Le grand écuyer, de la maison de Lorraine.
(2) Historique. Mémoires de Dangeau.

pensée n'étoit pas de moi, madame de Maintenon, saisie d'admiration, suspendit son travail, son fuseau s'échappa de sa main, sa quenouille tomba sur ses genoux, et Louis, en jetant les yeux sur elle, vit quelques larmes couler doucement sur ses joues..... Souvent trop de délicatesse désunit les grandes âmes; mais il est aussi pour elles des lumières soudaines qui peuvent tout à coup les éclairer et les rapprocher. Tout cède à cette force irrésistible de la sympathie; les craintes, les soupçons, les défiances s'évanouissent alors sans retour.....

Madame de Maintenon retrouva tout son bonheur aussitôt que les yeux de Louis rencontrèrent les siens. Mais, avant cet instant de joie et de ravissement, elle s'étoit sentie rassurée en écoutant le roi; il lui sembloit qu'un coeur si généreux et si reconnoissant ne pouvoit changer pour celle qui n'existoit que pour lui, et qui savoit si bien apprécier tant de grandeur et de bonté..... Le roi la contempla un moment en silence, ensuite il lui dit, avec un extrême attendrissement: Vous êtes contente de moi?..... Elle fondit en larmes. Louis s'assit à côté d'elle. L'entretien devint si tendre, que Louis, vingt fois, fut tenté d'ouvrir entièrement son coeur, cependant il sut se contenir; et, en se levant pour sortir, il annonça à madame de Maintenon que, trois jours après, il iroit la retrouver seul à Maintenon, pour y passer avec elle le reste de la semaine. Cette promesse, qui expliquoit le consentement si facilement donné pour ce voyage, mit le comble à la joie de madame de Maintenon; elle s'engagea de son côté à

n'emmener avec elle que le marquis et la marquise de Montchevreuil, et ses deux élèves chéries, mesdemoiselles de Murçay et de Levestein.

Madame de Maintenon devoit d'abord aller passer quarante-huit heures à Paris, où elle vouloit voir la marquise de la Sablière, qui lui avoit écrit afin d'obtenir pour une de ses parentes une place à Saint-Cyr. Madame de Maintenon avoit jadis beaucoup aimé madame de la Sablière; mais cette dernière n'allant point à la cour, leur liaison s'étoit dénouée depuis long-temps. D'ailleurs, madame de la Sablière avoit quitté le monde dix-huit mois après son veuvage; à l'époque où l'on croyoit qu'elle alloit épouser La Fare, elle se retira subitement, au grand étonnement de ses amis, dans une maison religieuse. Cette maison, qui renfermoit *l'hôpital des Incurables* servi par de vénérables ecclésiastiques, avoit dans les dehors plusieurs appartemens, tous occupés par des personnes pieuses, qui communément louoient à vie pour y passer le reste de leurs jours. Ce fut la retraite que choisit madame de la Sablière, afin de partager à jamais son temps entre la prière et le service des malades (1); et perdue sans retour pour le monde, dont elle avoit fait l'ornement, elle consacrée à ces pieux devoirs depuis près de huit ans.

Madame de Maintenon, plus heureuse qu'elle ne l'avoit jamais été, partit de Versailles avec la marquise de Montchevreuil. Durant la route,

(1) Historique.

elle parla du roi avec enthousiasme. C'est bien lui, dit-elle, qui possède au suprême degré la vertu des belles âmes, la reconnoissance! Quelle tendre vénération n'a-t-il pas eue pour le cardinal de Mazarin! Quel respect, quel amour filial n'a-t-il pas montrés pour la reine sa mère!..... Avec quelle délicatesse et quelle magnificence il a récompensé tous ceux qui lui ont rendu quelques services, ou qui lui sont attachés de coeur!.... Moi même, je n'ai dû son amitié qu'a mon dévouement pour ses enfans..... „Que les rois sont mal jugés! mal-„gré l'admiration que l'on a pour le nôtre, par-„ce qu'on ne peut la lui refuser, on ne le con-„noît pas!... On lui croit de l'orgueil!.... Je „l'avertis sans cesse du mal qu'il fait, ou qu'il „permet, ou qu'il ne sait pas, et la vérité ne l'of-„fense point; ma franchise ne lui paroît jamais „indiscrète. Il y a peu de temps, par exemple, „qu'il s'en présenta une occasion importante; je „lui dis ouvertement: *Sire, ce que vous avez „fait là est bien mal, et vous avez très-grand tort.* „Il me reçut à merveille. Le lendemain, il „fallut de nécessité parler de la même affaire. „Je voulus glisser doucement là-dessus, en „disant: *Cela est fait, sire, il n'y faut plus pen-„ser.* Il répondit: *Ne m' excusez pas, ma-„dame; j'ai très-grand tort; j'ai fait une „faute, il s'agit de la réparer.* N'ai-je pas „raison de dire qu'il est humble? Il n'a nul-„le opinion de lui; il ne se croit point né-„cessaire; il est persuadé qu'un autre feroit „tout aussi bien que lui, et le surpasseroit „même en bien des choses. Il sent les „défauts de son gouvernement, et il n'at-

„tend que la paix pour y remédier; il ne „s'attribue aucune des merveilles de son „règne. Hélas! il ne connoit pas tant d'or„gueil en un an, que j'en connois en un „jour!..... (1)".

Arrivée à Paris, madame de Maintenon se rendit seule *aux Incurables* chez la marquise de la Sablière. Ces deux personnes furent tellement charmées de se revoir, après une entière séparation de quinze années, que madame de Maintenon accepta la proposition non seulement de passer la soirée chez madame de la Sablière, mais d'y coucher et de ne partir que le lendemain au soir. Ah! disoit madame de la Sablière, que vous êtes heureuse!..... Constamment irréprochable, votre conduite s'accorda toujours avec vos principes et vos lumières! Qu'ils furent beaux les paisibles jours de votre jeunesse! vous pouvez devant Dieu vous les rappeler sans douleur!..... „Il est vrai, ré„pondit madame de Maintenon, que j'avois „dès lors un grand fonds de religion qui „m'empêchoit de faire le mal; mais, hélas! „du reste je ne pensois guère à Dieu! En „réfléchissant sur ma vie, je remarque que „les pas que j'ai faits vers la piété ont tou„jours été à mesure que ma fortune est de„venue meilleure; tous les degrès de prospé„rités et de faveur ont été pour moi suivis „de quelques progrès dans la vertu: on y est „communément conduit par les malheurs et „les disgrâces; j'y ai été portée par les avan-

(1) Tout ce discours est littéralement de madame de Maintenon. *Mém. de mademois. d'Aumale et la Baumelle.*

„tages de la fortune : plus ils se sont augmen-„tés et affermis, plus je me suis donnée à „Dieu (1)".

Cette conversation se prolongea jusqu'au moment où l'on se mit à table. Après le souper, on s'entretint avec plus d'effusion encore. La marquise de la Sablière parla de sa conversion, et des fausses conjectures du monde sur sa rupture avec La Fare. Madame de Maintenon la questionna avec un tendre intérêt; la marquise consentit à lui ouvrir entièrement son coeur, et prenant la parole, elle lui fit le récit suivant :

„Vous savez quel fut mon attachement pour „La Fare..... Je ne chercherai point à m'excu-„ser à vos yeux, en vous disant que La Fare „n'a jamais eu sur moi que les droits d'un ami; „mais j'aimois passionément cet ami, et je n'ai, „durant les plus belles années de ma vie, existé que pour lui: d'ailleurs, dans nos moeurs et „avec la sévérité de nos bienséances, une fem-„me, à moins d'une imprudence et d'une effron-„terie peu communes, ne peut avoir une intri-„gue criminelle, surtout quand elle a de la for-„tune, puisqu'elle ne peut jamais alors être „seule un moment. Que penseroient ses do-„mestiques, s'ils la voyoient recevoir un hom-„me sans la demoiselle de compagnie, qui „n'est chez elle que pour rompre les „tête - à - tête ? . . . . . (2). Dans ma

(1) Ses propres paroles. *Mémoires de mademoiselle d'Aumale.*

(2) *Voyez*, dans tous les Mémoires du temps, les détails de ces usages qui s'abolirent en grande partie sous la régence.

„situation particulière, j'avois de plus une „heureuse contrainte, mon mari ne me quit„toit presque point.... Ah! je sentois dès lors „combien j'étois coupable! et maintenant je „puis à peine concevoir un tel égarement!...

„Plus on aime, et moins on s'abuse sur le „sentiment qu'on inspire; mais alors, ce qui „revient au même, on se trompe sur le caractè„re de l'objet de son affection. J'excusois la „froideur de La Fare, en me disant qu'il m'ac„cordoit tout ce qu'il pouvoit donner. J'oubli„ois la passion qu'il m'avoit montrée dans les „commencemens de notre liaison, ou, pour „mieux dire, je me persuadois que son amour „moins impétueux avoit pris toute la solidité de „l'amitié: mais j'étois bien malheureuse; je ne „pouvois m'empêcher de m'affliger que nos „coeurs fussent si différens l'un de l'autre. Le „temps ne fit qu'augmenter mes chagrins; les „infidélités passagères de La Fare n'étoient pas „ma plus grande peine; j'étois surtout jalouse „de ses amis. Ses vers autrefois, ou m'étoient „adressés, ou se rapportoient à nos sentimens, „mon esprit et mon coeur jouissoient également „alors de son talent pour la poésie. Ses vers „les plus charmans ne me causèrent plus que „de la tristesse quand je cessai de m'y retrou„ver! Combien j'enviois Chaulieu qui lui ins„piroit des épîtres si tendres!.... Tou„jours blessée, toujours mécontente, je ne „me plaignois jamais; une femme ne peut „se permettre les reproches, même les plu„doux, que lorsqu'elle a des droits légitis „mes; quand elle est subjuguée par une

„foiblesse, elle doit savoir souffrir et se „taire.

„Cependant La Fare me montroit toujours „une extrême confiance; je voyois que, mal„gré ses distractions et sa tiédeur, il trouvoit „toujours du charme à passer ses soirées avec „moi. Il conservoit l'habitude de m'écrire pres„que tous les jours; ses lettres étoient tendres; „ne pouvant me les envoyer, du moins aussi „régulièrement, il me les remettoit lui même „tous les soirs sans qu'on s'en aperçût; j'avois „un plaisir inexprimable à les recevoir, ensuite „à les regarder; à les ouvrir, à contempler „cette écriture chérie, qui du moins n'avoit „pas changé!.... enfin je me croyois encore „nécessaire au bonheur de sa vie: cette illusion „a pu seule prolonger si long-temps une liaison „qui me causoit tant de peines.

„M. de la Sablière, plus âgé que moi de „vingt ans, étoit depuis dixhuit mois dans un „état de dépérissement qui n'annonçoit que trop „sa fin prochaine. Tout à coup il fut saisi „d'une fièvre violente, et la petite-vérole se „déclara avec les symptômes les plus funestes. „Cette maladie, presque toujours mortelle, ne „pouvoit manquer de l'être pour lui. Le médecin „me le déclara. A cette annonce, une idée aussi „vapide qu'involontaire me fit penser ensuite en „frémissant combien le crime est près de la „foiblesse!... Je m'étois dit que j'allois être li„bre, et que je pourrois m'unir à La Fare par „un lien indissoluble.... J'expiai cette pen„sée coupable. Je n'avois pas eu la petite„vérole, et malgré l'opposition de M. de la

„Sablière, je voulus le garder et le veiller. Il „est vrai que cette action est commune. et qu' „il y a peu de femmes qui soient capables de „montrer de la lâcheté quand il s'agit de rem„plir de tels devoirs (1). La duchesse d'Olonne, „qui en fut la victime, venoit récemment de „donner ce généreux exemple; elle eut même „le pressentiment de sa mort; elle fit son tes„tament avant d'entrer dans la chambre de son „mari; elle le veilla tout le temps de sa mala„die; elle reçut son dernier soupir, et dix „jours après, elle mourut du même mal (2). „J'avois vu, dans ma première jeunesse, la „belle Julie, duchesse de Montausier, braver, „pour un devoir moins sacré, un danger plus „effrayant encore. Elle s'enferma avec le mar„quis de Rambouillet, son frère, atteint de la „peste. Nulle garde ne vouloit le servir; sa „soeur lui en tint lieu, et sa mère malade le „lui permit (3). Je m'enfermai avec M. de la „Sablière; de ce moment je ne le quittai ni „jour, ni nuit; il expira dans mes bras! .... „Ses dernières paroles m'exprimèrent sa ten„dresse et sa reconnoissance; je ne méritois pas „ce témoignage honorable, mais du moins je „pouvois me dire que j'avois fait son bonheur, „et que ma foiblesse ne le troubla jamais. „Contre mon attente, je n'eus point la petite„vérole, et après les six premières semaines „de retraite absolue et passées dans un cou-

(1) *Voyez* tous les Mémoires du temps.

(2) Historique.

(3) Historique.

„vent (1), je revis La Fare. Lorsque mon „deuil fut fini, il me demanda ma main; la „bienséance nous engageoit à différer encore; „il me paroissoit révoltant de ne quitter le deuil „que pour prendre les vêtemens d'une nouvel„le mariée. Nous étions au mois d'avril, et „il fut convenu que La Fare ne recevroit ma „foi que sur la fin de l'automne. Alors, avou„ant à mes amis et mes sentimens et mes pro„jets, je voyois La Fare avec une entière li„berté. Je passai tout cet été à Paris. La Fare „venoit tous les jours; mais bientôt je remar„quai en lui le changement le plus affligeant. „Je m'aperçus qu'il étoit profondément préoc„cupé; il m'écoutoit avec distraction, il n'avoit „plus rien à me dire, ou ne me disoit que ces „lieux communs de conversations générales, qui „sont à la fois si ridicules et si choquans dans „un tête-à-tête; son coeur ne l'inspiroit plus, „son imagination même sembloit tout à fait „éteinte avec moi, il n'avoit plus d'esprit!.... „je voyois clairement qu'il comptoit les momens, „et qu'il brûloit de me quitter. Il avoit pres„que toujours les yeux fixés sur une pendule „qui se trouvoit sur ma cheminée; le temps „qu'il vouloit bien me consacrer étoit toujours „le même, il ne le passoit pas d'une minute, „il ne s'oublioit plus avec moi! à l'heure pres„crite, il me quittoit avec une précipitation „qui montroit assez qu'il voloit à un rendez„vous..... Je savois qu'en s'en allant, il „descendoit l'escalier en courant, et qu'en

(1) C'étoit l'usage alors.

„montant dans sa voiture, il ne manquoit ja-
„mais de recommander à son cocher la plus
„grande diligence. Je fis ôter ma pendule de
„mon salon, j'imaginois que du moins il seroit
„frappé de cette espèce d'épigramme; mais sa
„nouvelle passion l'absorboit tellement, qu'il
„ne fit là dessus aucune réflexion; seulement,
„dans le cours de sa visite, il tiroit dix fois sa
„montre, il finissoit même par la tenir dans sa
„main, afin de ne pas manquer l'heure pres-
„crite. Je hasardai quelques reproches dégui-
„sés sous le ton de la plaisanterie. Ses répon-
„ses n'étoient jamais que des défaites mal-adroi-
„tes, ou des mensonges grossiers. Cependant
„il me parloit toujours de notre hymen, comme
„d'une chose nécessaire à son bonheur, et sur
„laquelle il comptoit positivement.

„Je lui avois vu, dans notre jeunesse,
„beaucoup de distractions, mais aucune de ces
„intrigues ne l'avoit vivement occupé, et main-
„tenant cette passion nouvelle paroissoit mille
„fois plus violente que celle qu'il avoit eue
„pour moi. Je n'aurois même jamais cru que
„son caractère fût susceptible d'un tel attache-
„ment! et je ne l'inspirois pas! et dans mes
„beaux jours je n'avois pu l'obtenir!....

„Néanmoins, avant de prendre un parti
„décisif, je voulus connoître ma rivale. Je
„fis épier La Fare, et je sus qu'en me quittant
„il n'alloit jamais qu'au Temple, chez le grand
„prieur, ou à Anet, chez le duc de Vendô-
„me (1). Dans ce dernier cas, il couchoit à

(1) Frère du grand prieur.

„Anet, et revenoit le lendemain matin. Je „n'avois jamais aimé cette société spirituelle, „mais licencieuse, dont, depuis quelques an„nées, La Fare et Chaulieu faisoient les déli„ces. Je pris des informations sur les femmes „qui s'y trouvoient, et j'appris avec étonne„ment que le plus souvent il n'y avoit point de „femmes à ces soupers; et celles qui s'y ren„doient quelquefois, ayant toutes des engage„mens connus, ne pouvoient m'inspirer un „soupçon raisonnable. D'ailleurs, il étoit „sans vraisemblance que La Fare se contentât „de voir si rarement, et toujours dans un cer„cle, l'objet d'une passion si violente, et ce„pendant il étoit certain qu'il n'alloit qu'au „Temple, ou chez le duc de Vendôme. Je „ne savois plus que penser; mais, ne pouvant „douter de son changement, certaine qu'il „avoit un attachement véritable, puisque, de„puis six mois, chaque instant sembloit en „accroître l'ardeur, je résolus, enfin, d'avoir „une explication avec lui. Nous touchions au „moment que j'avois prescrit pour notre maria„ge; La Fare, un soir, me demandant avec „instance de fixer le jour, je parus étonnée: „Quoi donc! lui dis-je, vous y pensez encore „sérieusement? Il me répondit d'une manière „assez tendre; alors je lui ouvris mon coeur „sans aucun déguisement. Il m'écouta sans „m'interrompre; et quand j'eus cessé de par„ler: Vous vous trompez étrangement, me „dit-il. Songez, interrompis-je, qu'il est in„utile de me nier une chose dont je suis mora„lement sûre. Voulez-vous me conserver?

„soyez sincère, les mensonges ne m'abuseront „pas. Vous vous trompez, reprit-il froide„ment, et néanmoins il est vrai qu'un goût „nouveau m'occupe vivement. Eh bien! re„pris je, comment pouvez-vous trouver *que je* „*me trompe?*... J'ai voulu, dit il, vous ca„cher ce goût, parce que je savois qu'il vous „déplairoit. — En effet, il ne falloit pas une „grande pénétration pour prévoir cela..... — „Nous ne nous entendons point. Puisque „vous avez remarqué ma préoccupation, je „ne puis vous en déguiser la cause. Je suis „charmé de votre méprise, car la vérité vous „causera sûrement beaucoup moins de peine „que l'erreur qu'elle a produite .... — Ex„pliquez-vous donc? — Eh bien! reprit il en „souriant, je vais avoir la candeur de vous „nommer votre rivale..... Elle n'a, je l'a„voue, ni votre esprit, ni vos charmes; elle „est trompeuse, inconstante, perfide; elle rui„ne ses amans..... — Quoi! La Fare, vous „êtes amoureux d'une courtisane? — Celle „que j'aime, répondit-il en riant, est cent fois „pire encore; on ne pourroit compter les maux „qu'elle a produits, et la multitude innombra„ble des infortunés perdus à jamais par ses pro„messes mensongères;... enfin c'est .. *c'est la* „*bassette* (1). — O ciel! m'écriai-je, c'est la pas-

(1) Jeu de hasard très-à la mode dans ce temps. Ce trait est entièrement historique. Telle fut la cause qui décida madame de la Sablière à rompre avec La Fare. *Voyez* les Lettres de mesdames de Sévigné et de Coulange.

„sion du jeu qui excitoit en vous les émotions
„et tout l'empressement, toute la préoccupation
„que peut causer le plus tendre sentiment!
„c'est à la passion du jeu que vous avez sa-
„crifié l'amie qui ne vit que pour vous depuis
„sa première jeunesse! vous préfériez l'espoir
„d'un vil gain au plaisir d'être avec moi! l'idée
„seule vous en ravissoit tellement, que vous
„étiez hors d'état de m'écouter et de remar-
„quer mes inquiétudes et mes chagrins!....
„Ah! La Fare, que vous me connoissez mal!...
„J'aurois pu vous pardonner un amour violent
„pour une autre, le moindre repentir eut dés-
„armé ma colère; mais le goût passionné à cet
„excès, dont vous me faites l'aveu, n'a point
„d'excuse à mes yeux. A ces mots, La Fare
„tenta inutilement de me calmer; je lui ré-
„pondis avec fermeté que nous n'étions pas nés
„l'un pour l'autre, et que je l'affranchissois
„de tous ces engagemens avec moi, puisque
„je ne pouvois plus avoir l'espérance de le
„rendre heureux. Il parut aussi surpris qu'af-
„fligé; mais je fus inflexible. Le jour suivant,
„je me retirai dans un couvent, en attendant
„que mon appartement dans cette maison fût
„préparé. Cette séparation ne me coûta que
„des regrets sur le passé; mon coeur étoit
„guéri sans retour. J'ai trouvé dans cette sainte
„maison un bonheur qu'on ne se représente ja-
„mais vivement, mais dont on jouit avec délices,
„parce qu'il est indépendant de la fortune et
„des affections humaines. Dans le monde, on
„m'accuse de bizarrerie, ou l'on me plaint; mais

„je ne paroîtrai point inexplicable à ceux qui „savent aimer; et les âmes vertueuses concevront facilement que je suis plus heureuse „ici, que je n'ai pu l'être dans le temps le „plus brillant de ma vie, quand j'étois dominée „par un sentiment que je me reprochois et qui „ne fut jamais partagé."

Ce récit, qui intéressa vivement madame de Maintenon, fournit le sujet d'un entretien qui dura jusqu'à deux heures du matin. Le lendemain, le deux amies se promirent de se revoir et de s'écrire; elles se séparèrent également charmées l'une de l'autre.

Madame de Maintenon se rendit sans délai à Maintenon, avec la marquise de Montchevreuil. Deux jours après, le roi vint la retrouver. Louis n'étoit pas seul, le duc de Gêvres l'accompagnoit; il en fit une sorte d'excuse à madame de Maintenon, en lui contant que la veille il avoit d'abord refusé nettement au duc la permission de le suivre; mais, ajouta le roi, il a eu l'air si fâché, que ce matin, en le revoyant, je n'ai pu m'empêcher de rétracter mon refus (1).

Louis étoit arrivé long-temps avant l'heure du dîner; il ne connoissoit point les établissemens formés par madame de Maintenon, il voulut les voir. Madame de Maintenon le conduisit dans le village et lui fit parcourir les divers ateliers: en voyant cette quantité de maisons nouvelles, cette multitude d'ouvriers,

(1) Historique. *Mémoires de Dangeau.*

cette population doublée en quatre ou cinq ans, il ne pensoit qu'à madame de Maintenon, il louoit tout avec enthousiasme; c'étoit elle qu'il admiroit! il la voyoit adorée et digne de l'être; il s'enivroit avec transport de la tendresse la plus pure; la vénération publique et la vertu honoroient son choix, et justifioient ses sentimens; jamais femme jusqu'alors n'avoit enchaîné par de plus nobles liens un coeur généreux et sensible. Mais, madame, lui disoit-il, comment, avec si peu de fortune, pouvez-vous faire autant de bien? Vous refusez tout pour vous; ne vous occuperez-vous jamais que des autres? Eh! sire, répondoit madame de Maintenon, ne suis-je pas enrichie de tout le bien que vous avez fait à Saint-Cyr? Cette fondation royale n'est-elle pas pour moi la fortune la plus surprenante? elle est digne du bienfaiteur; en est-il de plus glorieuse?... Le roi n'osa répondre, il soupira et changea d'entretien. Comme on se préparoit à retourner au château, le marquis de Montchevreuil remarqua qu'on oublioit l'école des petites filles. Quoi! madame, dit le roi en souriant, Saint-Cyr ne vous suffit pas? Non, dit le marquis de Montchevreuil, car elle est insatiable en ce genre.

On vit l'école, qui n'étoit composée que de filles de paysans. Louis vanta l'ordre parfait de cette maison, et le maintien, la modestie naïve de ces jeunes filles; il apprit avec attendrissement, que lorsque madame de Maintenon étoit dans sa terre, elle se chargeoit du soin de les faire lire tous les jours et de leur appren-

dre à filer (1). En retournant à pied au château, il lui donnoit le bras, et il lui dit tout bas: N'avois je pas raison de dire que vous méritez un trône? Ah! sire, répondit de premier mouvement madame de Maintenon, ce n'est pas le *trône* qui me toucheroit! A ces mots, Louis tressaille, la regarde, et dit ensuite: Accordez-moi un entretien particulier après le dîner. Sire, fixez l'heure, répondit d'une voix tremblante madame de Maintenon. En sortant de table, reprit le roi. La conversation finit là. On rentroit au château.

Pendant tout le dîner, le roi et madame de Maintenon montrèrent une distraction dont rien ne put les tirer. Madame de Maintenon ne songeoit qu'à presser le service; elle donnoit des ordres mal à propos, ou les réitéroit quand on venoit de les exécuter; elle oublioit de faire les honneurs de la table; elle ne répondoit que machinalement et de manière à prouver qu'elle n'avoit pas écouté; elle regardoit Louis, elle lui parloit avec tant de trouble, qu'on auroit pu penser qu'elle se croyoit en disgrâce, si ses manières plus affectueuses que de coutume, et la douce expression de sa physionomie n'eussent au contraire décelé qu'une joie secrète produisoit seule cette émotion extraordinaire.

Ce dîner si long se termina enfin; le roi se leva précipitamment, on sortit de la salle à manger. Louis donne le bras à madame de Maintenon, et l'entraîne sur-le-champ hors du château. On étoit à la fin du mois d'août, il

(1) Historique.

faisoit chaud, mais le temps étoit très-couvert. Louis et madame de Maintenon, également émus, marchoient rapidement et en silence. Le roi menoit madame de Maintenon dans le bois embelli par ses ordres. Il la conduisit sous l'arbre autour duquel il avoit fait placer un banc. On s'arrêta là, on s'assit, et le roi prenant la parole : Il ne m'est plus possible, dit-il, de vous déguiser mes véritables sentimens.... Je ne connois que trop l'inflexibilité de votre raison, de vos principes, et la générosité de votre caractère !..... C'est cette admiration profonde qui me retient depuis plus de trois mois... Vous êtes l'unique femme sur la terre qui puissiez m'inspirer une telle crainte. Songez, madame, que cet hommage que je suis forcé de rendre à vos vertus est plus surprenant et plus glorieux pour vous, que l'offre de ma main et de mon trône. A ce discours, madame de Maintenon, éperdue, croit mal entendre ou n'avoir pas compris. Grand Dieu ! dit-elle d'une voix entrecoupée, que dois je croire ?... — Que je vous aime uniquement, et que cet attachement est devenu digne de son objet..... vous seule pouviez rajeunir et purifier mon coeur !.... je vous dois des sentimens et des lumières que je n'aurois jamais eus sans vous !... quand vous ne m'auriez pas charmé par votre esprit et par vos grâces, vous m'auriez encore enchaîné par l'estime et par la reconnoissance. Je vous aurois encore désiré pour la compagne de ma vie. Tant de vertus, sans aucun mélange de foiblesse, ont rapproché l'intervalle qui nous sépare, et l'orgueil est de mon côté quand je crois que le ciel nous a formés l'un pour l'autre !.... Enfin, loin d'avoir à combattre ma

fierté, je la satisferai, en m'unissant à vous à la face des autels et en présence de toute ma cour.

Louis auroit pu parler plus long-temps, sans que madame de Maintenon eût éprouvé la tentation de l'interrompre, frappée d'étonnement, saisie de joie, elle ne pouvoit qu'écouter avec avidité des paroles si chères et si enivrantes.

Quand Louis eut l'air d'attendre une réponse, elle se jeta à ses genoux; et saisissant une de ses mains : Oui, s'écria-t-elle en versant les douces larmes d'une reconnoissance passionnée, oui, je reçois avec transport cette main auguste et chérie !... mais un trône pourroit-il ajouter à tant de bonheur et de gloire !.... Ah ! dit le roi, c'est moi qui dois être à vos pieds. En prononçant ces paroles, il la relève, la serre dans ses bras avec un sentiment inexprimable de joie, de respect et de tendresse, et il la replace sur le banc. Oh ! connoissez, dit-elle, la témérité d'un coeur qui osoit tout attendre du vôtre, parce qu'il s'étoit donné sans réserve ! Oui, quand je pensois que nous ne pouvions plus désormais exister l'un sans l'autre, il ne m'étoit plus possible de séparer vos sentimens des miens; comment ne me serois je pas livrée à la plus audacieuse espérance ? c'étoit aussi désirer votre bonheur !.... mais je n'ai jamais eu la coupable folie de porter mes regards sur le trône, et rien dans l'univers ne me feroit accepter un rang que je ne pourrois partager avec vous sans en obscurcir l'éclat. Et voila ce que j'ai craint ! dit le roi; vous me sacrifierez à cette idée chimérique.... — Vous sacrifier ! ô ciel !.... Un lien sacré, mais secret, ne peut-il pas nous unir ? — Qui, moi ! je rougirois d'avouer pour épouse celle qui auroit reçu ma foi aux

pieds des autels! je verrois, confondue dans la foule, la compagne de ma vie! je priverois l'unique objet de ma tendresse des honneurs et des hommages qui lui seroient dus! J'ai déclaré mes maîtresses, et je craindrois de déclarer ma femme!... Je n'aurois montré de la hardiesse que dans mes égaremens; et quand je m'attache à la vertu par des noeuds indissolubles, je n'oserois la couronner publiquement!... Non, non, j'y ai bien pensé, toutes ces lâchetés me font horreur Ah! sire, reprit madame de Maintenon, je voudrois ne vous parler que de ma reconnoissance, et je suis forcée de vous combattre!..... Oh! pouvez-vous craindre *que je sois confondue dans la foule*, avec votre estime et votre confiance! Et moi, quels hommages pourroient me toucher après cet entretien! vous venez de m'élever au dessus de tous les honneurs humains; ma gloire, la gloire qui m'enivre est toute entière ici! les regards du public, l'étonnement de l'Europe, loin de l'accroître, en terniroient la pureté. Songez, sire, que je ne pourrois accepter ce rang suprême, sans avilir à la fois la majesté du trône et votre caractère. Je ne serois plus, à tous les yeux, qu'une femme ambitieuse, parvenue au faîte des grandeurs à force de souplesse, de persévérance et d'artifices, et l'histoire ne représenteroit Louis le Grand que comme un roi subjugué par une intrigante! mon attachement pour vous seroit déshonoré dans la postérité! Ah! je veux qu'il soit connu; je veux que l'on sache que jamais souverain ne fut aimé autant que vous!... Enfin, quelle humiliation pour l'héritier du trône, de voir succéder à son auguste mère la veuve de Scaron! et que diroit la princesse

son épouse, en se trouvant forcée de rendre à celle qui fut trop honorée de la servir, tous les respects qu'elle a reçus d'elle? Et vous, sire, le meilleur des pères, vous porteriez un tel trouble dans la famille royale!..... Combien cette représentation éclatante me seroit odieuse! elle m'empêcheroit de vous consacrer tous les instans de ma vie, et elle feroit murmurer contre vous! Ah! laissez-moi n'exister que pour vous; quel sort plus beau pourriez-vous m'assurer!..... Mais, reprit le roi, comment pouvez vous me proposer un mariage secret, vous qui craignez tant les faux jugemens du monde? — Je craignois surtout mon coeur!.... — Que pensera-t-on d'une telle intimité? — Ma conscience ne me reprochera rien; on me verra calme, heureuse: ce sera prouver que je n'ai point quitté les routes du devoir. Mon bonheur et votre estime seront les garans de mon innocence. — On devinera notre secret. — Eh! qu'importe, pourvu qu'il ne sorte jamais de ma bouche, et que l'on trouve toujours dans ma conduite la même simplicité? — Eh! pourquoi priver l'univers d'un grand exemple? pourquoi m'interdire le plus noble emploi de la puissance, en m'empêchant d'élever au plus haut rang la sagesse et la vertu? ce seroit expier toutes les folies que des amours criminels m'ont fait faire. — Ah! je ne mérite rien! En me dévouant à vos enfans, n'ai je pas suivi les mouvemens de mon coeur? pense-t-on à louer une mère qui se conduit ainsi? Oh! combien je serois blessée, si vous étiez surpris de tout ce que j'ai fait!..... En vous consacrant ma vie, j'ai cédé à mon inclination, j'ai trouvé ma récompense dans mon bonheur. Mais,

sire, je le répète, ma gloire est dans la modération: si je sortois des bornes de cette austère modestie, je deviendrois l'objet de la censure et de la haine publique; et loin de jouir de vos bien-faits, j'en gémirois avec amertume, si ma réputation étoit attaquée et noircie. — N'avez-vous pas éprouvé déjà mille fois les atteintes de la calomnie? — Oui, sire; mais des satires et des livelles ne prouvent que l'envie et l'impuissance d'accuser avec vérité. J'ai pour moi le suffrage des gens vertueux et l'opinion publique. Le roi ne se rendit point encore; un mariage secret répugnoit également à sa droiture, à son amour, à sa fierté: cependant son coeur étoit soulagé d'un poids insupportable. Avant cet entretien, il avoit formé le dessein, après beaucoup de combats et d'irrésolutions, d'épouser madame de Maintenon sans pompe, sans éclat, et ensuite de déclarer son mariage, et de-là la placer sur le trône; mais, prévoyant qu'elle refuseroit avec fermeté ce rang suprême, il avoit même pensé que, dans la crainte de souiller sa réputation, elle ne consentiroit point à s'unir à lui par un lien secret. Rassuré à cet égard, et presque vaincu par ses raisons, il ne fut plus occupé que de son bonheur, et du charme inexprimable d'entendre madame de Maintenon lui parler enfin sans détour de ses sentimens. A la fin de la conversation, on convint que l'on partiroit le lendemain pour Marly. J'y ferai venir, dit le roi, M. de Meaux (1), l'abbé de Fénélon, le père de la Chaise et le duc de Mon-

(1) Bossuet.

tausier; je veux les consulter sur le mariage secret, et leur dire surtout que c'est vous qui refusez le trône, et non moi qui craindrois d'y placer celle que j'ai choisie pour épouse. Je veux que les hommes les plus recommandables de ma cour connoissent mes sentimens pour vous, et toute la grandeur de votre âme(1).

Louis permit à madame de Maintenon de mettre dans sa confidence le marquis et la marquise de Montchevreuil (2). Aussitôt que le roi fut retiré, madame de Maintenon s'enferma avec ses amis, pour lui faire part de son bonheur. Elle jouit avec ravissement de leur surprise, de leur joie, et surtout du plaisir de montrer toute sa tendresse pour le roi, et de parler de lui avec tout l'enthousiasme de la plus vive reconnoissance. Cependant, disoit-elle, je dois renoncer désormais sans retour à la liberté, à l'indépendance, à la solitude; me voilà pour jamais enchaînée à la cour, forcée d'immoler tous mes goûts!..... mais j'aime, je suis aimée, j'ai eu la gloire de refuser le trône le plus éclatant de l'univers, et je serai l'épouse de Louis le-Grand! Quelle destinée!... Vous, mes amis, vous qui me connoissez depuis ma première jeunesse, vous savez que je n'ai jamais eu d'ambition, que j'ai toujours dédaigné les richesses; vous m'avez dit mille fois que j'étois la personne du monde la moins capable de faire une grande fortune, et voyez jusqu'où

---

(1) En effet, ces quatre personnes furent consultées sur ce sujet par le roi.

(2) Historique.

m'élève la Providence!... *Ah! rien n'est plus habile qu'une conduite irréprochable!* (1)

Il falloit être en effet bien pure, pour parler ainsi à ceux qui avoient toujours vécu intimement avec elle depuis son entrée dans le monde. On est digne d'une telle fortune, lorsqu'en présence des témoins de sa vie entière, on peut se rendre à soi-même ce glorieux témoignage. Dans cette effusion de joie, un sentiment aussi touchant que généreux la porta à examiner avec soin, si elle avoit bien rempli jusques-là tous les devoirs de la reconnoissance et de l'amitié; et tout à coup elle se rappela que, peu de temps avant la mort de Scaron, un jour qu'elle rassembloit chez elle une nombreuse compagnie, une blanchisseuse lui prêta des chaises et quelques autres meubles, et ne voulut jamais en recevoir le loyer. Madame de Maintenon se reprocha véritablement d'avoir oublié jusqu'alors cette femme; elle chargea le marquis de Montchevreuil de s'informer si elle vivoit encore, et de faire, à cet égard, les recherches les plus actives. (2)

Madame de Maintenon veilla très avant dans la nuit, et elle ne resta que deux ou trois heures dans son lit. Elle se leva et s'habilla avec la plus grande précipitation; elle brûloit du desir de revoir le roi. On partit pour Marly; Bossuet, Fénélon, le duc de Montausier, le père de la Chaise furent appelés. Le premier

---

(1) Phrase extraite de ses Lettres.
(2) Historique.

soin de Louis fut de les instruire du noble refus de madame de Maintenon; on consulta sur le mariage secret, tous le conseillèrent, et le roi s'y décida (1). Quand il se retrouva seul avec madame de Maintenon, il en fixa le jour à la huitaine. On ne passa que vingt quatre heures à Marly; ensuite on retourna à Versailles, on y préparoit un chagrin très-vif à madame de Maintenon. Louvois avoit intercepté un énorme paquet de lettres des fils du duc de la Rochefoucauld et du maréchal de Villeroy, du cardinal de Bouillon, et de plusieurs autres personnes en correspondance avec les princes de Conti, alors en pays étrangers sans permission du roi. Ces dépêches contenoient les moqueries les plus outrageantes sur le roi et sur madame de Maintenon. Parmi ces lettres, il s'en trouvoit une de la jeune et belle princesse de Conti, la fille bien-aimée du roi et de madame de la Vallière. Cette princesse, mariée depuis deux ans, écrivoit à son mari. Elle se permettoit des railleries insultantes sur madame de Maintenon; et, en même temps, elle parloit du roi d'une manière peu respectueuse. Ce tort affreux n'avoit nulle excuse. Louis étoit le meilleur des pères; madame de Maintenon chérissoit tous les enfans du roi, même ceux qui n'étoient pas ses élèves, et elle avoit donné à la jeune princesse, avant et depuis son mariage, les preuves du plus tendre attachement. Une lettre du cardinal de Bouillon, un peu plus modérée par les expressions, n'en étoit

(1) Historique.

que plus piquante; elle renfermoit une satire amère de la conduite du roi, de son gouvernement, de sa personne; et, malgré beaucoup d'exagération et d'injustice, elle étoit remplie de ces vérités dures qui laissent un long souvenir. Le roi, en présence de Louvois et de madame de Maintenon, lut ces lettres tout haut, avec le calme le plus parfait; mais, quelqu'insensible qu'il parût être à ces insultes, il y avoit plus de magnanimité que d'indifférence dans sa modération. Comment n'auroit-il pas été profondément blessé, en voyant, avec cette évidence, toute la fausseté des louanges dont il étoit accablé, et la sagacité des courtisans à découvrir en lui les moindres défauts; enfin, leur injuste haine pour la femme qui possédoit toute sa tendresse et toute sa confiance!..... Ce que souffrit madame de Maintenon est inexprimable, en entendant articuler tous ces outrages contre le roi! c'étoient à son oreille d'horribles blasphémes, aussi surprenans pour elle, qu'ils étoient insensés et atroces! Elle regardoit Louvois, comme pour lui reprocher un si cruel service! Louvois, dont l'âme dure, ambitieuse et vindicative n'étoit pas faite pour deviner ce qui se passoit dans celle de madame de Maintenon, n'attribua son trouble qu'à la douleur de se voir si indignement traitée dans ces dépêches. L'amertume des pleurs qu'elle versoit avec tant d'abondance, lui persuada qu'elle prévoyoit que ces noires calomnies, et tous les ridicules dont on cherchoit à la couvrir, auroient pour elle les plus fâcheuses conséquences. Il triomphoit intérieurement, et s'applaudissoit de sa délation, mais bientôt il en fut

sévèrement puni. Une seule lettre, cachée sous d'autres papiers, n'avoit point encore été ouverte; Louis la prit, la décacheta, et Louvois reconnut en frémissant l'écriture du marquis de Courtanvaux, son fils. L'ambition fit taire la nature. Sire, dit-il sur-le-champ, d'un ton ferme, *si mon fils a manqué à votre majesté, je vous conjure d'avance de le punir avec la dernière sévérité; je ne demanderai point sa grâce.* D'autres la solliciteront, reprit madame de Maintenon indignée. Ce mot étonna Louvois, son âme fut émue, il resta interdit!.... Louis lut la lettre qui étoit aussi criminelle que les autres. De grands châtimens, sans toute, étoient dus à des sujets qui, comblés de grâces de leur souverain, avoient eu l'ingratitude et l'insolence d'écrire, sur leur maître et leur bienfaiteur, des atrocités que n'eussent osé se permettre les plus vils libellistes; *mais c'étoient des lettres.* Oui, mais adressées à des princes du sang en disgrâce et en pays étrangers. Toutes ces circonstances aggravoient le crime. D'ailleurs, tout individu doit répondre de ce qu'il écrit, même dans des lettres, parce que, loin d'avoir une sûreté physique ou morale du secret, il sait, au contraire, que mille accidens, mille imprudences peuvent rendre sa lettre publique; qu'il est possible qu'elle soit interceptée, ou que le hasard la fasse tomber dans des mains dangereuses; que celui qui la reçoit la montrera surement, et peut avoir la foiblesse d'en laisser prendre des copies, ou que, l'oubliant dans ses papiers, cet écrit clandestin sera peut-être dans la suite recueilli par des amateurs d'anecdotes, et fournira dans des

mémoires particuliers, quelques calomnies de plus, présentées comme des vérités authentiques, contre des personnages intéressans et célèbres. Lorsqu'on brave follement tant d'inconvéniens et de dangers pour le plaisir d'écrire lâchement dans l'ombre les méchancetés les plus noires sur ceux devant lesquels on se prosterne en public, on mérite assurément d'être puni, si l'on est trahi ou découvert.

Toute la cour croyoit que les téméraires seroient arrêtés et livrés à la justice, ou que, du moins, on les enfermeroit pour le reste de leur vie. Louis, toujours magnanime, ne démentit point, dans cette occasion, son noble caractère. Le cardinal de Bouillon, seul, fut chassé pour jamais de la France. Louis ne vit dans les autres coupables que leur jeunesse et les services de leurs pères. Tous furent exilés dans leurs terres, à l'exception du plus criminel, le duc de Liancourt, qu'on envoya d'abord à l'île d'Oléron. Le duc de la Rochefoucauld n'osoit dire au roi que l'air de cette île étoit malsain. Le roi le sut, et, de lui-même, permit au duc de Liancourt de se rendre à Verteuil. Peu de temps après, le roi alla passer deux jours dans une maison de campagne du duc de la Rochefoucauld; là, il lui dit, *qu'il prétendoit payer son hôte, et qu'il ne pouvoit mieux reconnoître le bon traitement qu'il en recevoit, qu'en pardonnant de bon coeur à son fils, et qu'il vouloit le lui annoncer lui-même.* Le duc de Liancourt, plein de joie, de confusion et de remords, vint embrasser les genoux du roi, qui le traita toujours depuis

comme 'il ne ses fût jamais écarté des on devoir (1).

Louis revoyoit sans embarra ceux qu'il avoit punis sans colére ; ce prince, soutenu de sa propre estime et par sa grandeur, savoit que sa réputation ne dépendoit ni des satires de ses ennemis, ni des flatteries de ses courtisans.

Le jour même où Louvois remit au roi toutes ces lettres interceptées, le roi dit à madame de Maintenon qu'il vouloit confondre la princesse de Conti, et lui montrer lui-même la lettre qu'elle avoit écrite. Ah ! sire, répondit madame de Maintenon, elle seroit foudroyée d'un seul de vos regards *Vous ne devez annoncer que d'heureuses nouvelles ; chargez-moi du triste soin de porter les mauvaises* (2). Ne revoyez la princesse que pour lui accorder son pardon. Elle a dix sept ans, elle vous chérit, sa lettre étoit la moins coupable de toutes, et l'on doit accuser non son coeur, mais l'étourderie et la légéreté de son âge. Le roi, également blessé comme souverain et comme père, declara qu'il vouloit exiler la princesse. Madame de Maintenon demanda grâce avec les plus vives instances, et ce ne fut point en vain. Combien vous aggravez son ingratitude ! dit le roi avec attendrissement ; elle vous insulte sans ménagement dans la lettre !..... hé bien ! voyez-la : dites-

(1) Tout ce récit est entièrement historique et dans tous ses détails.

(2) Ses propres expressions.

lui seulement que je lui défends de paroître devant moi jusqu'à nouvel ordre (1).

Madame de Maintenon obéit. La princesse de Conti vint chez elle, fondit en larmes; madame de Maintenon, au lieu de lui faire des reproches, la consola, et lui donna d'utiles conseils La jeune princesse, pénétrée de douleur et de reconnoissance, fit les plus touchantes promesses, et les tint toutes par la suite (2).

Le roi, pour venger madame de Maintenon de tout l'acharnement que l'on montroit contre elle, voulut apprendre à Louvois qu'il alloit l'épouser. A cette déclaration, Louvois, confondu, crut n'avoir plus rien à ménager; et, n'écoutant que son zèle et sa haine, il se jeta aux pieds du roi, en s'écriant: *Dussiez-vous, sire, m'ôter mes biens, ma liberté, ma vie, je le dirai, votre majesté flétrit toute sa gloire.* Louis le releva froidement, en disant: Je vous pardonne ce premier mouvement, je l'avois prévu. Désormais regardez madame de Maintenon comme votre souveraine; je m'honorerois de la placer sur le trône, si elle pouvoit y consentir (3).

Louvois se crut perdu: mais quand il revit madame de Maintenon, il retrouva la même douceur, la même simplicité; il ne put s'empêcher de comparer cette conduite sage et sou-

---

(1) Historique.

(2) Historique.

(3) On trouve ce fait dans plusieurs Mémoires, et la Baumelle le cite.

tenue, cette bonté constante pour les malheureux, cet oubli généreux des injures, cette modération et ce désintéressement au faite des grandeurs, avec l'arrogance, l'inégalité et la cupidité de madame de Montespan, et il fut forcé de convenir qu'une destinée commune n'étoit pas faite pour un mérite si extraordinaire uni à tant de vertus. Il devint équitable, en connoissant, enfin, que cette femme, qu'il avoit si long temps redoutée, étoit incapable de se venger et de nuire; sa haine s'éteignit, mais elle avoit duré douze ans!...

Cependant madame de Maintenon attendoit avec une vive agitation ce moment de gloire et de bonheur qui devoit fixer, sans retour, sa singulière et brillante destinée! Louis, plus tendre que jamais, passoit les journées entières auprès d'elle. Toute la cour voyoit, avec un prodigieux étonnement, cet ancien attachement, combattu par des intrigues si actives et si persévérantes, triompher des obstacles, des cabales et du temps, et paroître plus solide et plus vif à l'époque où les amours vulgaires ont depuis long-temps passé même leur déclin.

La surveille du jour fixé pour le mariage, le marquis de Montchevreuil revint, le matin, de Paris, et apprit à madame de Maintenon que cette femme, qui lui avoit jadis prêté des chaises; existoit encore, et qu'elle étoit dans la plus grande misère. Ah! s'écria-t-elle, je serois inexcusable dans *deux jours*, si je n'avois pas acquitté toutes les dettes de la reconnoissance; je ne me connois que celle-là: partons sur-le-champ, allons chercher cette pauvre femme. En effet, elle demanda au roi la permission de s'absenter quelques heures, et elle partit précipitam-

ment avec Manceau, son intendant et le confident de presque toutes ses bonnes oeuvres. On arrive à Paris; on entre dans une petite rue du faubourg Saint Antoine; on s'arrête devant la maison d'un marchand. Madame de Maintenon descend de voiture, elle entre dans une allée étroite et sombre; ensuite elle monte avec rapidité quatre étages. On a des ailes quand on va faire une action qui satisfait à la fois le coeur et la conscience. D'ailleurs, madame de Maintenon étoit accoutumée à visiter les asyles de la misère. Elle se fatiguoit souvent, en parcourant les galeries de Versailles; elle n'étoit jamais lasse, en allant chercher les infortunés. Elle vit la pauvre blanchisseuse, qui pensa mourir de saisissement et de joie, en la reconnoissant. Madame de Maintenon la combla de caresses, lui donna un sac d'argent, lui annonça une pension pour le reste de ses jours, et lui laissa l'honnête Manceau pour la conduire dans un logement plus propre et plus commode (1); ensuite elle se hâta de retourner à Versailles. En arrivant au château, elle rencontra un page de la jeune princesse de Conti, qui lui dit que sa maîtresse étoit fort malade. Madame de Maintenon y courut, et la trouva dans son lit avec une fièvre violente, causée par la douleur de sa disgrâce, et de ne pouvoir se présenter devant le roi. Fagon fut appelé; il annonça que la maladie seroit très-grave. Madame de Maintenon, désolée, disparut tout à coup. Trois quarts d'heure après, elle revint avec le roi; le pardon paternel fut accordé avec la grâce la plus touchante. La jeune princesse fondoit en pleurs,

(1) Historique.

baisoit les mains du roi, remercioit madame de Maintenon, et répétoit: *Je suis guérie!* Mais le coup étoit porté; la maladie fut longue et très sérieuse. Madame de Maintenon ne quitta point le chevet du lit de la princesse, tant que dura la fièvre; elle la servoit comme une garde-malade. Le grand Condé, la voyant se dévouer ainsi sans consulter ses forces et sans songer à sa santé, lui dit: *Courage, madame, ceci vous obtiendra peut-être enfin l'amitié du roi* (1)! En effet, Madame de Maintenon se conduisoit toujours comme si elle eût eu à gagner le coeur qu'elle possédoit depuis si long-temps; et si souverainement; et, même, l'intérêt et l'ambition n'auroient osé faire ce que lui inspiroient sans cesse la reconnoissance et la sensibilité. Sa santé succomba à de si violentes agitations de tout genre. En quittant la princesse, elle fut se mettre dans son lit; le lendemain, Fagon lui trouva beaucoup de fièvre. Le roi vint s'établir auprès d'elle, et lui prodigua les plus tendres soins. La maladie, sans être inquiétante, fut assez longue. Un jour que madame de Maintenon paroissoit plus agitée et plus triste que de coutume, le roi, se trouvant seul avec elle, lui demanda si elle souffroit davantage. Hélas! dit elle; j'ai peur de mourir. A ces mots, le roi se récria. Je ne me sens pas plus mal, reprit-elle; mais ma vie seroit si parfaitement heureuse, si elle se prolonge, que je n'ose espérer un semblable bonheur! ne devrois-je pas me contenter de l'avoir envisagé comme certain!..... Cependant mon coeur se trouble et se serre, en pensant que la mort peut tout

(1) Historique.

à coup m'en priver..... Oh! qu'il me seroit affreux de mourir sans avoir entendu votre bouche prononcer, aux pieds des autels, se serment sacré que vous auriez déjà fait, il y a douze jours, si le ciel l'eût permis!..... Je devrois être votre épouse; et, malgré votre volonté, malgré mes voeux, ce noeud si cher n'est point formé, et je suis malade!..... Mais, reprit Louis, songez donc que Fagon me répond que vous serez guérie dans trois jours; et comment pouvez vous concevoir la moindre inquiétude, quand je n'en ai point!.... songez que dans six jours nous serons unis.... Ah! répondit-elle, c'est cette destinée si belle qui m'effraie; puisje croire qu'elle me soit réservée!.... Quoi! ce sentiment si tendre et si longtemps combattu seroit, dans six jours, le premier de mes devoirs! Dieu me commanderoit de m'occuper surtout du soin de vous plaire et de vous rendre heureux! mes pensées habituelles deviendroient méritoires, ma tendresse seroit sanctifiée! plus j'examinerois ma conscience, plus je serois contente de moi-même, et je ne pourrois alors pratiquer la vertu sans bénir, dans tous les instans, et le ciel et mon sort!..... Non, non, tant de félicité ne peut exister sur la terre!..... Madame de Maintenon exprimoit avec une parfaite sincérité tout ce qu'elle éprouvoit; mais elle ne songeoit pas, dans ce moment, à l'ennui de la représentation, aux assujétissemens de la cour, à l'importunité des sollicitations, dont elle avoit déjà tant souffert, et qui, dans ce nouveau rang, alloient se multiplier.

Comme Fagon l'avoit annoncé, madame de Maintenon fut en état de se lever au bout de

trois jours; mais on lui prescrivit de garder sa chambre jusqu'à la fin de la semaine.

Le roi, depuis son retour de Maintenon, cachoit si peu ses sentimens, et montroit en même temps une si haute considération pour celle qui en étoit l'objet, que tout le monde avoit pénétré son secret; il vouloit bien qu'on le devinât. On croyoit même généralement que le mariage étoit fait, et qu'il avoit été célébré à Maintenon ou à Marly. On se rappeloit qu'en arrivant de sa terre, madame de Maintenon, avec toutes les formes du respect et de la reconnoissance, avoit porté, à madame la dauphine, la démission de sa charge de dame d'atours. Enfin on voyoit Louvois, entièrement changé pour elle, lui rendre tous les hommages d'un sujet soumis, d'un admirateur sincère, et ne parler d'elle qu'avec les plus justes éloges. Ce grand exemple réduisit au silence les ennemis et les frondeurs. Mais, comment concilier le nouveau culte qu'on alloit rendre tout à coup, avec les déclamations qu'on s'étoit permises si récemment, et le mépris qu'on avoit affecté pour le caractère de cette même personne à laquelle on vouloit paroître désormais entièrement dévoué? Pour sauver la honte de cette choquante inconséquence, on a trouvé à la cour un moyen aussi ingénieux qu'il est simple. On se fait publiquement honneur de ce changement, en l'attribuant à la *reconnoissance*. Si l'on n'a pas une obligation personelle, on en trouve facilement une relative. Le ministre en crédit, ou le favori, qu'on veut gagner, aura rendu un grand service à un parent dont on ne se soucie guère, mais qu'on prétend chérir; à un ami qu'on a

négligé, et qui devient intime dans ce moment, parce qu'il sert de prétexte à l'explosion d'une vive reconnoissance. Ce prétexte est d'autant plus commode, qu'il n'oblige point à se rétracter, à convenir qu'on a été injuste, ou même qu'on a changé d'opinion; on dit seulement qu'on est *enchaîné*, *subjugué* par le plus noble de tous les sentimens: cette déclaration suffit pour autoriser à faire sa cour assidûment, les calomnies anciennes restent sans désaveu, on peut les retrouver au besoin; si le favori est disgracié, on a sur-le-champ contre lui un grand sujet de plainte, et l'on renouvelle tout ce qu'on a dit jadis; en attendant, on est à ses pieds; on ce place avec la fierté qu'on met à une belle action, sinon au rang de ses admirateurs, du moins au nombre de ses créatures.....

Louvois disoit hautement que madame de Maintenon avoit parlé en faveur de son fils. Sa famille et ses amis protestèrent qu'ils partageoient sa reconnoissance. Tout ce qui tenoit aux autres exilés afficha les mêmes sentimens. Une effusion générale de *reconnoissance* saisit toute la cour. Madame de Maintenon, à peine convalescente, et couchée sur une chaise longue, vit arriver en foule chez elle tous les princes, toutes les dames de la cour, et tous les courtisans. Parmi cette multitude de *coeurs reconnoissans*, elle remarqua cinq ou six personnes plus empressées que toutes les autres, auxquelles elle avoit autrefois rendu d'importans services, et qui, dans ce temps, lui avoient montré la plus basse ingratitude;..... mais elle connoissoit trop la cour pour s'indigner ou s'étonner, quand son coeur

n'étoit pas affecté. Elle reçut tous ces hommages intéressés avec modestie et simplicité; elle ne les accueillit, ni les dédaigna; elle ne témoigna point cette surprise qui semble accuser de fausseté; elle eut l'air de ne voir dans l'exagération que de la bienveillance, et dans la flatterie que de la politesse; enfin, par sa douceur naturelle et par le charme de ses manières, elle trouva le moyen, en ne trompant personne, de satisfaire tout le monde.

Louis exigea que, tandis qu'elle gardoit la chambre, elle fît achever son portrait, fait pour lui par Mignard. Il ne falloit plus qu'une séance pour le finir. Elle avoit voulu être représentée en sainte Françoise, sa patrone. On la voyoit, dans ce tableau, assise à côté d'une table, sur laquelle étoient posés une Bible et un sablier. Mignard demanda au roi s'il pourroit ajouter un manteau d'hermine, *afin*, ajouta-t-il, *d'orner dignement* la figure. Oui, répondit Louis en souriant, *sainte Françoise le mérite bien* (1). Ce mot fut recueilli et confirma tous les soupçons.

Cependant, madame de Maintenon vit arriver enfin ce jour attendu avec tant d'émotion et d'impatience; ce jour solennel qui devoit former dans l'histoire une époque incertaine, mais mémorable (2)..... Aux premiers rayons de l'aurore, madame de Maintenon, depuis long-temps réveillée, se lève, et passe dans son oratoire; là, elle se prosterne, et, bai-

(1) Historique. On sait que le manteau d'hermine étoit l'un des attributs des reines.

(2) En 1685 ou 1686.

gnée de larmes, elle prie avec la touchante ferveur de la reconnoissance: sa piété avoit quelque chose de véritablement céleste, elle ressembloit à l'amour divin des esprits bienheureux. Cette âme généreuse et pure, par un élan naturel, s'élevoit à Dieu avec ardeur, pour le remercier et pour le bénir. A dix heures, elle s'habilla, fit fermer sa porte, et ne vit que le roi avec lequel elle passa tout le reste de la matinée. Elle le regardoit et l'écoutoit avec délices; mais elle pouvoit à peine lui répondre, un attendrissement continuel lui donnoit à chaque mot la crainte de fondre en larmes.

Après le dîner, elle fut à Saint-Cyr; son agitation ne lui permit pas d'y présider, comme de coutume, aux exercices des classes. Elle resta trois heures dans l'église, et ne revint à Versailles qu'à la nuit. Elle s'enferma dans son appartement, où la seule marquise de Montchevreuil fut admise. Lorsqu'à huit heures elle la vit entrer, elle se jeta dans ses bras, en s'écriant: Eh bien! mon amie, *c'est ce soir, à minuit!*.... Ses pleurs lui coupèrent la parole!.... A dix heures, elle quitta son modeste vêtement, sa robe couleur *feuille morte*, et, pour obéir au roi, elle mit un riche habit de brocart d'argent; elle orna son cou d'une superbe chaîne de diamans que le roi lui avoit donnée le matin, elle attacha à son bras un portrait du roi, peint par Petitot. Ce gage d'hymen, dit elle, ne me quittera jamais! je le laisserai, après moi, à la personne de ma famille que j'aimerai le mieux, c'est-à-dire, à celle à qui je reconnoîtrai le plus d'attache-

ment pour le roi (1). Dans cette parure, sa beauté touchante avoit quelque chose de si majestueux, qu'il sembloit que son éclat et sa noblesse eussent augmenté en proportion de l'élévation de sa fortune.

A minuit précis, les deux battans de la porte s'ouvrirent; Louis, magnifiquement vêtu, paroît; il étoit suivi des deux témoins, le marquis de Montchevreuil, et Bontems (2). Madame de Maintenon, éperdue, se lève, s'avance en chancelant;..... Louis, avec la grâce la plus majestueuse, lui tend la main. Madame de Maintenon met un genou en terre, pour recevoir cette main royale qui va s'unir à la sienne pour toujours; elle la presse contre son coeur, ce coeur palpitant, tout à lui, qui ne lui promit jamais tant de respect, de soumission et d'obéissance que dans cet instant!..... Le roi la relève, en disant: Embrassez votre époux, et ne retardez plus mon bonheur. A ces mots, il saisit son bras et l'entraîne. Elle retrouve toutes ses forces pour le suivre..... A la porte de la chapelle, le roi reçoit de Bontems son manteau royal; la marquise de Montchevreuil, par l'ordre du roi, donne à madame de Maintenon le manteau d'hermine avec lequel elle a été peinte..... On entre dans la chapelle, on y trouve l'archevêque de Paris et le père de la Chaise (3). Madame de Maintenon, tremblante, hors d'elle-même, se met à genoux à côté du roi. Cette

(1) Ce qu'elle fit en effet.
(2) Historique.
(3) Historique.

femme, qui fut toujours si supérieure à sa fortune, n'a point de force d'âme pour soutenir tant d'émotions nouvelles et délicieuses; sa gloire ne l'enivre point, mais son bonheur la pénètre;..... cependant elle veut donner à la religion cet instant solennel d'un immortel souvenir, et, pour se recueillir, elle prie pour le roi, pour son époux!..... Qui pourroit exprimer ce qu'elle éprouva, lorsqu'elle entendit Louis-le-Grand prononcer le serment irrévocable, et lorsqu'elle reçut de sa main l'anneau nuptial!.....

En sortant de la chapelle, le roi, en présence des témoins, dit à madame de Maintenon: Prononcez un seul mot, et demain je déclare et je montre à ma cour la reine de France.... Non, non, s'écria-t-elle, il n'existe pas pour moi maintenant un seul degré de plus d'élévation..... Du moins, reprit Louis, ici, vous serez toujours reine; vous devez à jamais en avoir le rang et les droits dans le lieu saint, et devant l'autel où nous venons de nous unir.

En effet, le lendemain, madame de Maintenon se rendit, à midi, à la chapelle, pour y entendre la messe, quelques minutes avant les princesses et les dames de la cour. Madame la dauphine et les princesses avoient des tribunes séparées: celles du roi et de la reine étoient placées à côté l'une de l'autre. La tribune de la feue reine avoit toujours été vide et fermée depuis sa mort. Le roi ouvrit lui-même cette tribune, et y fit entrer madame de Maintenon. L'étonnement de toute la cour fut extrême, en voyant madame de Maintenon occuper cette place royale. On ne douta point qu'elle ne fût

déclarée reine après la messe (1). Elle causa une nouvelle surprise, lorsque, rentrée dans son appartement, elle reçut du monde, comme à son ordinaire, en montrant la même simplicité.

Le même jour, le roi partit pour Marly avec une très petite suite. Ce fut là qu'ayant demandé à madame de Maintenon quel étoit l'opéra qu'elle aimoit le mieux, et madame de Maintenon s'étant déclarée pour *Atys*, il répondit; *Atys est trop heureux* (2).

Le roi eut toujours, pour madame de Maintenon, la même grâce et la même galanterie; l'estime fixa son amour. Pendant trente ans que dura leur union, elle posséda son coeur sans partage; elle ne mit en usage, pour le conserver, que les moyens qu'elle avoit employés pour le gagner. Elle ne démentit jamais son caractère: sa sagesse, sa droiture et sa bonté triomphèrent de ses ennemis, justifièrent sa faveur; elle acquit l'empire le plus noble et le plus legitime; elle régna par la vertu: et tous ceux qui connoîtront les détails de la vie de cette femme illustre, seront convaincus, comme elle, *que rien n'est plus habile qu'une conduite irrébrochable.*

(1) Elle occupa toujours, depuis, cette tribune.

(2) Hémistiche d'un vers de cet opéra. Ce trait est historique.

FIN.

PRÉCIS HISTORIQUE

DE LA VIE

DE MAD. DE MAINTENON,

DEPUIS SON MARIAGE JUSQU'A SA MORT.

J'ai dû finir mon Roman au mariage secret de Louis XIV, mais la vie entière de madame de Maintenon offre un modèle si parfait de sagesse et de vertu; sa vieillesse fut si respectable, qu'on a pensé qu'un extrait rapide de ces trente-cinq années pourroit intéresser.

Devenue l'épouse de Louis XIV, madame de Maintenon n'eut ni plus de faste, ni plus de représentation. Elle n'avoua jamais son secret, pas même à ses amis les plus intimes; mais elle ne le nia point, quoiqu'elle n'en voulût pas convenir positivement. Elle ne montra ce qu'elle étoit que dans les occasions où son état lui donnoit le droit de se livrer à la générosité de son caractère. Dans ces loteries magnifiques de pierreries et de bijoux que le roi donnoit aux dames de la cour, madame de Maintenon gagna plusieurs fois le gros lot et le donna toujours. Les dames qui recevoient d'elle un superbe diamant ne l'auroient point accepté d'une simple particulière, quelle qu'eût été sa faveur. C'étoit

en madame de Maintenon un acte de royauté, elle ne s'en est permis que dans ce genre (1).

Une de ses amies lui ayant dit un jour: *Madame, vous n'êtes pas la dernière du royaume:* Taisez-vous, lui répondit-elle, tout cela n'est que vanité. Un enfant lui ayant dit: On assure, madame, que vous êtes reine; elle ne répondit que ces seuls mots: Qui vous l'a dit? Quand des paysans de Fontainebleau la traitoient de majesté, elle rougissoit en disant: Il faut donc que tout ce que vois soit flatteur!

Le roi fut moins réservé. Un jour d'été, qu'il avoit pris médecine, Monsieur, étant entré chez lui, le trouva dans son lit, négligemment couvert; madame de Maintenon étoit dans la chambre. Le roi, fâché d'être surpris en cet état, au lieu de donner à son frère des nouvelles de sa santé, lui dit brusquement: „De la manière „dont vous me voyez devant madame, vous „jugez bien ce qu'elle m'est.“

Monsieur étoit d'une indiscrétion reconnue; lui révéler un mystère, c'étoit le dévoiler à toute la cour. On eut, d'ailleurs, mille indices qui ne pouvoient laisser de toutes. Outre que madame de Maintenon entendoit la messe dans la tribune royale, elle s'habilloit et se déshabilloit devant le roi qui ne l'appeloit jamais que *Madame*, tout court, même en parlant d'elle, sans qu'on se méprit entre elle et la femme de Monsieur.

Madame de Montespan, n'ayant pas même conservé l'amitié du roi, s'obstinoit à rester à la cour; elle seule paroissoit douter du mariage de madame de Maintenon; il lui sembloit qu'en

(1) Mémoires de Dangeau.

le niant, elle rendoit cet événement plus incertain. Elle passoit sa vie à faire des reproches à madame de Maintenon, et à lui demander des grâces. Elle lui dit un jour, après une conversation fort vive: *Je saurai me venger.* Et moi, répondit madame de Maintenon, *je saurai vous pardonner.* Cependant madame de Montespan, depuis l'époque du mariage, ne parla jamais de madame de Maintenon qu'avec estime, elle désiroit même que l'on crût qu'elle étoit son amie. Elle alloit tous les ans aux eaux de Bourbonne, et jamais elle ne manquoit d'y porter un petit portrait de madame de Maintenon, copié d'après le beau tableau de Mignard, *la sainte Françoise;* ce portrait de madame de Maintenon, si célèbre par sa ressemblance, son agrément et sa perfection, et dont madame de Coulange disoit à madame de Sévigné: „Mignard „l'a peinte, mais sans fadeur, sans incarnat, „sans air de jeunesse; et sans toutes ces per„fections, il nous fait voir des yeux animés, „une grâce parfaite, point d'atours, un visage „beau de sa propre beauté, une physionomie au-dessus de tout ce qu'on peut dire, etc." (1)

(1) Ce portrait étoit de grandeur naturelle, et fait pour servir de pendant a un portrait de Louis XIV, peint aussi par Mignard. Mademoiselle Bernard fit pour ces deux tableaux le madrigal suivant, qui s'adresse à Mignard:

Oui, votre art, je l'avoue, est au-dessus du mien.
J'ai loué mille fois notre invincible maître;
Mais vous, en deux portraits, vous le faites connoître:
On voit aisement dans le sien.
Sa valeur, son coeur magnanime.
Dans l'autre, on voit son goût à placer son estime.
Ah! Mignard, que vous louez bien!

Peu de temps après le mariage de madame de Maintenon, on fit au roi l'opération de la fistule. Madame de Montespan eut ordre d'aller passer à Rambouillet tout le temps de la maladie du roi. Elle fit éclater, à ce sujet, des transports effrayans de douleur et de rage, mais il fallut partir. Quand lui fut convalescent, il la rappela par pitié. Il parut d'abord qu'elle conservoit beaucoup de ressentiment contre madame de Maintenon; ensuite elle passa tout à coup d'une extrémité à l'autre, en lui montrant une amitié excessive. Elle lui proposa une partie à Clagny. Madame de Maintenon l'accepta, malgré les vives oppositions de ses amis; on lui dit qu'elle n'y seroit pas en sûreté, que l'amitié de madame de Montespan étoit trop vive pour n'être pas suspecte, et que cette fête

---

On a trouvé, il y a deux ans, aux eaux de Bourbonne, dans une auberge, un petit portrait à l'huile, de madame de Maintenon avec le manteau d'hermine, la Bible, le sablier; enfin, en sainte Françoise. Madame de Montespan mourut à ces eaux; ce portrait qu'elle y avoit porté, y resta oublié dans une chambre. On l'acheta pour très-peu de chose; les propriétaires n'en faisoient aucun cas. Ce petit tableau fut apporté à Paris; des connoisseurs ont décidé qu'il est original et peint par Mignard. Mais, outre qu'il est très-peu vraisemblable que, depuis son mariage, madame de Maintenon se soit fait peindre pour madame de Montespan, ce portrait, ayant tous les attributs du tableau célèbre, grand comme nature, dont parlent mesdames de Coulange et de Sévigné, il est évident qu'il n'en est qu'une copie faite en petit, et sans doute retouchée ou même peinte par Mignard. On ignore ce que le grand tableau original est devenu. Le petit tableau orne aujourd'hui le beau cabinet de M. Crafford.

pouvoit cacher des trahisons. Madame de Maintenon avoit promis, elle y alla; elle n'auroit jamais soupçonné le projet véritable du crime, elle pouvoit encore moins le supposer.

Madame de Montespan, exclue de tout, dévorée d'ambition et d'envie, renvoya au roi toutes les pierreries qu'elle tenoit de lui. Le roi ne voulut pas les recevoir. Par la suite, au mariage du duc de Bourgogne, elle fit supplier Louis d'accepter le plus magnifique de ses dons, un collier de perles sans prix; lui le donna à la duchesse de Bourgogne. Mais deux mois après, madame de Montespan, voulant acheter une terre, et ne pouvant s'accorder avec le propriétaire sur le prix, reçut du roi trois cents mille francs pour conclure ce marché. Madame de Montespan finit par se jeter dans les bras de la religion; elle quitta tout à fait la cour. Madame de Maintenon la dirigea dans ses bonnes œuvres. Une école de charité fut établie à Clagny. Madame de Montespan fit des aumônes; mais, en même temps, elle amassa de l'argent et fut avare avec ses enfans. Elle conserva toujours un souvenir trop vif de la passion qu'elle avoit abjurée; quand la cour partoit pour Fontainebleau, elle alloit à Petitbourg, où, d'une allée du jardin, elle voyoit encore le roi sans être vue. Ce reste de foiblesse auroit quelque chose de touchant, si son caractère permettoit de croire que ce sentiment fût dénué des regrets causés par l'ambition. Elle mourut à soixante ans. N'ayant assez expié ni ses égaremens ni le scandale de sa vie, les circonstances de sa mort furent effrayantes; voulant s'abuser sur son état, malgré ses remords et ses craintes mortelles, elle fut privée des derniers secours de la

religion, qui avoit été pour elle un manteau plutôt qu'un refuge. Livrée à des domestiques avides, loin de sa famille, elle n'aperçut, à l'agonie, l'un de ses enfans (1) que pour le voir outrager la nature, en la dépouillant avec indignité (2). Elle expira dans une auberge, sans consolation, sans espérance; elle ne fut ni pleurée ni regrettée. Elle laissa la mémoire la plus déshonorée et la plus odieuse à la France (3).

Madame de Maintenon eut une vieillesse heureuse et révérée, sa vie entière la lui avoit préparée. Son immense charité ne se ralentit jamais. Sa pitié pour les pauvres alloit jusqu'à la tendresse. Tant que vécut le roi, elle continua d'aller tous les quinze jours visiter ses pauvres d'Avron; mademoiselle d'Aumale qui l'accompagnoit dans ces courses, dit que ces pauvres étoient si familiers avec elle, qu'ils l'entouroient, la poussoient, et *se jetoient dans ses jupes, et surtout les petits enfans qui ne l'importunoient jamais.* Elle n'avoit point de pauvres à Maintenon, parce que cette terre lui appartenoit. Tout le monde y travailloit et y vivoit dans l'aisance et le bonheur. Madame de Maintenon disoit: „Le roi prétend que je me tue „à Avron, cependant l'un de mes plus grands plaisirs est de voir mes paysans; j'aime tout à fait

(1) Le duc d'Antin.

(2) En arrivant, son premier soin fut de chercher, dans le sein de sa mère expirante, la clef de sa cassette.

(3) Elle avoit ordonné, par son testament, que ses entrailles fussent portées au couvent de Saint-Joseph, à Paris; ce qui n'eut pas lieu. Ses entrailles eurent le sort des restes déchirés de Jézabel. Ce détail est si atroce et si dégoûtant, qu'on ne peut se résoudre à le placer ici. Quand on sut à la cour ce qu'étoient devenues *les entrailles* de madame de Montespan, un de *ses amis* dit: Est-ce qu'elle en avoit?

„leurs maisons, leur conversation est délicieuse, „un rien les soulage et les ravit. Cela ne vaut-il „pas mieux que de perdre son temps à écouter les „médisances de ces dames, ou les plaintes des „généraux contre les ministres?" (1)

Elle faisoit distribuer du pain, du potage, des couvertures, des habits aux pauvres de Versailles. Elle se reprochoit le peu de dépense qu'elle faisoit pour elle même, disant: *J'ôte cela à nos pauvres.* Elle cherchoit elle-même des nourrices pour de pauvres enfans, et les récompensoit lorsqu'elles les lui rapportoient en bonne santé. Elle faisoit tous les ans une grande quantité de mariages, dans les villages voisins de Versailles et de Fontainebleau. Obligée de faire tous les soirs la partie du roi, elle donna constamment aux pauvres l'argent qu'elle gagnoit au jeu. Elle étoit sainte, dit mademoiselle d'Aumale, jusque dans ses plaisirs. Elle avoit la même sensibilité pour la pauvre noblesse; afin de la soulager, elle vendit ses chevaux, ses bijoux, une partie de ses habits. Quand de pauvres gentilshommes venoient l'implorer, elle joignoit aux secours qu'elle leur accordoit, les plus tendres consolations. „La Providence ne vous abandon„nera pas, leur disoit elle, j'étois née aussi pauvre „et plus malheureuse que vous." (2) L'indigence unie à la beauté n'essuya jamais ses refus; ravir à la séduction du monde les jeunes filles que des charmes naissans exposoient à tous ses piéges, étoit une de ses bonnes oeuvres favorites (3). Pour fournir à tant de libéralités, elle n'avoit, sans compter sa terre, que quarante-huit mille francs de pension du roi, et seulement depuis son maria-

(1) Memoires de mademoiselle d'Aumale.
(2) La Baumelle.
(3) La Baumelle.

ge. Elle ne souffrit jamais que cette pension fût augmentée. Elle dit un jour à son amie la plus chère, mademoiselle d'Aumale : „Pour bien faire „l'aumône, il faut suffrir du soulagement qu'on „donne aux autres Ma place empêche les priva„tions personnelles, mes charités sont pour moi un „si grand plaisir, qu'elles ne sauroient être un mé„rite ; que je me trouverois heureuse si je pouvois „devenir pauvre à force de secourir les pauvres !"

Avec ces sentimens généreux et chrétiens, lui répondit mademoiselle d'Aumale, il seroit bien à désirer que vous fussiez riche. „ Je pourrois l'être „sans doute, reprit madame de Maintenon, et „hier il ne tint qu'à moi d'avoir cent mille écus de „rente. „J'étois avec le roi dans son carrosse, il me „dit : Mais, madame, vous n'avez rien. Il me „pressa plus qu'il n'a jamais fait. Vous m'allez bien „gronder, je refusai tout ; les revenus du roi ap„partiennent au royaume, ils doivent être emplo„yés aux besoins des peuples, et non au luxe d'une „femme. Je dis *luxe*, parce que dans l'état où je „suis, ne pouvant jamais parvenir à prendre sur „mon nécessaire, toutes mes aumônes ne sont „qu'une espèce de luxe, bon et permis à la vérité, „mais sans mérite, et voilà, ma chère fille, les in„convéniens de ma place, il y a des vertus qui „y deviennent impossibles."

Sa piété égaloit sa charité, ou pour mieux dire, elle en étoit la base inébranlable : écoutons la encore elle-même parler sur ce sujet (1).

„Je sens que je suis à Dieu, je desire sa gloire, „je travaille à rendre mon âme plus pure, je m'oc„cupe à lui donner ceux auxquels il m'a attachée.

(1) Tous ces morceaux sont tirés de la Baumelle. Je n'ai fait que rapprocher les passages qui sont dispersés dans ses Mémoires.

„Mes affections me restent, mais elles lui sont „sont soumises; et, avec le coeur le plus tendre, „je suis parvenue à n'aimer personne au point de „vouloir rien faire qui pût blesser mon devoir; je „ne veux rien pour moi même, c'est ce me semble „le plus grand bien de la chose qui me détermine, „plutôt qu'un sentiment particulier.....

„La dévotion rend le coeur tendre sur le „malheur des hommes, et l'esprit éclairé sur les „objets de la véritable gloire."

„Il y a un endroit de saint Paul qui me fait tou„jours de la peine: celui où il dit que c'est une „chose terrible de tomber entre les mains du Dieu „vivant. Je respecte infiniment cette parole, et je „sais qu'elle regarde les pécheurs impénitens; „mais cela m'est toujours dur à entendre. J'aime „mieux cet autre sentiment: *O! qu'il me tarde „de déloger, pour être avec Jésus Christ!*.....

„Je voudrois mourir avant le roi, j'irois à Dieu, „je me jetterois aux pieds de son trône; je lui offri„rois les vœux d'une âme qu'il auroit rendue pure, „je le prierois d'accorder au roi plus de lumières, „plus de connoisances sur le véritable état des pro„vinces, plus d'aversion pour les perfidies des „courdisans, plus d'amour pour son peuple, plus „d'horreur pour l'abus qu'on fait de son autorité. „Mes prières seroient agréables à Dieu, il les ex„auceroit, et s'il étoit possible, ma félicité en „seroit augmentée" (1)

Combien étoit touchante sa tendresse pour ses élèves de Saint-Cyr, et la manière dont elle en parloit! „Je vous l'ai dit souvent, disoit elle à madame de „Glapion, je n'aime point les nouveaux établisse„mens, il vaudroit mieux soutenir les anciens (2). „Cependant, sans presqu'y penser, il se trouve

(1) La Baumelle.

(2) Que de sens dans ces paroles!

„que j'en ai fait un nouveau. Je n'y pensois sûre-
„ment pas en formant ma petite école de Neuilly,
„tout vient pourtant de là; ensuite, quand je la
„transférai à Noisy, beaucoup de compassion pour
„la noblesse indigente, parce que j'avois été moi-
„même orpheline et pauvre, me fit imaginer de
„l'assister pendant ma vie; mais je ne projetai
„point de faire ce bien après ma mort. Ce ne fut
„qu'une seconde idée qui naquit du succès de la
„première. Puisse ces établissement durer autant
„que la France, et la France durer autant que le
„monde! Rien ne m'est plus cher que mes enfans
„de Saint Cyr, je m'offre avec tous mes gens pour
„le servir, et je n'aurai nulle peine à être leur ser-
„vante, pourvu que mes soins leur apprennent à
„s'en passer. Voilà où je tends, voilà ma pas-
„sion, voilà mon coeur." (1)

Tous les instans de sa longue vieilesse, ainsi que tous ceux de sa vie, furent illustrés par ces nobles sentimens, et par ces actions admirables. Dans ses retraites de Saint-Cyr, elle instruisoit, elle *servoit* ses élèves. A la cour, elle faisoit le bonheur du roi par la douceur de son caractère, par les charmes de son esprit; elle contribuoit à sa gloire par ses conseils toujours pacifiques et vertueux: elle s'occupoit sans cesse à meintenir ou à rétablir la paix et l'union dans la famille royale; quoiqu'elle sût que le duc d'Orléans qui avoit des moeurs si licensieuses, ne l'aimoit pas et ne pouvoit l'aimer, elle lui rendit d'importans services. Le duc d'Orléans se moquoit dans sa société de l'austérité de ses principes; mais au fond il estimoit son caractère, il le prouva par la suite. On trouva, par miles lettres du madame de Maintenon, un billet très remarquable du duc

(1) Manuscrit de mademoiselle d'Aumale. La Baumelle.

d'Orléans ; il est de l'année 1706, et conçu en ces termes : „Quand je pourrai vous dire sans hypo„crisie que je suis dévot, j'aurai une joie parfaite à „vous faire ma confidente ; ceux qui sont parfai„tement devots, sont si vrais et si généreux, „qu'un honnête homme a plus de dispositions „qu'un autre à le devenir."

Madame de Maintenon unissoit à tant de vertus sublimes, à tant de gloire, la modestie la plus sincère. Racine vouloit lui dédier Esther elle refusa cet hommage éclatant. Elle fit pour Saint Cyr l'ouvrage que l'on nomme *l'Esprit de l'Institut*, elle le composa en entier ; mais pour qu'il ne portât jamais son nom elle le fit signer par l'évêque de Chartres et par le roi. Les dames de Saint Louis (1) désirèrent qu'elle le signât aussi ; elle leur repondit : *Il vaut mieux que celles qui vous suivront le croient d'un évêque que d'une femme.*

Avec tant d'esprit, de lumières, tant d'occupations importantes, madame de Maintenon, loin de dédaigner les ouvrages de son sexe, comme la femme forte de la sainte Ecriture, *fila le lin avec des mains sages et ingénieuses*. Elle filoit, ou travilloit à la tapisserie, en tictant ses lettres, et même seule avec le roi. On voit encore, parmi les meubles de la couronne, un superbe lit travaillé en soie, en or, en petites perles fines et petites pierreries, fait par madame deMaintenon pour Louis XIV. Elle donna ce goût du travail à toutes ces élèves, et il s'est perpété à Saint-Cyr jusqu'à nos jours.

Madame de Maintenon eut une tendresse extrême pour la duchesse deBourgogne qu'elle avoit élevée. Cette jeune princesse, rempli d'esprit et

(1) On appeloit ainsi les religieuses de Saint-Cyr.

de qualités attachantes, eut quelques défauts dont les conseils de madame de Maintenon la corrigent. Elle aime le jeu, fit souvent des dettes que le roi paya. Un jour, elle confia à madame de Maintenon qu'elle avoit perdu la veille vingt-cinq mille francs, et qu'elle n'osoit plus s'adresser au roi. Madame de Maintenon emprunte quinze cents pistoles sur sa terre, et prend le reste sur ses épargnes, pour compléter la somme. Le lendemain, madame la dauphine trouva dans son cabinet vingt cinq mille francs, et ce billet : „Voilà, „madame, de qui acquitter votre dette et soulager „votre âme ; l'unique reconnoissance que je vous „demande, c'est de ne m'en pas remercier." La princesse ne joua plus ; elle se corrigea aussi de la coquetterie qu'on lui avoit reprochée. Elle disoit à madame de Maintenon : „Ma tante, je vois au„jourd'hui que je vous ai des obligations infinies, „vous avez eu la patience d'attendre ma rai„son." (1)

La mort de cette jeune princesse fut pour madame de Maintenon le coup le plus sensible. Elle avoit, depuis long-temps, passé l'âge où l'on se console.

Le ciel n'exauça point son voeu le plus cher ; Louis XIV, plus jeune qu'elle de trois ou quatre ans, mourut avant elle. Le roi avoit un mal à la jambe, qui devint mortel, parce qu'il négligea de le soigner et même d'en parler. Il eut long-temps la fièvres toutes les nuits sans le croire ; le lendemain, il se levoit et travailloit comme de coutume.

(1) Mémoires de Maintenon. Tous les enfans de France appeloient leurs gouvernantes *maman*. Ce nom, donné à madame de Maintenon par l'épouse du petit-fils de Louis XIV, eût été une sorte de révélation du secret ; c'est pourquoi la duchesse de Bourgogne ne l'appela que *ma tante*.

Madame de Maintenon fut si frappée de son changement, qu'elle le fit veiller par Fagon; on découvrit alors qu'il avoit la fièvre. La gangrène étoit à sa jambe. Il se confessa, reçut tous ses sacremens; madame de Maintenon se fit dresser un petit lit dans sa chambre. Le roi ouvrit sa cassette et brula quelques papiers, en disant: *Ces lettres brouilleroient deux personnes.* Il trouva un chapelet dans sa cassette, il le donna à madame de Maintenon, et lui dit en souriant: *Gardez le, non comme une relique, mais comme un souvenir.* Il fit ses adieux a sa famille et à ses amis, avec beaucoup de fermité. Il ne s'attendrit qu'avec madame de Maintenon: *Je ne regrette que vous*, lui dit il, *je „ne vous ai pas rendue assez heureuse; mais tous les „sentimens d estime et d'amitié que vous méritez je „les ai toujours eus pour vous.*" Il lui dit devant tous les princes: *L'unique chose qui me fâche c'est de vous quitter; mais nous nous reverrons dans l'éternité.* Quand tout le monde fut sorti, il lui dit: *Qu'allez vous devenir? vous n'avez rien Ne songez point à moi*, répondit-elle, *je ne suis plus rien* Il se souleva pour l'embrasser, et il ne put retenir ses pleurs; il lui dit de regarder si personne n'écoutoit, *quoique* ajouta-t-il, *on ne sera jamais surpris que je m'attendrisse avec vous.* Il appela le duc d'Orléans, et lui recommanda madame de Maintenon dans les termes les plus tendres et les plus honorables pour elle. Les dernières paroles du roi s'adressèrent a elle; sa tête s'embarassa. Madame de Maintenon rentra dans son appartement pour pleurer en liberté son roi, son bienfaiteur, son ami, son époux.

Le roi n'avoit plus de connoissance; le maréchal de Villeroy pressa madame de Maintenon de se retirer à Saint-Cyr. On lui promit que si le roi

reprenoit un instant de connoissance, elle en seroit avertie sur-le-champ. Elle resista, mais elle céda; elle partit. C'est l'unique action de sa vie que l'on puisse blamer; elle devoit recevoir le dernier soupir du roi..... Le maréchal de Villeroy lui envoyoit d'heure en heure un courrier, pour lui donner des nouvelles de l'agonoisant; ce qui dura deux jours. Pendant tout ce temps, elle pria, pleura, parla du roi; et ne pensa pas un instant à elle même. Le roi étant mort, personne n'osoit le lui annoncer. Enfin mademoiselle d'Aumale entra dans sa chambre, et lui dit du ton le plus lugubre: *Madame, toute la maison consternée est à l'église.*

Le duc d'Orléans crut devoir à la mémoire du feu roi, et à la vertu parfaite de madame de Maintenon d'aller lui faire une visite. Il lui montra toute l'estime qu'elle méritoit d'inspirer; il lui annonça qu'il lui conservoit la pension de quarante-huit mille francs que le feu roi lui donnoit sur sa cassette, et qui n'etoit point assurée. Madame de Maintenon vouloit qu'il la réduisît. Cette pension fut assurée par brevet, au nom du jeune roi; et ces paroles honorables furent mises dans le brevet: *Pension que son désintéressement lui a rendue nécessaire.*

Madame de Maintenon conserva des amis; sa famille, et les élèves qu'elle laissa dans le monde, furent reconnoissantes. Mais elle voulut vivre dans la plus profonde retraite, et elle ne reçut que le duc et la duchesse de Noailles, mesdames de Dangeau et de Caylus. Jusques dans la vieillesse la plus avancée, sa conversation eut un charme infini. Le temps avoit respecté son ouïe et ses yeux; le coeur et l'esprit étoient entiers. Elle écrivoit, parloit, pensoit avec toute la justesse de ses belles

années (1). Un jour qu'elle faisoit une exhortation aux demoiselles assemblées, elle parla avec tant de force, qu'une nouvelle servante qui l'entendoit, l'interrompit en s'écriant : *Pardi, voilà encore une maîtresse femme!* L'âge ne diminua point son zèle pour les demoiselles de Saint-Louis ; ne pouvant plus monter aux classes, elle souhaita en avoir un certain nombre dans son appartement : les maîtresses en firent les récompenses du mérite. La douceur de madame de Maintenon étonnoit les religieuses les plus patientes. . *Rien n'est moins raisonnable*, disoit-elle, *que devouloir que des enfans le soient.* Parmi toutes ces jeunes personnes, elle en aima une avec une tendresse extreme (mademoiselle de la Tour); l'enfant répondit à cette affection. La délicatesse de cette enfant demandoit des soins particuliers ; madame de Maintenon la prit avec elle.

On sait que le czar Pierre-le-Grand ne voulut pas quitter la France sans avoir vu madame de Maintenon. Il fut à Saint-Cyr, elle étoit dans son lit ; pour la mieux voir, il tira lui-même le rideau du lit, il la considéra attentivement, elle rougit, et les dames de Saint-Louis, qui la virent en ce moment, assurérent qu'elle dut lui paroître encore belle (2).

Madame de Maintenon survécut quatre ans au roi, elle passa tout ce temps dans une maison qui lui devoit tout ; révérée, adorée, soignée comme la mére la plus chérie, entourée des dames de Saint-Louis, parmi lesquelles il s'en trouvoit plusieurs dignes de sa confiance et de son amitié, par leur esprit et leur mérite ; environnée d'une multitude de jeunes personnes dociles et reconnoissantes, qu'elle regardoit comme ses enfans, elle re-

(1) Comme on en peut juger par ses dernières Lettres.
(2) Ses Mémoires.

cueillit jusqu'au dernier soupir le prix de sa vertu et de sa ponté.

La detention du duc du Maine, l'objet de sa plus vive affection, lui porta un coup mortel, elle s'évanouit en l'apprenant; la fièvre lui prit et ne la quitta plus. Madame de Caylus, le duc et la duchesse de Noailles (1) vinrent s'enfermer avec elle et ne la quittèrent plus. Sa maladie fut longue, mais elle souffrit peu. Elle en connut tout le danger, elle vit la mort avec calme, sa piété fut sublime. Peu de jours avant sa mort, elle ouvrit son testament; elle y ajouta: *Je donne à M d'Aubigné, archevêque de Rouen, mon crucifix, avec le petit portrait du roi qui est au dessous, et je désire qu'il soit conservé à jamais par ceux de mon nom qui le regarderont avec la vénération et la reconnoissance qu'ils lui doivent.* Elle dit en riant a mademoiselle d'Aumale: *Cela est encore écrit assez ferme* La surveille de sa mort, elle dit a mademoiselle d'Anmale: „Quoique je sois bien mal, il ne „faut pas négliger les bonnes oeuvres; envoyons „nos pensions, ces pauvres gens les recevront ainsi avant l'échéance."

Ce fut la première fois de sa vie qu'elle ne fit pas ses comptes elle-même. Elle dit ensuite: „Je „viens d'avoir un grand plaisir, j'ai payé mes pen„sions d'avance; je ferai du moins encore l'au„mône après ma mort." Le 14 avril, on célébra la messe à minuit dans sa chambre, elle y communia en viatique. Ensuite elle reçut l'extrême onction; pendant la cérémonie, elle répondit d'un ton ferme et doux à toutes les prières. Son confesseur la pria de donner sa bénédiction à toute la communauté assemblée; elle répondit: *J'en suis indigne.* Il l'en pressa, elle obéit. Son agonie fut

(1) La duchesse étoit sa nièce, fille du comte d'Aubigné.

si douce, qu'elle avoit l'air d'une personne qui dort tranquillement. Elle s'éteignit à six heures du soir, le 15 avril 1719, âgée de 84 ans (1). L'auteur de ses Mémoires (La Baumelle) avoit vu, à Saint Cyr, quelques religieuses du temps de madame de Maintenon, il tenoit d'elles les détails de la désolation qui remplit Saint-Cyr après la mort de son illustre fondatrice; cette peinture a un ton de vérité qui m'engage à la copier littéralement ici.

Quand elle eut rendu le dernier soupir, les pleurs et les sanglots succédèrent au saisissement, cette mort naturelle et tardive paroissoit à ses filles une mort subite et prématurée; on entendoit partout des cris perçans, les servantes même mêloient leurs pleurs à ceux des dames et des enfans. Nul ordre dans la maison, tous les exercices étoient interrompus; tantôt un profond silence, tantôt de longs gémissemens. Si quelques paroles échappoient dans cette désolation, c'étoient des éloges naïfs, quelques mots d'admiration, parmi cent expressions de douleur.

Elle laissa trente mille francs d'argent comptant, ses meubles, sa vaisselle d'argent (montant à quinze mille francs), et un seul diamant qui lui venoit du roi, qu'elle portoit toujours, et qu'elle laissa à la duchesse de Noailles. Elle avoit assuré à cette dernière par contrat de mariage sa terre de Maintenon. Ainsi, elle ne pouvoit disposer que de bien peu de chose. Son testament fut touchant, sage, édifiant. Elle demanda à être enterrée dans le cimetière sans cérémonie; ce fut la seule de ses volontés qui ne fut point exécutée. Le duc de Noailles donna les ordres pour la triste

(1) Ces Mémoires.

cérémonie : il fit faire un caveau au milieu du choeur, pour y déposer le corps embaumé dans un cercueil de plomb. L'église fut tendue de noir; l'évêque de Chartres, accompagné du général de Saint-Lazare et de tout son clergé, officia en habits pontificaux. Les dames portèrent le drap mortuaire, les demoiselles des flambeaux allumés; l'église retentit de chants et de gémissemens. Mais quand tout ce qui restoit de madame de Maintenon disparut à tous les yeux, on pleura plus amèrement encore, comme si on la perdoit une seconde fois. On ne fit point d'oraison funèbre, on ne pouvoit tout dire; on crut qu'il valoit mieux se taire que de ne parler qu'à demi; mais ce qu'on n'avoit osé dire, on le grava sur le marbre, dans une épitaphe française, faite par l'abbé de Vertot. Voici cette belle épitaphe, dont l'histoire confirme tous les éloges.

Ci-git :
Madame FRANÇOISE D'AUBIGNÉ,
marquise de MAINTENON,
femme illustre, femme vraiment chrétienne;
cette femme forte, que le sage chercha
vainement dans son siècle,
et qu'il nous eût proposée pour modèle,
s'il eût vécu dans le nôtre.
Sa naissance fut très-noble.
On lua de bonne heure son esprit,
et plus encore sa vertu.
La sagesse, la douceur, la modestie.
formèrent son caractère, qui ne se démentit jamais.
Mêmes principes, mêmes règles, mêmes vertus;
fidèle dans les exercices de piété;
tranquille au milieu des agitations de la cour;
simple dans la grandeur,
pauvre dans le centre des richesses,
humble au comble des honneurs;

révérée de Louis-le-Grand,
environnée de sa gloire,
autorisée par la plus intime confiance,
dépositaire de ses grâces;
qui n'a jamais fait usage de son pouvoir
que par sa bonté:
une autre Esther dans la faveur,
une seconde Judith dans l'oraison;
la mère des pauvres,
l'asyle toujours sûr des malheureux.
Une vie si illustre a été terminée
par une mort sainte
et précieuse devant Dieu.
Son corps est resté dans cette sainte maison,
dont elle avoit procuré l'établissement,
Et elle a laissé à l'univers l'exemple
de ses vertus.

Décédée le 15 avril 1719.
Née le 28 novembre 1635.

On fit, après sa mort, les vers suivans, pour être mis au bas de son portrait:

L'estime de mon roi m'en acquit la tendresse;
Je l'aimai trente ans sans foiblesse;
Il m'aima trente ans sans remord;
Je ne fus reine, ni maîtresse:
Devine mon nom et mon sort.

On a dit que madame de Maintenon, dans sa jeunesse, faisoit avec facilité de jolis vers; en voici quelques une, qui prouveront qu'elle se seroit distinguée dans ce genre, si elle en eût eu la prétention.

Elle composa cette jolie épitaphe pour le duc de Richelieu:

Ci-git *Armand*: L'amour, pour faire pièce aux belles,
Lui donna son souris, son carquis et ses ailes.

Elle fit les suivans, sur une partie de plaisir où l'on s'ennuya :

Six personnes brûlant du désir de se voir,
Après s'être cherchés, se trouvèrent un soir
Dans un bois sombre et solitaire.
Que leur plaisir fut grand ! il passa leur espoir ;
Mais après les transports du salut ordinaire,
Ils ne surent que dire, et ne surent que faire.

Ayant vu dans un village une enseigne de la Madeleine, qui ressembloit à l'abbé Têtu, elle fit sur-le-champ ces deux couplets, adressés à l'abbé ;

Est-ce pour flatter ma peine,
Que dans un vieux cabaret,
Croyant voir la Madeleine,
Je trouve votre portrait?

La marque d'amour me touche,
J'en aime la nouveauté :
On vous a fait femme et louche,
Sans nuire à la vérité.

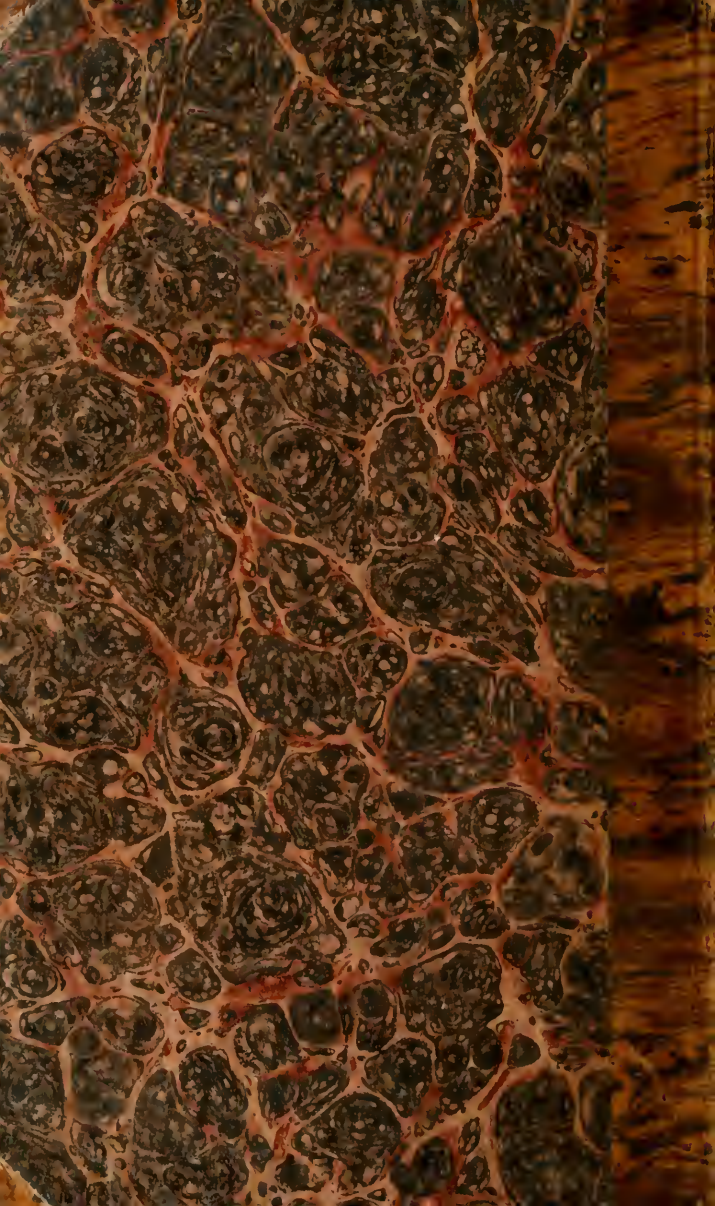
Je terminerai cette notice par un portrait très-agreable de madame *Scaron*, qui se trouve dans un roman de mademoiselle de Scudéry, dans lequel l'auteur introduit madame Scaron et son mari sous les noms de *Scaurus* et de *Lyriane*, entrant dans le temple de la Fortune, pour interroger l'oracle sur leurs destinées :

„Une femme attira tous les regards. A la „livrée de ses esclaves, on reconnut qu'elle étoit „femme de celui qui étoit dans la machine „peinte et dorée, couverte d'une espèce de „petit dais. Lyriane étoit d'une naissance fort

„noble; ses parens, persécutés par la Fortune, „l'avoient, dès l'enfance, emmenée au fond de „la Lybie, d'où elle étoit revenue si belle et „si charmante; qu'on ne pouvoit presque rien „lui comparer sans injustice. Elle étoit grande „et de belle taille, mais de cette grandeur qui „n'épouvante point, et qui sert seulement à la „bonne mine. Elle avoit le teint fort uni et „fort beau, les cheveux d'un châtain clair et „très agréable, le nez très bien fait, la bouche „bien taillée, l'air noble, doux, enjoué, modeste; „et pour rendre sa beauté plus parfaite et plus „éclatante, les plus beaux yeux du monde. Ils „étoient noirs, brillans, doux, passionnés, plains „d'esprit; leur éclat avoit je ne sais quoi qu'on „ne sauroit exprimer; la mélancolie douce y „paroissoit quelquefois avec tous les charmes „qui la suivent, l'enjouement s'y faisoit voir „à son tour avec tous les attraits que la joie „peut inspirer. Son esprit étoit fait exprès „pour sa beauté: grand, doux, agréable, bien „tourné. Elle parloit juste et naturellement, „de bonne grâce et sans affectation. Elle sa- „voit le monde, et mille choses dont elle ne „se soucioit pas de faire vanité. Elle ignoroit „qu'elle, fût belle quoiqu'elle eût mille appas „inévitables: de sorte que, joignant les char- „mes de sa vertu à ceux de sa beauté et de „son esprit, on pouvoit dire qu'elle méritoit „toute admiration qu'on eut pour elle, lors- „qu'elle entra dans le temple de la Fortune."

F I N.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ 1985 G5A7 Genlis, Stephanie Felicite Ducrest de St. Aubin
Madame de Maintenon